

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [103]
– L'ogre de la
baie des anges**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

L'OGRE DE LA BAIE DES ANGES

VAUGIRARD



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°103)

L'OGRE DE LA BAIE DES
ANGES

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

L'OGRE DE LA BAIE DES ANGES

VALGIRARD



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

— Mets-toi à poil et boucle-là ! Coupa le jeune homme trop gros en se redressant sur les coudes.

Pour la première fois Katia eut peur. Une sorte d'aura invisible, comme une étrange lumière noire, environnait son client. Il n'était pas « normal ». Elle non plus en un sens, mais d'une manière infiniment douce...

Il empoigna à pleine mains sa robe, crochant ses ongles dans la soie verte pour la déchirer. Katia luttait, blême, les dents serrées. La main droite de l'homme s'abattit sur son bas-ventre, emprisonnant son entrecuisses.

À ce moment, tout bascula.

CHAPITRE PREMIER



Les doigts de Katia étaient si minces, si délicats, qu'ils avaient l'air transparents au contact de l'engin viril écarlate et congestionné dont ils s'étaient emparés, dès que la porte de l'atelier avait été refermée.

— Laisse-moi faire, tu veux ? avait-elle soufflé en se laissant tomber à terre sur le dallage de marbre noir.

Elle n'avait même pas pensé qu'elle risquait d'abîmer son ensemble en soie sauvage – robe redingote à décolleté ultra-plongeant ouvrant sur un gilet brodé de minuscules fils argentés. Le tout d'un vert cru qui aurait été à hurler sur n'importe qui d'autre qu'elle.

Sur Katia Baudrillart, au contraire, l'ensemble prenait une allure orientale fabuleusement ensorcelante. Avec ses longs cheveux très noirs torsadés en lourd chignon sur la nuque, avec son cou mince et flexible, ses grands yeux sombres étirés vers les tempes et sa bouche épaisse, on aurait dit Schéhérazade en personne en train d'onduler sous les spots de la grande pièce. Pas mal de gens, quand elle s'habillait de cette façon, la croyaient d'origine indienne ou, à la rigueur, égyptienne. En règle générale, elle ne perdait pas son temps à les détromper. Elle en profitait pour faire grimper ses tarifs. Les Indes Galantes, ça n'a pas de prix. Surtout en plein été et sur la Côte d'Azur, par-dessus le marché.

— Je vais m'occuper de toi, reprit-elle de la même voix douce. Tu vas voir, laisse-moi faire...

Raphaël n'était pas du tout opposé à ce qu'elle prenne l'initiative des opérations. Loin de là. « C'est si rare, une fille qui se donne vraiment à fond dans son boulot de pute ! pensa-t-il. La plupart vous bâclent ça à la six-quatre-deux comme des fonctionnaires jouissant de la sécurité de l'emploi et n'ayant pas la moindre crainte de se faire virer, même si elles cochonnent le travail. »

— Comme tu es fort ! minauda encore Katia de la même voix enveloppante de grande professionnelle. Comme tu as une belle queue !

« C'est pour mieux te défoncer, mon enfant », faillit-il répondre du tac au tac. Mais il savait de science assurée que l'humour et la volupté ne font pas bon ménage, et il préféra se retenir.

Elle avait déboutonné son pantalon de flanelle gris perle, et il avait entendu ses ongles écarlates pianoter sur les boutons de sa braguette. Ah ! L'inoubliable tintement des ongles de femmes sur les boutons d'une braguette d'homme ! Quelle musique merveilleuse ! Quelle harmonie parfaite ! Plus envoûtante qu'une fugue de Bach ou une sonate de Mozart !

Il écarta un peu les jambes pour se sentir mieux d'aplomb. Côté morphologie, Raphaël Vivier-Nouveau était curieusement bâti : cuisses maigres, bras courts et grêles, et puis cet énorme ventre qui lui avait poussé, en quelques années, une panse monumentale qui le dégoûtait lui-même quand il se regardait dans la glace..

Il avait attrapé quarante kilos de trop au bas mot, vers ses vingt-six ou vingt-sept ans, et maintenant qu'il en avait trente, il se donnait l'impression qu'une gigantesque baleine blanche avait été greffée à la place de son abdomen. Sa mère, ainsi que le conseiller de celle-ci, Marc-Antoine Roussillon, avaient beau lui recommander de faire du sport pour redresser la situation, il considérait que le désastre était irrémédiable et que ce n'était pas la peine de se fatiguer à courir comme un imbécile sous le soleil de plomb, ou aller transpirer dans une salle de gymnastique du coin.

Il regarda la main droite de la fille qui s'était emparée de son membre, tendu non pas vers elle mais en l'air, pointant droit vers le plafond. Raphaël était membré comme un âne, c'était sa grande consolation. Son engin viril mesurait vingt-cinq à vingt-six centimètres en érection et en faisait presque dix de diamètre. Dans l'intumescence, il avait l'apparence de ces verges monstrueuses qu'on voit sur certaines estampes japonaises érotiques. C'était une véritable matraque, un engin noueux où couraient à fleur de peau de grosses veines violettes qui ressemblaient à des racines de lierre agrippées au tronc d'un chêne. Dessous, les bourses pendaient dans une forêt de poils noirs bouclés, comme deux punching-balls, également d'une taille très au-dessus de la moyenne.

Les doigts diaphanes de Katia repoussèrent délicatement la chair qui recouvrait encore l'extrémité du musculeux engin du jeune homme. Puis elle en approcha ses lèvres très rouges, pulpeuses comme celles d'une Négrresse. Elle s'était remaquillée tout à l'heure, chez elle, rue de la Boucherie, au cœur du Vieux Nice, alors qu'il l'attendait en bas, sur le trottoir, avec Grégoire Samsa. Elle était montée se changer après que cet imbécile de Samsa eut renversé, par maladresse, son verre de bière sur elle. Et elle n'avait pas lésiné sur le maquillage. Paupières lourdement redessinées à l'*eye-liner*, fond de teint « Californie » de chez Tempo, et surtout rouge à lèvres « Bethsabée » qui donnait à sa bouche cette apparence de fruit roux et chaud, d'abricot mûr à point, illuminé de reflets dorés.

Dès que ses lèvres entrèrent en contact avec l'extrémité du membre du gros homme, elles y laissèrent une trace empourprée en forme de couronne.

Katia recula comme si elle avait voulu juste goûter à l'énorme engin, histoire de se mettre en appétit. Elle leva les yeux vers son partenaire dont elle n'apercevait que l'énorme boudin qui lui servait de ventre et le triple menton gélatineux. Raphaël Vivier-Nouveau ne s'était pas dévêtu. Il était habillé avec la sobre élégance du fils de famille qu'il était : blazer bleu nuit frappé de l'écusson d'un yacht-club anglais, chemise bleu ciel, et son pantalon gris perle. Le tout taillé sur mesure, évidemment, chez l'un des meilleurs couturiers de la ville. Malgré son gabarit biscornu, ses vêtements tombaient merveilleusement, gommant même certaines imperfections physiques.

— On ne peut pas ouvrir une fenêtre ? questionna-t-elle. Il fait étouffant, non ?

— La réponse, quoique brève, fit frémir les trois mentons de l'homme comme de la gélatine.

— Non.

Elle préféra ne pas insister. Le client, après tout, était roi. Ce type allait la payer, après la séance, et grassement. S'il aimait les ambiances de sauna, c'était son affaire, pas la sienne.

Tout de même, elle trouvait ça dommage. Elle connaissait assez Nice, depuis cinq ans qu'elle y vivait, pour savoir sur quel paysage fabuleux s'ouvraient les baies de l'atelier où ils se trouvaient depuis quelques minutes.

Des hauteurs de la colline de Cimiez, à trois kilomètres à vol d'oiseau du port et de la Promenade des Anglais, on découvrait l'arc parfait que dessinait la baie des Anges, ainsi que les milliers de lumières de la ville, entre son écran de collines et la guirlande lumineuse de la célèbre Promenade du bord de mer. Il était plus de dix heures du soir, probablement dix heures trente. Le panorama était encore plus féérique vu de ce quartier qui, après avoir été, dans l'Antiquité, le lieu des résidences de certains hauts fonctionnaires de l'Empire Romain, était devenu au XIX^e siècle le point de rencontre privilégié de toute l'aristocratie européenne. La reine Victoria elle-même aimait à y séjourner, et des familles princières des quatre coins du monde y ont construit des demeures d'un luxe à vous couper le souffle. C'était d'ailleurs au fond du parc de l'une d'elles qu'avait été installé l'atelier où ils se trouvaient à cet instant.

Bien sûr, depuis quelques dizaines d'années, le quartier avait subi des transformations pas toujours heureuses. Certaines villas princières avaient été démolies et remplacées par des immeubles modernes qui, pour être cossus, n'en étaient pas moins à cent coudées au-dessous des habitations d'origine. Mais le quartier de Cimiez, avec ses villas perdues dans des jardins débordant de palmiers, de chênes verts, de cyprès et de bougainvillées, restait quand même l'un des lieux de résistance les plus célèbres et les plus luxueux de toute la Côte d'Azur.

Tout à l'heure, dans le ronronnement confortable de la grosse Renault 21 noire métallisée de Raphaël Vivier-Nouveau, tandis que la voiture attaquait la longue avenue serpentante des arènes de Cimiez, sous un ciel d'une pureté à couper le souffle, Katia Baudrillart avait étouffé *in extremis* un cri d'étonnement. D'accord, le monde était petit, et la Côte d'Azur encore davantage, surtout l'univers minuscule des rupins dans lequel elle essayait tarit bien que mal de se maintenir et de faire son trou. Mais des coïncidences comme celle-là, il ne devait pas s'en produire beaucoup dans une existence...

Elle s'était prudemment abstenue de toute confidence auprès du gros homme qui pilotait la R21. Elle connaissait la règle d'or des putes : moins le client en sait sur toi, et mieux tu te portes.

N'empêche qu'elle en était encore sidérée : cette propriété dans laquelle elle se trouvait, ce soir, elle y était déjà venue, deux ans plus tôt, un soir

également, et pour y faire des choses qui n'étaient pas très éloignées de ce qu'elle y faisait cette nuit. Mais pas avec ce gros type au membre littéralement phénoménal. Non. Avec quelqu'un d'autre. Qui ne serait sans doute pas ravi d'être informé de sa présence, deux ans plus tard, dans les mêmes lieux et pour les mêmes raisons...

C'était tout de même assez marrant pour qu'elle y pense encore, alors que, lèvres écartelées, elle entreprenait de coulisser le long de la hampe gigantesque du gros type. « Si ça continue, je vais m'être tapé toute la famille ! » songea-t-elle en rigolant intérieurement. Elle pensa aussi que lorsqu'elle raconterait ça à Pablo, le lendemain matin, il serait sur le cul.

Drôle d'histoire... On drague un type à *l'Aigle Rose*, un bar sur la Promenade des Anglais, pas très loin du *Négresco*. Le type est laid comme un pou, gras comme un phoque et, bien qu'à vue de nez il n'ait pas dépassé la trentaine, déjà presque aussi chauve qu'un vieillard. Seulement il pue le fric à plein nez. Et, pour le fric, Katia a un sixième sens.

Alors, elle s'arrange pour se faire inviter à sa table et elle attaque la conversation. Le gros bourré de fric n'est pas seul, il est accompagné d'un autre type avec lequel il forme un couple du genre Laurel et Hardy, tellement le second est maigre et jaune, avec un long nez mince et mou légèrement tordu du bout qui ressemble à un colimaçon planté au milieu d'un visage en lame de couteau.

Mais c'est au gros que Katia s'intéresse, elle n'a d'yeux que pour lui, elle accueille chacun de ses propos comme si c'étaient des pierres précieuses, et ça ne l'empêche pas de passer en revue le « client ». Sur tout ce qu'il porte, elle pourrait mettre une étiquette avec le prix. Montre Van Cleef et Arpels à deux briques et demie, portefeuille Gucci à mille balles, boutons de manchettes Fred à quinze mille, briquet Dupont laque de chine écaille à trois mille. Le reste à l'avenant.

Son inspection terminée, elle est en train de se demander comment on pourrait se débarrasser du tocard, l'autre, le copain du gros, lorsque ce dernier crée lui-même l'incident en renversant, d'un revers de main maladroit, son verre de bière que le serveur venait juste d'apporter. Résultat : Katia se retrouve inondée des pieds à la tête. Elle pousse un hurlement strident pour films d'horreur parce que sa robe bleue est trempée.

Les deux types se lèvent, se confondent en excuses, ne savent plus quoi faire pour se faire pardonner. Elle leur demande de la ramener chez elle, rue de la Boucherie, dans le Vieux Nice.

En route, Raphaël Vivier-Nouveau, qui pilote la R21, explique à Katia, assise à sa droite, qu'il ne faut pas en vouloir à Samsa, il a des défauts mais c'est normal : quand on est le plus grand médium actuellement vivant, on a la tête dans les nuages, c'est forcé. « Je lui dis toujours qu'il a de l'or entre les mains, ajoute Raphaël, mais il ne veut pas m'écouter, il préfère rédiger des horoscopes à la pige pour le canard local. Alors que s'il ouvrait un cabinet de

voyance, il pourrait s'acheter la moitié de la Promenade des Anglais dans quelques années ! Mais il n'y a rien à faire, il dit que le don qu'il possède lui vient de Dieu et qu'on ne galvaude pas les grâces du Seigneur. »

Dans le fond de la R21, Grégoire Samsa ne dit rien, il est comme absent. Katia se retourne plusieurs fois pour le regarder. C'est la première fois qu'elle approche de si près un « médium ». Ça l'impressionne. Mais elle n'a pas le temps de l'examiner plus amplement, déjà la R21 s'engage dans la rue de la Boucherie, s'arrête à hauteur d'un vieil immeuble au crépi rose tout écaillé. « Je n'en ai que pour une minute ! » lance Katia. « On vous attend », répond alors Raphaël.

Et en effet, lorsqu'elle redescend, la R21 est toujours là, garée le long du trottoir.

Mais il n'y a plus que le gros homme assis au volant. L'autre, le « médium », s'est envolé.

Et Katia, en s'asseyant à l'avant dans la voiture, côté passager, ne remarque pas les drôles d'étincelles qui dansent dans les yeux injectés de sang de celui qu'elle considère déjà comme son « client ».

D'ailleurs quelques minutes plus tard, alors que la R21 s'enfonce dans les petites rues désertes de la colline de Cimiez, elle s'aperçoit soudain que son « client » l'emmène dans un endroit qu'elle connaît déjà, où elle a déjà exercé ses talents « professionnels ». Et l'étonnement est si grand qu'elle en oublie tout le reste.

Et maintenant...

Et maintenant, dans ce ravissant pavillon néoclassique entouré de colonnes de marbre, au fond du parc de la propriété, elle assistait à un phénomène qu'elle n'avait encore jamais vu.

Le membre du gros homme était si raide, si tendu, si gonflé de sang qu'elle n'arrivait même pas à l'incliner vers elle de manière à ce qu'il se retrouve dans la bonne direction et qu'elle puisse l'avalier. Ce n'était même pas une question de gabarit, c'était plutôt un problème d'angle. Toujours à genoux, elle se redressa légèrement, cambrant le dos et faisant saillir ses seins puissants dans le décolleté vert pomme aux broderies d'argent. Dans cette position, elle réussit à l'engloutir de quelques centimètres. Mais, à peine introduite entre ses lèvres, l'énorme massue alla cogner la paroi supérieure de sa gorge comme un ressort qui se détend.

« On n'y arrivera pas comme ça », se dit-elle. Je vais essayer autrement.

Elle se retira. Aussitôt, livrée à elle-même, la verge du jeune homme repartit en l'air et alla frapper la couenne de son ventre avec un bruit mat.

Une lueur de panique avait passé dans les yeux de Raphaël, qui crut une

seconde qu'elle abandonnait sa fellation. Mais non, elle aimait le travail bien fait, tout simplement. Alors, elle se redressait, grande et ondulante, toute en courbes voluptueuses, admirablement moulée dans sa longue robe redingote ultra-décolletée. La chaleur faisait luire un peu de transpiration à ses tempes.

Elle s'était mise debout. Et maintenant, elle se ployait en deux, rapidement, comme un animal qui se penche pour boire à une source et, langue sortie, elle se mit à lécher ses bourses, les faisant rouler du bout de la pointe. Il gémit. Mais déjà elle remontait le long de la hampe. De nouveau sa langue entra en action, jouant un instant avec le méat comme si elle avait l'intention de s'introduire dans cette fente minuscule. Enfin, elle ouvrit la bouche au maximum en O, à la mesure du membre qui palpitait au bord de ses lèvres. Dans cette position, elle pouvait l'avaler. Ou du moins essayer. En tout cas, il était dans la bonne inclinaison, à présent, dans l'angle voulu.

Il vit plus du tiers de son pénis disparaître en elle. Mais il était si gros que ce début de pénétration fit jaillir des larmes dans les grands yeux noirs de Katia. Raphaël haletait de plus en plus fort. Les fenêtres avaient beau être fermées ainsi que les volets du pavillon, les rauques vocalises des grillons, qui avaient pris le relais des cigales à la nuit tombée, les traversaient, c'était comme une symphonie continue qui bourdonnait sourdement tout autour d'eux, à travers les jardins et les parcs de Cimiez. Il eut envie de lui attraper les seins, de les palper, de les pétrir, de les brasser à pleines mains comme une matière riche et précieuse. Dans le décolleté de Katia, scintillait un énorme collier qu'elle ne portait pas au début de la soirée, lors de leur rencontre à *l'Aigle Rose*. C'était une grosse bande d'or dans laquelle étaient sertis des émeraudes en poires avec des petits diamants autour.

Elle l'avait mis lorsqu'elle était montée se changer, chez elle, rue de la Boucherie, après que cet idiot de Grégoire l'eut aspergée de bière.

« C'est drôle, pensa confusément Raphaël Vivier-Nouveau. Ce collier... Maman a le même, exactement le même... » Sauf que le collier de madame Vivier-Nouveau était vrai, bien entendu, alors que tout était toc dans celui de la prostituée, aussi bien l'or que les diamants et les émeraudes. Cela dit, l'imitation était presque parfaite, on aurait pu s'y tromper, les fausses émeraudes jetaient leurs feux verts aveuglants, et les diamants pétillaient à chaque mouvement qu'elle faisait, comme s'ils n'avaient pas été de malheureux éclats de verre à peine plus précieux que des tessons de bouteille.

Il plongea enfin des deux mains dans son décolleté, attrapant les globes de ses seins dont la chair lui parut étonnamment tendue, pleine et élastique. C'était la première fois, se dit-il, qu'il avait l'occasion de palper une poitrine aussi « résistante », aussi « dure » même.

Dans le même temps, il se propulsa d'un coup de reins violent pour s'expédier lui-même jusqu'au fond de la gorge de la fille, jusqu'à la luette, forçant sans ménagements cette bouche de toute façon trop étroite, comme les bouches de toutes les filles, quelles qu'elles soient, depuis qu'il en fréquentait.

Jamais il n'en avait rencontré une à sa mesure. Ce n'était pas leur faute à elles, d'ailleurs, il le savait pertinemment, c'était sa faute à lui, il n'était pas aux bonnes dimensions, et même celles qui étaient remplies de bonne volonté n'avaient pas forcément envie de se retrouver estropiées après une partie de jambes en l'air.

Quoi qu'il en soit, en grande professionnelle de la fellation, Katia Baudrillart se retint de crier tandis qu'il l'envahissait avec la discrétion et le tact d'un troupeau d'éléphants lancés au galop dans un couloir de métro. Elle réussit même à ne pas trop l'égratigner, au passage, avec ses dents. Elle ne lâcha qu'un râle étouffé par le bâillon de chair qui la comblait bien au-delà de ses vœux.

Il releva les mains, quittant ses seins et son décolleté, et l'attrapa par le chignon, l'attirant violemment vers lui, de sorte que le front de Katia vint cogner contre son ventre, que ses lèvres se perdirent dans la forêt frisée de son pubis, et que son menton heurta les bourses gonflées de sève qui pendaient sous son membre, tandis que celui-ci, comme un épieu préhistorique, la martelait à grands coups réguliers.

C'était parti. La « séance » commençait vraiment.

Un coup d'œil sur la gauche, vers le mur de gauche, constitué comme celui de droite, d'ailleurs, d'une série de miroirs scellés les uns contre les autres, de sorte que leur image, à tous les deux, se répétait à l'infini des deux côtés de la pièce. Mais ce n'était pas à ce spectacle que le gros homme débraiguetté pensait, à cet instant. Non. C'était à l'un de ces miroirs en particulier, sur le mur de gauche, le cinquième en partant de la fenêtre. En réalité, il s'agissait d'un panneau truqué, une glace sans tain, un grand rectangle qui allait du plafond au plancher et derrière lequel, dans une minuscule chambre secrète, se trouvait placée une caméra vidéo Sony montée dont il déclenchait le fonctionnement en entrant dans la pièce, grâce à une commande discrète placée juste au-dessus de l'interrupteur électrique. Aucune des filles qu'il avait amenées ici n'avait jamais remarqué ce bouton encastré dans le mur et qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un interrupteur.

Un très mince sourire sinua sur sa face de pleine lune maladivement blême où la barbe, une barbe drue et bleue, recommençait à pousser.

Tout était parfait, il aurait presque pu entendre ronronner la caméra vidéo dans sa cachette, derrière la glace sans tain.

Et le moindre geste de la fille brune, de cette grande et belle prostituée en train de le sucer, et dont il écrasait le visage délicat contre son ventre, des deux mains emprisonnant sa nuque, le moindre soupir, la moindre de ses expressions, étaient enregistrés.

Plus tard, il se repasserait la cassette, et ce serait une merveille, un surcroît de plaisir, de la revoir, superbe et élégante dans sa longue robe verte, et de penser à ce qu'elle était devenue dans une heure ou deux.

Ou plus tard encore, vers l'aube. Il n'était pas pressé de la tuer. Il avait toute la nuit devant lui...

Brusquement, il sentit qu'il « venait ».

Ça montait en ouragan, de très loin, du fond de ses reins, et c'était comme une succession de vagues saccadées qui se pressaient vers l'extrémité de lui-même.

Katia Baudrillart perçut nettement, sous sa langue, l'amorce de sa jouissance. L'énorme sexe se gonfla encore, distendant la peau interne de ses joues, et elle se dit qu'elle allait étouffer.

Mais aussitôt après, à longs jets chauds épais, il se mit à décharger au fond de sa gorge, lui écrasant la tête contre le ventre pour être bien sûr qu'elle allait tout avaler jusqu'à la dernière goutte, que le flot de sa jouissance allait se déverser complètement dans sa bouche.

Il se mit à rugir, et Katia se surprit elle-même à vibrer d'un étrange plaisir qu'elle n'avait pas prévu.

Au point que, sous sa longue robe du soir verte, sous sa culotte de dentelle blanche très féminine, elle sentit une émotion étrange qui se répercutait jusqu'à son propre sexe.

Son sexe d'homme.

La dernière chose masculine qui subsistait encore en elle, et pas pour longtemps.

Un pénis dérisoire, minuscule, atrophié par les doses massives d'hormones femelles dont elle était gavée depuis un an, mais qui s'obstinait à vivre encore sa vie autonome.

Donc à bander.

Oh, très discrètement. Il n'y avait aucun risque que sa timide émotion la trahisse, sous la superbe robe du soir ultra-féminine.

Mais ce phénomène la troublait à chaque fois qu'il se produisait. Comme si un être parasite, un parfait étranger, continuait à survivre en elle, désobéissant à sa volonté.

D'instinct, elle creusa le ventre, comme pour cacher cette manifestation intempestive de son identité de mâle d'autrefois.

Mais Raphaël Vivier-Nouveau, en proie aux explosions successives de son plaisir, secoué par des orgasmes saccadés, était à mille lieues d'imaginer qu'il se déversait dans la bouche de quelqu'un qui, pour l'état civil et la Sécurité sociale, était encore un homme.

Dehors, les grillons, fous de chaleur, continuaient à lancer leur appel d'amour dans la nuit infinie.

Au même instant, à quelques centaines de mètres de l'atelier, à l'autre bout du parc, sous l'immense véranda toute frémissante de bougainvillées de la *Villa Spirit*, Marc-Antoine Roussillon rejetait la tête en arrière, affolé par la

succession des pensées qui cavalcadaient en lui.

— Ma foi, essaya-t-il d'articuler, je pense qu'un contrat de trois mois serait raisonnable.

Le petit homme blond ne s'entendait même pas parler, tellement ses oreilles bourdonnaient. Il avait l'impression d'avoir le cerveau en bouillie et les phrases sortaient de lui, par pur automatisme, parce qu'il fallait qu'il continue à faire semblant. À avoir l'air de l'homme d'affaires sérieux et consciencieux qu'il était. Alors qu'il ne pensait qu'à une chose : le cul, le cul magnifique de la fille assise dans un autre transat, à deux pas de lui.

Un cul admirable dans un pantalon corsaire bleu qui la moulait comme une seconde peau. Au-dessus, elle portait un simple caraco en broderie anglaise très souple qui flottait, autour de ses seins libres, comme un nuage léger. Marc-Antoine Roussillon s'entendit grincer des dents. Qu'est-ce qu'il foutait là, à dix heures du soir, à rester comme un imbécile dans son transat, un verre de whisky à la main droite, alors que l'adrénaline se ruait dans ses veines comme une éruption de lave jaillie d'un volcan en folie, et lui criait de s'arracher à son siège, de se précipiter sur la fille, de lui arracher son caraco de dentelle, de lui déchiqueter son pantalon, de lui ouvrir les jambes et de l'empaler, de la violer, de la fouailler, de l'enfiler jusqu'à ce qu'orgasme s'ensuive ?

Pourquoi il n'exécutait pas cet alléchant programme point par point ? Mais parce qu'il était au zénith de sa carrière, et qu'il n'avait aucune envie de se retrouver du jour au lendemain clochard sous un pont. Voilà. Ce n'était pas plus compliqué que ça. Il avait quarante-six ans, une réputation de marchand de tableaux à l'échelle européenne, presque mondiale, et il pouvait perdre tout ça du jour au lendemain, sur un seul froncement des sourcils d'Annette Vivier-Nouveau, qui, elle, était assise de l'autre côté de la grande table de jardin. Madame Vivier-Nouveau, veuve richissime du grand Vivier-Nouveau, le vrai, le seul, Germain Vivier-Nouveau, GVN, comme il avait toujours signé ses toiles, le dernier génie, probablement, de la peinture en France, le seul dont les tableaux n'avaient pas l'air de croûtes ridicules auprès d'un Picasso ou d'un Matisse. Et atteignaient des sommes fabuleuses, en vente publique, chez Sotheby's, ou ailleurs.

Le début de son ascension, en tant que marchand, Marc-Antoine Roussillon l'avait connu parce que GVN lui avait fait confiance et avait signé avec lui un contrat d'exclusivité alors qu'il se lançait dans la profession grâce à la fortune de sa femme et qu'il n'avait même pas vingt-cinq ans. Après la mort du peintre, sa veuve lui avait renouvelé à la fois son contrat et sa confiance. Mais à vrai dire, c'était surtout de sa propre femme qu'il avait peur. De sa bigoterie protestante.

Voilà pourquoi il la bouclait, pourquoi il se cramponnait à son verre de whisky comme à une bouée, plutôt que de s'éjecter de son transat et de se précipiter sur Véronique Amata, la fille rousse assise près de lui. Pourquoi il

grinçait des dents en songeant aux fesses admirables de la rousse et en se disant qu'une fois de plus, cette nuit, couché auprès de son épouse frigide, il allait mordre son oreiller pour étouffer ses cris de rage et de frustration.

— Un contrat de trois mois, oui, répéta-t-il d'une voix pâteuse. Oui, je crois que ce serait très bien...

— Pourquoi trois mois ?

La voix d'Annette Vivier-Nouveau résonna dans l'air pur de la nuit, stridente et nasillarde comme si on venait d'essayer de la piquer avec une épingle. « C'est foutu », se dit Marc-Antoine furtivement.

— Dois-je comprendre, émit-il avec difficulté, que finalement Mademoiselle ne fait pas l'affaire ?

— Mais pas du tout ! hurla encore madame Vivier-Nouveau de la même voix haut perchée.

Autour d'eux, dans l'immense parc de la propriété, les grillons s'étaient brusquement tus tous ensemble.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille !

Ce qu'il y avait d'insupportable, chez la veuve du célèbre peintre, c'était cette légère surdité congénitale qui la conduisait à hurler dès qu'elle ouvrait la bouche. Une otite mal soignée, dans sa petite enfance, alors que son diplomate de père était en poste au Laos, lui avait laissé des séquelles ineffaçables. Résultat : madame Vivier-Nouveau croyait que tout le monde entendait aussi mal qu'elle et, même lorsqu'elle vous faisait des confidences, elle s'adressait à vous comme si vous vous trouviez à un kilomètre. À part cela, malgré ses cinquante ans, elle était encore très belle et elle possédait, surtout, un charme fou. Blonde décolorée, visage triangulaire avec de grands yeux de chatte fendus très haut vers les tempes, nez fin et régulier, pommettes hautes, teint clair éclatant de santé, elle avait un faux air de Colette, la célèbre romancière. Le seul détail qui trahissait son âge, c'était ces taches de son sur ses mains, des taches qui se multipliaient avec les années, et puis aussi, entre les phalanges, ces veines bleues à fleur de peau, comme des stigmates furtifs du temps qui passe inexorablement.

— Je n'ai jamais dit ça ! reprit-elle de la même voix criarde. Si Mademoiselle est d'accord, je suis prête à signer tout de suite un contrat d'un an.

La main droite du marchand de tableaux, crispée comme une serre autour du verre de whisky, se détendit imperceptiblement, tandis que la veuve de GVN se tournait vers la jeune femme rousse.

— Qu'en pensez-vous, Mademoiselle ? Ou plutôt Véronique ? Vous permettez que je vous appelle Véronique ?

Marc-Antoine Roussillon se laissa aller dans la chaise longue, avec l'impression qu'une poigne charitable ôtait de sa poitrine le bloc de béton qui

y était posé depuis le début du dîner. Ça y était ! Enfin ! Ça roulait ! Véronique Amata avait la place, ou c'était tout comme. Il se dit qu'il avait été idiot de trembler pendant toute la soirée. Le dîner avait été délicieux, pourtant, depuis le saumon panaché de coquillages jusqu'à l'énorme charlotte aux fraises, le chef-d'œuvre de Maria, la cuisinière antillaise de madame Vivier-Nouveau. L'ennui, c'est que Marc-Antoine n'avait rien pu avaler, possédé qu'il était par une seule et unique envie : celle de mordre à pleines dents dans la chair ondoyante et rose de Véronique Amata, de la manger, de la bouffer dans tous les coins, jusqu'à ce qu'il eût rassasié la faim sexuelle qui le tenaillait.

— Je vous en prie, madame, était en train de répondre la jeune femme rousse. Mais je préfère encore qu'on m'appelle Véro, c'est ainsi que faisaient mes parents...

— Eh bien, Véro, je ferai comme Monsieur votre père et Madame votre mère ! criailla la veuve avec un grand sourire.

Une bouffée légère montée de la Méditerranée à travers les jardins de Cimiez rebroussa les cimes rondes des grands pins parasols du parc. Derrière eux, sur la terrasse, plusieurs appareils électriques destinés à attirer les moustiques diffusaient leur étrange lueur bleue fluorescente. Tout n'était que luxe, paix et volupté, et les affaires de Véronique Amata marchaient comme sur des roulettes, puisqu'elle venait d'être engagée comme dame de compagnie par madame Vivier-Nouveau, en remplacement de la précédente, miss Ellmore, une vieille fille d'origine anglaise qui avait trouvé, comme on dit, une mort tragique et néanmoins accidentelle, deux mois auparavant, alors qu'elle profitait d'un week-end de liberté au cœur du Mercantour, la « Suisse niçoise », pas très loin de Saint-Martin-de-Vésubie.

Comme à chaque fois que se présentait un problème et qu'elle n'avait pas envie de le résoudre elle-même, madame Vivier-Nouveau avait chargé Marc-Antoine de chercher une remplaçante. Peu à peu, depuis qu'elle était veuve, elle s'en était remise à lui pour toutes les questions qui l'ennuyaient. C'était lui qui s'occupait de ses placements, de ses transactions financières. Lui aussi qui s'était chargé – et c'était une tâche infiniment plus délicate – de convaincre Raphaël, le fils unique de madame Vivier-Nouveau, de se faire examiner par des psychiatres, puis d'accepter de faire plusieurs séjours dans des instituts spécialisés, après des périodes de dépression profonde pendant lesquelles le jeune homme s'était livré à ce qu'on peut appeler pudiquement des « voies de fait » contre des inconnus, allant jusqu'à provoquer une fracture de la boîte crânienne chez l'un d'eux, et à en écraser volontairement un autre, au volant de sa R21, sur la route d'Antibes.

Le malheureux s'en était tiré par miracle avec plusieurs côtes enfoncées et les deux jambes cassées, mais c'était tout de même un comportement assez inquiétant pour qu'on prenne certaines mesures. Madame Vivier-Nouveau, bien sûr, était horrifiée par la perspective de faire interner son unique enfant.

Elle s'était dit qu'il fallait faire quelque chose. Et comme elle se sentait incapable d'affronter elle-même Raphaël, elle avait demandé de l'aide à son homme de confiance, le fidèle et efficace Marc-Antoine Roussillon.

Celui-ci s'était acquitté en virtuose de cette tâche délicate. Depuis la mort de Germain, Marc-Antoine était devenu une sorte de substitut du père disparu. Il en occupait la place laissée vide dix ans auparavant, et il possédait sur le jeune homme une autorité incontestable. En tout cas, Marc-Antoine était le seul devant qui la volonté de Raphaël acceptait dans certaines circonstances de plier.

Voilà les raisons pour lesquelles, lorsque sa précédente dame de compagnie était morte, madame Vivier-Nouveau avait chargé le marchand de tableaux d'en recruter une nouvelle. Marc-Antoine avait fait publier une annonce dans les journaux de la Côte, puis il avait sélectionné les candidates.

Cinq jours auparavant, Véronique Amata s'était présentée à lui. Alors, toutes les autres avaient été balayées d'un seul coup de sa mémoire, comme si un ouragan était passé dessus.

Et il s'était dit qu'il allait en tomber malade si elle ne plaisait pas à madame Vivier-Nouveau autant qu'à lui.

Non seulement cette fille de vingt-cinq ans à la crinière rousse comme du feu était belle à en grimper aux rideaux en poussant le cri de Tarzan, mais elle était cultivée, intelligente et douce. Le rêve. Avec un regard bleu enveloppant derrière des lunettes qu'elle avait ôtées au cours de l'entretien, provoquant chez le marchand de tableaux une esquisse d'infarctus.

Le seul ennui, c'est qu'elle n'avait jamais exercé cet emploi de dame de compagnie. Elle avait fait des études – licence et maîtrise de philo – puis elle s'était mariée, raconta-t-elle. Et elle avait dû divorcer un an plus tard, hélas, pour la bonne raison qu'elle en avait assez d'être rouée de coups, chaque soir, lorsque son mari rentrait de son travail. « Je me suis dit que j'étais encore jeune et que c'était le moment de recommencer ma vie à zéro », avait-elle expliqué au marchand de tableaux qui était en train de se dire qu'il l'aurait bien recommencée avec elle, son existence, s'il n'avait pas été solidement ligoté par son mariage et par tout le réseau de convenances et d'habitudes qui traçait autour de lui une véritable petite muraille de Chine.

— Ecoutez, avait dit Marc-Antoine, je ne veux rien vous promettre, bien entendu, mais il me semble que vous pourriez plaire à madame Vivier-Nouveau.

Véronique Amata avait rechaussé ses lunettes de « dame » sérieuse au-dessus de tout soupçon et avait interrogé :

— Vivier-Nouveau ? Comme le peintre ?

Une bouffée de chaleur avait empourpré les pommettes du marchand de tableaux.

— Vous connaissez ? avait-il demandé.

— Bien entendu. J'ai oublié de vous dire que j'ai aussi une licence d'histoire de l'art. J'avais même commencé une thèse sur « l'Expérience sensuelle de la Peinture Moderne » mais je l'ai bêtement laissée tomber pour me marier. En ce qui concerne Germain Vivier-Nouveau, je dois dire que je préfère les toiles néo-fauvistes de sa dernière période. Les *Abattoirs* n'est-ce pas ?

Le marchand de tableaux croyait vivre un rêve. Lui qui, avec Danielle, sa femme, n'avait jamais pu, en vingt ans de vie commune, parler une seule fois de peinture, se retrouvait en face de cette fille ravissante en train de discuter de ce qui lui plaisait le plus au monde. Danielle, son épouse, était incapable de distinguer un Rembrandt d'une croûte vendue par un barbouilleur sur la place du Tertre. Alors que cette créature de rêve, cette magnifique rousse aux yeux bleus...

Il s'était levé, il avait marché de long en large dans le bureau en essayant de chasser l'image qu'il avait dans la tête : celle de Véronique Amata, toute nue en travers d'un lit, sur le dos, et les cuisses démesurément ouvertes sur une longue fente chamelle inondée de l'attente du plaisir.

— Ecoutez, fit-il d'une voix curieusement étranglée par cette vision, je vais faire mon possible pour que M^{me} Vivier-Nouveau accepte de vous rencontrer.

— Je vous en serais très reconnaissante, murmura doucement la jeune femme en plantant dans le regard de l'homme ses yeux bleus brillant derrière des lunettes dont Marc-Antoine Roussillon était à mille lieues d'imaginer qu'elles étaient de la pure frime, de vulgaires carreaux de verre non calibrés, uniquement destinés à inspirer confiance au « cave » qu'il était pour elle.

Elle ondula de la croupe en quittant le bureau, sûre de l'effet produit sur le petit homme aux cheveux rares et blonds qui se cramponnait au dossier d'un fauteuil pour ne pas lui sauter dessus.

Comme il s'était cramponné, ce soir, pendant le dîner, alors qu'elle enlevait le morceau avec maestria et, en championne consommée de l'arnaque, entreprenait la conquête de la veuve.

Véronique dut faire un effort pour se réintéresser à ce que lui disait madame Vivier-Nouveau.

« Maintenant, pensa-t-elle, les choses sérieuses commencent. »

Elle était dans la place.

Elle venait de réussir la première partie de son plan.

Un véritable sans-faute.

CHAPITRE II



— Il me semble que nous avons réglé tous les points de détail, non ?

Véronique Amata réprima une imperceptible grimace. Ça, il allait falloir qu'elle s'habitue à la voix suraiguë de la veuve du peintre français le plus célèbre et le plus cher de la seconde moitié du XX^e siècle. Ce n'était pas le côté le plus drôle de l'opération. Mais enfin, il y avait des dizaines de millions à la clé, en contrepartie, ça valait bien de se laisser massacrer les tympans pendant quelques semaines ou même quelques mois.

— Il me semble en effet, madame, répondit-elle en remontant ses lunettes sur l'arête de son nez légèrement retroussé du bout.

— Ne m'appellez pas « Madame », appelez-moi Annette ! hurla la veuve.

Une chauve-souris passa, les frôlant presque de son vol cotonneux. Très loin en contrebas, la musique d'une fête, dans une autre villa de Cimiez, parvenait à leurs oreilles, étouffée par la distance. Beaucoup plus loin encore, tout le long du front de mer, il y avait le ronronnement continu des voitures sur la Promenade des Anglais.

Véronique tourna la tête vers la gauche, vers ce qu'on appelait « le Château », au sommet d'un rocher à pic dominant la baie, et tout illuminé dans les ténèbres. Puis ses yeux revinrent vers la masse sombre de la villa, une immense folie biscornue du siècle dernier, avec des clochetons et des lanternes, des tours à créneaux, et même deux coupoles de style pseudo-byzantin à droite et à gauche de la façade. Les murs étaient peints en rose vif, comme d'ailleurs la plupart des façades des maisons anciennes de la ville, mais celle-ci était monumentale. Une quarantaine de chambres, d'après ce qu'avait indiqué madame Vivier-Nouveau à Véronique. Sans compter les

pavillons indépendants, au fond du parc : celui où logeaient les domestiques et l'autre, beaucoup plus vaste, où Germain Vivier-Nouveau, jadis, avait installé son atelier de peintre, avant que son fils Raphaël ne décide d'y aménager ses appartements privés.

Avant le dîner, la veuve du grand artiste avait fait faire le tour de la propriété à la jeune femme rousse. Celle-ci avait été éblouie par le luxe des pièces croulant sous les meubles estampillés, et bien entendu décorées de magnifiques toiles signées GVN. Mais il y avait aussi des tableaux d'autres maîtres de la peinture, achetés par Germain quand il avait commencé à gagner beaucoup d'argent avec sa propre production : un Picasso, deux Braque, un Man Ray, et même un petit Cézanne.

Malgré son apparence ancienne et même rococo, la *Villa Spirit* jouissait, bien entendu, de tout le confort ultra-moderne. Tout avait été repensé et réaménagé à l'intérieur. Grandes pièces claires aux murs laqués de blanc et dallées de marbre noir et blanc, surfaces d'acier strié de meubles « design » voisinant avec d'autres de style Louis XV, Empire ou Charles X.

Des balcons du second étage, on découvrait la baie des Anges et les innombrables lumières de la Côte, jusqu'à Antibes et aux îles de Lérins vers la droite, jusqu'à Saint-Jean-Cap-Ferrat et même Beaulieu sur la gauche. Un système télécommandé permettait, l'hiver venu, de recouvrir toutes les terrasses d'un double vitrage isolant formant des vérandas aux fines structures métalliques sur lesquelles couraient, la nuit, des rampes d'éclairage.

Il était trop tard, lorsque Véronique était arrivée chez la veuve, pour qu'elle pût découvrir le parc. Elle ne fit qu'en deviner, dans l'ombre, la merveilleuse profusion. D'énormes massifs de plantes grasses dressaient vers le ciel leurs feuillages acérés. Des palmiers aux troncs minces oscillaient sous le ciel noir. Des orangers et des citronniers formaient une forêt touffue cachant la piscine qui, d'après ce qu'avait indiqué madame Vivier-Nouveau, avait été creusée à même le rocher, tout au bout du parc, face au merveilleux panorama de la Méditerranée étalée là-bas, comme un miroir d'opale, jusqu'à l'horizon.

En bref, comme se l'était dit Véronique, lorsqu'on habitait là, on ne devait plus avoir grand-chose à désirer.

Dans la pénombre, sous la véranda que parcourait une vraie forêt de bougainvillées, la veuve de Germain Vivier-Nouveau poussa un cri suraigu.

— Presque onze heures ! cria-t-elle. Mais je ne savais pas qu'il était si tard ! Je me couche très tôt, vous savez !

Elle passa une main dans les boucles de sa chevelure platinée, étincelante dans les éclairages dansants des photophores.

— À mon âge, on ne dort plus guère, minauda-t-elle en soupirant.

« À ton âge ! Tu parles ! » songea intérieurement Marc-Antoine Roussillon.

Il avait, lui, des souvenirs très précis d'une certaine soirée, trois ans auparavant, où il l'avait raccompagnée à la *Villa Spirit* après un dîner généreusement arrosé au *Beach Plaza* de Monte-Carlo. Il était tard, les domestiques étaient partis se coucher et, brusquement, elle était venue s'asseoir à côté de lui, sur le canapé de l'un des trois salons du rez-de-chaussée. Et c'est là que, posant une de ses longues mains fines sur l'avant-bras droit du marchand de tableaux, elle avait susurré (susurré à sa manière, c'est-à-dire qu'elle avait crié un peu moins fort que d'habitude) : « Depuis quinze ans qu'on se connaît, vous n'allez tout de même pas prétendre que vous n'avez jamais eu envie de me baiser ? »

La proposition était si franche, si crue, si directe, surtout sortant de la jolie bouche distinguée d'Annette Vivier-Nouveau, que le marchand de tableaux en était resté sans voix. Il émergea de sa stupéfaction en s'apercevant qu'il bandait comme un âne. Et que les mains d'Annette étaient en train de s'attaquer à la braguette de son pantalon.

Des heures qui avaient suivi, il ne gardait qu'un souvenir confus de draps emmêlés, de positions plus compliquées les unes que les autres, et des hurlements d'Annette jouissant comme si sa vie était en jeu. Vers deux heures du matin, elle était si pantelante, si inondée, que lorsqu'il l'avait retournée sur le ventre pour s'introduire entre ses fesses et la sodomiser, il s'était demandé si elle s'était réellement aperçue de ce qu'il faisait, tant elle était ouverte et consentante.

Un peu plus tard encore, ils s'étaient retrouvés sur la terrasse, les yeux fixés sur le parc noyé d'ombre où les palmiers dessinaient de longues silhouettes maigres et noires sur le ciel rempli d'étoiles.

— Nous ne recommencerons plus, avait-elle dit au marchand de tableaux. Je ne recommence jamais, avec les hommes. Jamais. Je ne veux pas m'attacher.

Puis elle avait corrigé plus doucement :

— Mais c'était fantastique, Marc-Antoine. Vous êtes très doué.

Physiquement, le marchand de tableaux n'avait pas la taille de ses ambitions. Un mètre soixante-huit à peine, il faisait partie de cette catégorie de blonds au poil rare qui deviennent chauves de bonne heure. À quarante-six ans, il ne lui restait plus que trois mèches sur le crâne.

Son autre handicap, c'était une peau ultra-fragile qui chopait le moindre coup de soleil et se ripolinait immédiatement d'écarlate. La seule chose qui était aux dimensions de sa forte personnalité de businessman de l'art moderne, c'était son sexe, un membre superbe d'étalement qui se dressait à la commande et capable de « tenir » presque aussi longtemps qu'il le décidait.

Grâce à cet « atout » qu'il ne pouvait malheureusement exhiber que dans des circonstances très spéciales et intimes, il n'avait jamais trop complexé sur son physique de petit bonhomme blond à la peau rose. L'ennui, c'est que ses

appas virils ne se devinaient pas à l'œil nu, et que la plupart des filles le croyaient d'abord membré en proportion de sa taille, c'est-à-dire fort modestement. Certes, dès qu'il retirait son pantalon la partie était gagnée. Mais encore fallait-il en arriver à cette étape décisive, ce qui était loin d'être le cas avec toutes celles qu'il draguait.

Résultat, il vivait dans une frustration permanente, encore accrue par la pruderie de Danielle, sa très chaste épouse, qui n'était pas héritière d'une longue lignée de banquiers protestants pour des prunes.

Aussi n'avait-il pas songé un seul instant, cette nuit-là, trois ans auparavant, à résister aux avances d'Annette Vivier-Nouveau. Bien au contraire. Il avait même éprouvé un petit pincement de déception lorsqu'elle lui avait annoncé, après, qu'on ne recommencerait jamais.

Après cette nuit-là, leurs relations étaient redevenues ce qu'elles avaient toujours été. Sauf que maintenant, Annette ne considérait plus seulement Marc-Antoine comme l'homme d'affaires efficace qui gérât sa fortune et faisait habilement grimper les cours des tableaux du défunt mais toujours glorieux GVN. Il était devenu son confident. Et elle ne se gênait plus pour lui raconter, dans tous les détails, ses aventures passagères avec de jeunes et beaux gigolos dragués sur la Côte entre Cannes, Juan-les-Pins et Monte-Carlo. Trois ou quatre fois, même, il lui avait servi de « rabatteur », dans des circonstances où elle ne trouvait personne à se mettre sous la dent. Il connaissait ses goûts. Elle payait bien, et la Riviera regorgeait de garçons de vingt ans musclés comme Schwarzenegger et beaux comme Alain Delon, prêts à s'envoyer une quinquagénaire qui, à force de liftings et de soins de beauté, faisait facilement dix ans de moins que son âge.

— C'est excellent pour la peau et le moral ! disait-elle parfois à Marc-Antoine en laissant échapper un petit rire cynique.

Mais elle savait aussi que dormir de longues nuits, mener une vie saine, était également bon pour la peau et le moral. C'est la raison pour laquelle, ce soir, elle venait de se lever brusquement, après avoir consulté sa montre et constaté qu'il était près de vingt-trois heures.

Toute ondulante dans sa légère robe de soie couleur sable, elle vira en direction de Véronique.

— Véro, dit-elle doucement, vous ne m'en voulez pas, j'espère, mais il faut absolument que je monte me coucher ! Alors c'est décidé ? Vendredi soir ?

C'était le jour fixé pour l'installation de Véronique Amata chez madame Vivier-Nouveau. Dans exactement quarante-huit heures.

— Pour la question du salaire, reprit la veuve en se tournant vers Marc-Antoine, vous verrez cela avec Véro, n'est-ce pas ?

— Je vous fais toute confiance, madame, intervint la fille rousse avec un grand sourire.

— « Madame » ! rugit la veuve. Mais je vous ai dit de m'appeler Annette, voyons !

— Excusez-moi, reprit Véronique. Je vous fais toute confiance, Annette...

En ce qui concernait le salaire, un chiffre avait déjà été lancé par Marc-Antoine, lors de leur première entrevue. Extrêmement confortable et même au-delà. À peu près ce que gagnait un cadre supérieur, sauf qu'en plus elle serait logée, nourrie et blanchie. Et qu'en contrepartie ses obligations, à la *Villa Spirit*, ne seraient guère absorbantes : madame Vivier-Nouveau avait l'air plutôt facile à vivre, et même gentille malgré ses allures autoritaires de femme riche habituée à commander. Tout ce qu'elle recherchait c'était un peu de compagnie, qu'on lui fasse la lecture de temps en temps, qu'on l'écoute lorsqu'elle avait envie de faire un peu de conversation, qu'on l'accompagne enfin quand elle partait faire des achats ou allait au cinéma. C'était moins une employée qu'une amie dont elle avait besoin.

— Vous raccompagnerez Véro, n'est-ce pas ? interrogea la veuve à l'intention de Marc-Antoine.

Le « oui » du marchand de tableaux s'étrangla dans sa gorge. Il aurait voulu hurler. Et comment qu'il la raccompagnait ! Plutôt deux fois qu'une ! La présence de cette fille de vingt-cinq ans à côté de lui, surtout maintenant qu'elle était debout et qu'elle le dominait d'une bonne tête, avec ses seins lui dansant sous le nez, libres et gonflés sous le caraco de dentelle blanche, lui donnait l'impression d'être planté à proximité d'une centrale au bord de la catastrophe nucléaire.

Surtout qu'en plus, il avait ce membre énorme qui le tyrannisait, sous la toile légère de son pantalon bleu ciel, qui bondissait comme une bête fauve dans sa cage, une bête furieuse d'être prise au piège et avide de passer à l'action.

Il avait l'air malin, avec ce pieu entre les jambes tandis qu'il marchait dans les allées gravillonnées, les prunelles fixées sur la croupe de cette grande fille dont la chevelure de feu étincelait sous les rayons de la lune !

Ils étaient arrivés devant la haute grille de fer forgé de la propriété. Marc-Antoine commençait à l'ouvrir lorsque Véronique l'arrêta, une main posée sur son bras.

— Je vous suis très reconnaissante, murmura-t-elle d'une voix qui lui fit couler du feu entre les vertèbres.

Elle se rapprocha encore et il sentit que l'un de ses seins, le gauche, effleurait son biceps droit qui se couvrit instantanément de chair de poule.

— Je veux que vous le sachiez, dit-elle encore, j'ai une dette envers vous, et je saurai la payer.

Tétanisé, Marc-Antoine sentit une goutte de sueur qui roulait de la racine de son front à l'arête de son nez, en passant par la ride profonde et verticale qui se creusait entre ses sourcils.

— Vous ne regretterez pas d’avoir appuyé ma candidature, ajouta-t-elle en calant franchement, cette fois, son sein gauche contre le biceps droit du marchand de tableaux qui se mit à bafouiller, déglutissant les syllabes comme un ordinateur « fusillé » par les virus électroniques.

« Ce soir ! faillit-il hurler. Tout de suite ! Je veux te foutre ma queue entre les jambes et te baiser jusqu’à ce que nos ventres ne soient plus que des plaies ! »

Mais un reste de sens des convenances le retint au bord du précipice.

Il tremblait tellement, qu’installé au volant de sa BMW 2351, il mit près de deux minutes à trouver l’orifice *ad hoc* où introduire sa clé de contact.

Et en plus, au centre de lui-même, à l’intersection de ses cuisses, c’était un véritable arbre qui lui poussait du ventre, un tronc monstrueux qui suppliait qu’on lui rende sa liberté ! Un machin géant qui ne demandait qu’à se déployer comme une matraque télescopique et à aller heurter le volant avec un bruit mat.

Il ferma les yeux. Jamais aucune femme ne l’avait fait bander de cette façon. Aucune.

Quinze années de travail acharné réduites à zéro.

— Ça ne va pas ?

Il rouvrit les yeux. La rousse le regardait à travers ses lunettes cerclées de fines montures d’écaille.

— Si, dit-il. Très bien.

Sur un plateau de la balance, il y avait le scénario catastrophe de sa perte de confiance auprès de la veuve. Sur l’autre, cette créature de rêve aux courbes de déesse. Est-ce qu’on pouvait hésiter un instant ? Qu’est-ce que pesaient le fric, l’ambition, la situation sociale, à côté de ce corps aux seins lourds, aux hanches généreuses, aux fesses de jument et à la chevelure de feu ? Rien. Le néant. On n’a qu’une vie et la chance ne repasse pas deux fois les plats.

Il enclencha enfin la clé de contact.

— Tout va très bien, répéta-t-il, les yeux dans le vague.

À cet instant précis, dans l’ancien atelier de GVN transformé en garçonnière par son fils, les événements se précipitaient.

S’il y avait bien quelque chose que Raphaël Vivier-Nouveau détestait, c’était d’être trompé sur la marchandise. Il avait payé cette fille, cette Katia Baudrillart parce qu’il la trouvait belle, et même élégante pour une prostituée.

L’ennui c’est qu’aucun de ces mots ne correspondait à la réalité. Pour les rendre véridiques, il fallait les mettre au masculin.

Les choses avaient commencé à mal tourner juste après qu'il se fut déversé dans la bouche de Katia. Son membre pendait, mou et flétri, et il avait une furieuse envie de rebander le plus vite possible. Il était allé s'affaler sur le vaste *waterbed* qui occupait une bonne moitié de la pièce, recouvert de draps noirs en satin.

— Déshabille-toi, avait-il commandé à Katia.

Il fallait qu'il se réexcite au plus vite. La vue de cette belle fille en train d'exécuter un strip-tease en règle sous ses yeux allait sûrement lui permettre de récupérer, pensait-il.

C'est alors que Katia avait commencé à avoir un drôle de comportement.

Elle s'était tortillée, l'air gêné comme une pucelle avant sa première surprise-party, en racontant qu'il y avait trop de lumière dans la pièce, qu'elle était fatiguée, qu'elle voulait bien retirer sa robe, mais à condition qu'il éteigne les spots, et ainsi de suite.

— Mets-toi à poil et boucle-la ! coupa le jeune homme trop gros en se redressant sur les coudes.

Sa voix autoritaire fit sursauter Katia. Pour la première fois de la soirée, elle le regarda *vraiment*. Ce fut comme si elle le découvrait : énorme, suant, deux yeux minuscules et noirs scintillant au milieu de globes oculaires striés de veinules éclatées, blême d'une mauvaise graisse qui tremblotait à chacun de ses mouvements. La barbe très noire qui commençait à repousser et à bleuir le bas de son visage le rendait encore plus inquiétant.

Pour la première fois, Katia eut peur. Ce type, considéré jusque-là comme un client friqué parmi tant d'autres, n'avait rien de commun avec ceux à qui elle (ou il) s'offrait d'habitude. Une sorte d'aura invisible, comme une étrange lumière noire, environnait Raphaël Vivier-Nouveau. Il n'était pas « normal ». D'accord, lui (ou elle) non plus, en un sens. Mais son client l'était d'une manière infiniment plus maléfique.

Elle essaya de se maîtriser, de surmonter son appréhension. « Ne fais pas l'idiot, ma vieille, s'exhorta-t-elle. Ce type a payé et il en veut pour son argent. Alors, vas-y, donne-toi à fond ! »

En même temps, elle ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'elle était sa prisonnière, dans ce petit pavillon isolé aux limites d'un vaste parc, tout au fond du grand jardin de la propriété, au bout d'une longue allée enfouie sous les buissons d'aloès, les agaves et les figuiers de Barbarie. Si elle criait, personne ne l'entendrait. Quant à essayer de s'échapper, il n'en était pas question : elle l'avait entendu tirer deux verrous, après qu'ils fussent entrés et qu'il eut refermé la porte du pavillon.

« Je n'ai pas le choix » songea-t-elle.

Très lentement, elle entreprit alors de faire glisser le haut de sa robe sur ses épaules, puis d'ouvrir son gilet brodé de fils argentés. Ses seins, au moins, elle pouvait en être fière, elle avait une vraie poitrine de femme gorgée

d'hormones femelles et « renforcée » par de minutieuses et multiples injections de silicone. Là où les choses se gâtaient, c'est plus bas, après les hanches et le ventre, eux aussi parfaitement féminins : là où, sous son pubis noir bouclé et luisant, pendait un pénis ridiculement atrophié par les traitements hormonaux, alors qu'auraient dû s'y ouvrir des lèvres larges et roses, un vrai vagin de femme, le sexe qu'elle aurait un jour, plus tard, lorsqu'elle se ferait faire, en Hollande ou en Angleterre, l'opération chirurgicale qui parachèverait sa métamorphose.

« J'ai été folle de ne pas l'avertir », pensa-t-elle tandis que la panique la réenvahissait. Folle à lier, oui. D'habitude, elle annonçait la couleur avant, à ses clients. Il y avait ceux que ça rebutait, et puis les autres, qui y trouvaient même un surcroît d'excitation. Mais là, avec ce gros type plein aux as, elle n'avait pas osé risquer le coup parce qu'elle avait eu peur de se voir repoussée par lui, et de rater une passe juteuse. Quelle connerie ! Ce type était un violent, ça crevait les yeux.

— Alors, ça vient ? J'ai dit à poil !

Elle avait les épaules et la poitrine à l'air maintenant, deux seins ronds et durs avec des pointes roses bien dardées au bout. Raphaël Vivier-Nouveau la regardait fixement.

— Tu es sourde ou quoi ?

Elle eut un geste machinal pour défroisser le bas de sa robe verte.

— Je t'en prie...

— Hein ?

— Je ne peux pas.

— Quoi ?

Avec une agilité sidérante pour son poids, il jaillit du *waterbed* et il se précipita sur elle.

— Tu vas retirer ça, dit, espèce de salope ? se mit-il à bafouiller, l'écume aux lèvres.

Il empoigna à pleines mains la soie sauvage de sa robe et il tira dessus, crochant ses ongles dans l'étoffe pour la déchirer.

— Je veux voir ta chatte de putain, tu entends ? glapit-il les yeux exorbités. Ta chatte et ton cul ! Je veux voir tout ! Tout !

Les mots se bousculaient dans la bouche de l'obèse, à travers les postillons qu'il balançait au visage de Katia.

— Je veux remplir tous tes trous de mon foutre ! hurla-t-il encore. Et les voir dégouliner après !

Katia luttait, blême, les dents serrées. Elle poussa un cri strident lorsque la main droite de l'homme s'abattit, à travers la soie sauvage, sur son bas-ventre, emprisonnait son entrecuisses, cherchant des doigts la fente dans laquelle il essayait de s'introduire.

Et puis tout bascula.

Comme foudroyé, les yeux révoltés, Raphaël Vivier-Nouveau s'immobilisa.

Il y eut un long silence pendant lequel ils perçurent le crissement des grillons, dehors, dans le parc.

Puis les doigts du gros homme se remirent à palper le bas-ventre de Katia, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion.

Mais non. Ce qu'il y avait là-dessous, sous cette longue robe du soir, sous cette magnifique robe verte ultra-féminine, c'était un sexe mâle. Une queue. Une bite. Un braquemart. Peu importe le mot. Une verge, enfin, avec ses deux testicules.

— Un mec ! grinça-t-il entre ses dents.

Il n'en revenait pas, la surprise lui coupait le souffle.

— Un mec !

Ses deux mains remontèrent, attrapèrent l'échancrure du décolleté qui pendait à hauteur des hanches, et tirèrent d'un coup sec. Dans un bruit de déchirement sinistre, la soie sauvage se fendit de haut en bas.

Puis ce fut le tour de la culotte de dentelle blanche qu'il mit en lambeaux en trois secondes.

— Une saloperie d'encouillé de mec ! rugit le gros homme, les yeux hors de la tête.

Katia était nue (ou nu), à présent. Femme des pieds à la tête. À part un détail. Un minuscule détail qui changeait tout.

Elle poussa un second cri lorsqu'elle vit la lourde patte droite de Raphaël se relever et s'abattre sur sa tempe avec une violence inouïe.

Elle glissa à terre lentement, d'abord sur les genoux, puis de tout son long sur le dallage de marbre, où elle s'effondra sans connaissance. Dans sa chute, son collier à fausses émeraudes en poires s'était ouvert. Plusieurs « émeraudes » se fracassèrent au contact du sol.

Raphaël Vivier-Nouveau se pencha sur sa victime.

— Tu y serais passé de toute façon, fit-il d'une voix qui avait retrouvé son calme.

Sa rage avait été à la hauteur de sa surprise. Et du sentiment de tromperie sur la marchandise qui l'avait envahi quand il avait senti, sous ses doigts, la prééminence d'un sexe mâle, au lieu de la moite et douce fente féminine qu'il attendait.

Mais cette rage était retombée. Il ne lui restait plus qu'une sourde détermination, qu'un seul désir. Celui du meurtre que, de toute façon, il avait l'intention de commettre depuis le début, depuis que Katia les avait abordés, Grégoire Samsa et lui, dans la pénombre de *l'Aigle Rose*.

Même si elle avait été une vraie femme, elle ne serait pas sortie vivante du pavillon. Tout était prévu et organisé depuis longtemps.

Depuis qu'il avait senti monter en lui, à nouveau, cette invincible envie de tuer, puis de dépecer des chairs humaines, qui le possédait depuis quelque temps, à intervalles réguliers.

Katia avait croisé son chemin alors qu'il était en chasse. En manque. Alors que le besoin d'entendre crisser sous son couteau la viande humaine le taraudait à nouveau. Comme l'appel de la drogue harcèle le toxicomane.

C'était le hasard qui les avait mis face à face. Le hasard, ou l'Ange des Ténèbres, Satan, le démon du Mal.

Il s'était penché. Sur le dallage glacial, le transsexuel gémissait, reprenant peu à peu ses esprits. Raphaël l'empoigna par les hanches et le retourna sur le ventre, le plaquant au sol et l'écrasant sous la masse énorme de son corps d'obèse.

— Avant d'en finir avec toi, je vais te bourrer puisque c'est ça que tu aimes, annonça le fils du célèbre peintre. Ma queue va te déchirer les entrailles, je vais te faire éclater le cul, te bousiller les sphincters !

Et il fit comme il avait annoncé, s'enfonçant sans ménagements entre les fesses rebondies de Katia, la perforant d'un coup d'épieu comme s'il avait voulu la transpercer et ressortir de l'autre côté, par-devant.

— Tu es bien enculée, hein ? Tu aimes ça ? Tu saignes ? Eh bien, retiens-en le goût, salope !

L'autre avait poussé un hurlement, mais il lui enfonça le poing entre les dents jusqu'à lui déboîter la mâchoire.

Dix minutes plus tard, après qu'il eut joui entre ses reins, il s'éjecta rapidement des fesses du transsexuel et alla chercher quelque chose dans la pièce voisine. Quand il revint, Katia n'avait pas bougé. Elle avait l'impression que son corps n'était qu'une plaie. Sa mâchoire déboîtée lui interdisait de prononcer le moindre mot. Elle geignait seulement d'une voix sourde et rauque d'animal agonisant.

Elle ne chercha même pas à se débattre lorsqu'il lui appliqua sur le visage cet étrange masque de cuir épais et rugueux qui lui emprisonnait la tête comme dans une cagoule, sans le moindre orifice pour la bouche ou les yeux. Il fixa solidement le masque derrière la nuque, avec les lanières et les boucles prévues à cet effet.

Dans le cuir du masque, à hauteur du front, bien au milieu, était encastré un énorme boulon d'acier, une grosse pièce ronde et pointue du bout qui ressemblait à ces outils appelés « emporte-pièces » qui permettent d'enlever d'un seul coup, dans des feuilles de métal, une pièce de forme déterminée.

La pointe de ce boulon était dirigée vers l'intérieur du masque, c'est-à-dire vers le front de celui auquel on le faisait porter.

Les gémissements de Katia étaient devenus inaudibles sous le cuir épais, Raphaël s'empara du maillet qu'il avait également apporté avec lui.

Il le souleva lentement.

Comme si elle réalisait ce qui allait lui arriver, Katia se mit à trembler. Elle tenta de se relever, mais il la repoussa à terre.

Le maillet s'abattit, enfonçant d'un seul coup l'énorme boulon d'acier qui perfora l'os frontal de la malheureuse et traversa son encéphale.

Katia s'immobilisa instantanément. Foudroyée.

La sueur perlant jusque sur ses cils, Raphaël se redressa.

C'était la troisième fois qu'il tuait de cette façon.

À chaque fois, c'était plus délicieux, plus merveilleux.

C'était une sensation dont jamais plus il ne pourrait se passer, maintenant qu'il y avait goûté.

Il chargea le cadavre sur son épaule droite et le transporta jusqu'à la pièce voisine.

Au passage, il écrasa encore quelques pseudo émeraudes et simili diamants échappés au collier de sa troisième victime.

Dehors, les grillons indifférents à la vie et à la mort des êtres humains chantaient sans fin dans la nuit brûlante.

Au même instant, dans le centre de Nice, la BMW de Marc-Antoine Roussillon stoppait devant l'*Hôtel Belle Rive*, rue Barberis, à deux pas du Palais des Congrès.

— À bientôt ! lança Véronique Amata, une main sur la poignée de la portière.

La gorge serrée, les tempes en feu, Roussillon parvint à articuler :

— Vous ne voulez pas prendre un dernier verre ?

La fille rousse se pencha doucement vers lui.

— Je vous ai dit que je saurai vous remercier et que vous ne le regretterez pas, murmura-t-elle, mais pas ce soir. Et pas comme ça.

Elle se rapprocha encore, et ses lèvres effleurèrent celles du marchand de tableaux qui eut l'impression qu'un incendie lui frôlait le visage.

— Tu veux me baiser et j'en ai envie aussi, souffla-t-elle. Mais cette nuit, je suis crevée, tu comprends ? Je ne serais bonne qu'à ouvrir les cuisses et à me laisser mettre, ce ne serait pas drôle.

Il faillit lui répondre qu'il pourrait très bien se contenter de ce programme alléchant, mais il ne pouvait plus, à nouveau, articuler le moindre mot. Le langage soudain cru de cette fille si racée, si intelligente, si sérieuse aussi

derrière ses lunettes d'institutrice, le rendait fou d'excitation.

— Tu ne m'en veux pas ? dit-elle encore, continuant à le tutoyer.

À regret, il secoua la tête pour dire non.

Alors elle posa un baiser d'adieu sur sa bouche, tandis que sa main droite plongeait rapidement vers les jambes de l'homme et que sa paume emprisonnait le membre énorme et dur comme de l'acier qui s'érigait sous le pantalon.

— Mmm, souffla-t-elle, gourmande, tandis qu'elle modelait le renflement de l'engin viril affolé par cette caresse. Je crois qu'on va très bien s'entendre, tous les deux.

Puis elle jaillit de la BMW comme un oiseau qui s'envole.

— Fais de beaux rêves ! lança-t-elle avec un rire voluptueux qui acheva de déglinguer la cervelle déjà ravagée du marchand de tableaux.

À peine arrivée dans sa chambre miteuse, au premier étage de l'*Hôtel Belle Rive*, Véronique Amata jeta ses lunettes de pseudo-myope sur le lit, se débarrassa de son caraco et de son pantalon corsaire et, nue, magnifique comme la divinité de la Fécondité incarnée, se précipita sur le téléphone.

— Tout marche comme sur des roulettes, annonça-t-elle dès qu'elle eut son correspondant. Je commence après-demain.

Au bout du fil, il y eut plusieurs questions auxquelles elle répondit par oui ou par non. Puis :

— Tu ne veux pas venir me voir ? Oui, maintenant... Si tu savais comme j'ai envie de ta queue dans mon ventre et dans mon cul ! Je suis en feu, je ruisselle de partout, je...

Elle s'interrompit soudain. On venait de frapper à sa porte. Trois coups légers, presque imperceptibles.

— Trop tard, dit-elle d'une voix plus basse. Ce sera pour un autre soir.

Puis elle se dirigea vers la porte et ouvrit.

Jamais elle ne s'était sentie aussi en forme de toute sa vie.

Dans l'ancien atelier, au fond du vaste parc de la *Villa Spirit*, l'unique rejeton du dernier génie français de la peinture contemplait avec délectation son œuvre.

Pour tout autre que lui Ç'aurait été un spectacle insoutenable, mais, pour Raphaël, c'était la plus belle des *natures mortes*.

Et l'expression « nature morte » n'était pas choisie au hasard.

Lui aussi, à sa façon, comme son défunt père, était un artiste.

Sauf qu'à l'inverse de Germain Vivier-Nouveau, lui, il travaillait en pleine chair, et non avec des couleurs artificielles, des toiles et des pinceaux.

Ses « œuvres », il les pétrissait en pleine viande humaine, dans les tripes, dans les entrailles et le sang de ses victimes.

La dernière série de toiles du regretté GVN s'intitulait *Abattoirs*. À la fin de sa vie, il s'était mis à peindre de gigantesques quartiers de bœufs ou de moutons suspendus à des crocs de boucherie. C'était la période de son œuvre qui se vendait actuellement le plus cher.

Pour travailler plus aisément, GVN avait fait installer, dans une des pièces de son atelier, tout un système compliqué de rails aériens, de treuils et de poulies, exactement comme dans les abattoirs modernes.

Cette installation, Raphaël n'y avait pas touché, il n'y avait apporté aucune modification, aucun changement.

Et il avait eu raison. Elle lui était bien utile, aujourd'hui.

En un sens, il poursuivait l'œuvre de son père. Avec d'autres moyens et en allant plus loin que lui.

En haussant l'abattage des êtres humains, leur égorgement, leur dépeçage et leur découpage en quartiers, au rang des Beaux-Arts.

Du moins, son cerveau de dément en était persuadé. Et il n'y avait personne pour le contredire puisqu'il était seul, dans cet atelier-abattoir, au cœur de la nuit méditerranéenne étouffante.

Seul avec Katia Baudrillart. Mais le (ou la) malheureuse n'était plus en état de le contredire.

Ce n'est pas facile de s'exprimer quand on est suspendu à des crocs de boucherie, et en détail par-dessus le marché. Par « quartiers ». Par morceaux séparés, soigneusement découpés selon les règles les plus strictes.

CHAPITRE III



C'était une plage somptueuse et déserte, d'une beauté sauvage à vous couper le souffle, avec des chevaux qui galopaient librement à ras des premières vagues écumeuses. Le village le plus proche, un port minuscule au fond d'une crique, s'appelait Knightstown. On devinait le clapotis des marées, les cris des mouettes et le sifflement du vent. Le ciel était gris mauve et de lourds nuages roulaient au-dessus de l'Atlantique, poussant devant eux une fine pluie pénétrante.

C'était l'Irlande dans toute sa splendeur inviolée, dans toute son âpreté aussi, qu'on pouvait trouver cafardeuse ou paradisiaque, selon l'humeur du moment.

C'était le lieu choisi par Aimé Brichot et Jeannette, son épouse, pour y passer leurs vacances du mois d'août, qui allaient débiter dans un peu moins de quinze jours.

L'inspecteur divisionnaire Boris Corentin se releva, traversa le bureau des Affaires Recommandées, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, et rendit à l'inspecteur principal Aimé Brichot le dépliant en couleurs où s'étalait cette photo d'une plage aussi vierge qu'aux origines du monde.

Il hocha la tête.

— En effet, reconnut-il. C'est beau comme la côte bretonne quand j'étais enfant et que j'arrivais encore à me dénicher des plages pour moi tout seul.

— N'est-ce pas ? fit Brichot qui était en train d'astiquer ses lunettes Amor de myope léger avec un essuie-verre en chamois. Autre chose que la Côte d'Azur pourrie de touristes, non ? Marre des odeurs de frites, des embouteillages sur les plages, et des mères de famille en string dans les supermarchés ! Marre de la Méditerranée avec ses HLM de béton et ses autoroutes bondées qui ne mènent plus qu'à des campings ! Cette année,

Jeannette et moi, on a choisi les grands espaces à l'état sauvage. Rien que nous, les arbres, les dunes et la mer.

— Vous n'avez pas peur de vous ennuyer ?

— Tu parles ! ricana Brichot. Un endroit où on peut passer ses vacances sans jamais tomber sur un bar avec pianiste d'ambiance ne peut pas être totalement mauvais !

Boris avala une dernière gorgée de café dans son gobelet en carton, et grimaça : il était froid.

— Ça n'a pas de prix, aujourd'hui, réattaqua Brichot, d'échapper aux scooters de mer sans pilote qui vous perforent le thorax, aux jet-skis et aux planches à moteur ! Sans compter les seringues des camés sidatiques sur lesquelles on marche pieds nus quand on foule le sable du Lavandou.

Boris sourit à cette énonciation apocalyptique. Lui, comme tous les ans à la même époque, il était prévu qu'il reste en carafe à Paris. Comme d'habitude, il irait se faire dorer au soleil en octobre ou en novembre, quand les autres inspecteurs de la Brigade Mondaine seraient tous rentrés de vacances. Privilège des célibataires : les plus beaux mois de l'année étaient réservés aux autres, pour la plupart mariés et pères de famille. Ça faisait quinze ans que ça durait, mais il ne s'en était jamais vraiment plaint. La capitale, au mois d'août, a sa poésie, et les rues sont bourrées de jeunes et jolies touristes venues des quatre coins du monde, qui ne demandent qu'à faire plus ample connaissance avec les autochtones. Surtout lorsque ceux-ci, comme l'inspecteur divisionnaire Boris Corentin, possèdent un gabarit de dieu du stade, des épaules à la Robert Mitchum, une cage thoracique capable de battre sur son propre terrain n'importe quel poumon artificiel, et des yeux noirs étincelants dans un visage de jeune premier de cinéma.

Brichot papillota plusieurs fois des paupières. Sans ses lunettes, la silhouette de Boris, à l'autre bout du bureau des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine, lui apparaissait confuse, voilée de brouillard.

— Excuse-moi, fit-il brusquement. Je me vante de mes vacances, et j'oublie que toi, tu restes ici...

— Tu veux rigoler ? le coupa Boris. J'ai choisi mon destin. Je suis célibataire et j'accepte la règle du jeu. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre...

Aimé Brichot avait terminé l'astiquage de ses lunettes. Il les replaça au sommet de l'arête osseuse de son nez, ce qui fit que la silhouette de Boris, son ami et sa flèche depuis plus de dix ans, et parrain de ses deux aînées, Rose et Colette, les jumelles, redevint aussitôt nette, bien découpée dans le rayon de soleil qui traversait le local comme une flèche d'or.

— De toute façon, reprit Boris, le mois d'août c'est aussi la saison creuse, en général, pour le genre d'affaires qu'on a à traiter. Ce qui fait que ça me

donne un avant-goût des vacances.

Brichot laissa son regard errer sur les myriades de grains de poussière qui dansaient dans le soleil.

— On dirait qu'elles sont déjà commencées, les vacances, reprit-il.

Une fois n'était pas coutume, depuis quelques jours les affaires étaient plutôt calmes. À croire que tous les allumés du sexe et du crime qui constituaient leur pain quotidien, à Boris et à lui, participaient eux aussi au grand exode estival, le sport national par excellence en France.

— Parle pas de malheur ! émit Boris en croisant les doigts pour conjurer le mauvais sort.

Il avait à peine fini de parler que le téléphone se mit à grelotter.

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Tu parles, fit-il en décrochant. Ça doit être Jeannette qui se demande combien de pulls et d'imperméables il faut emporter en Irlande. Allô ?

C'était Sylvaine Morand, la secrétaire de Charlie Badolini, commissaire divisionnaire, chef de la Brigade Mondaine et leur patron à tous deux. Qui désirait les voir de toute urgence.

Aimé Brichot raccrocha, soucieux.

— Tu crois que c'est pour une nouvelle affaire ? murmura-t-il en remontant son nœud de cravate vert pomme sur sa chemise blanche à fines rayures roses.

Boris avait déjà jailli de derrière son bureau.

— Qu'est-ce que tu imagines ? grinça-t-il. Qu'il veuille nous voir pour nous parler de notre augmentation ?

CHAPITRE IV



Passée la double porte du grand bureau meublé Empire de Charlie Badolini, on nageait dans un brouillard à couper au couteau provoqué par les multiples Celtiques que le chef de la Brigade Mondaine avait déjà grillées, depuis le début de la matinée. L'énorme cendrier qui trônait sur le cuir fauve de la table également Empire derrière laquelle il siégeait, regorgeant de cadavres de mégots, était un véritable cimetière à clopes.

— Vous avez remarqué comme Paris est calme, en ce moment ? émit Badolini après s'être éclairci les bronches.

Boris se cala entre les accoudoirs de son fauteuil.

— C'est justement ce que nous étions en train de nous dire, Aimé Brichot et moi-même, répondit-il sans trop s'avancer.

— Tous nos clients habituels sont descendus vers le soleil, on dirait, reprit le coéquipier de Boris, à sa gauche.

— Vous m'ôter les mots de la bouche, mon cher Brichot, toussota le chef de la Brigade Mondaine.

Il y eut un bref moment de silence, peuplé, pour tous les trois, par la vision confuse des salopards, des maniaques, des allumés de tous les plaisirs et de toutes les perversions, bref, de leurs « clients habituels » comme avait dit Aimé, en train de se faire dorer le nombril entre Saint-Tropez et Menton.

— L'ennui, reprit Badolini, c'est que tous ces braves gens partis villégiaturer ne restent pas inactifs comme on pourrait l'espérer.

« Aïe » pensa Boris Corentin qui sentait venir la tempête.

Le chef de la Brigade Mondaine planta brusquement son regard dans celui de son inspecteur préféré.

— Vous n'auriez pas une cigarette ? interrogea-t-il. Je suis en panne de Celtiques, toutes mes réserves sont à sec.

Boris fouilla les multiples poches de son vieux blouson en jean surpiqué.

— Ce ne sont malheureusement que des Gallia, murmura-t-il en lui tendant son paquet.

Badolini grimaça. Il aurait fallu qu'il en prenne cinq ou six en même temps pour avoir sa dose habituelle de nicotine.

— À la guerre comme à la guerre, soupira le chef de la Brigade Mondaine en s'emparant d'une cigarette. Je ne peux tout de même pas vous reprocher d'avoir choisi la mort lente plutôt que le suicide foudroyant comme moi !

Il alluma la Gallia et tira dessus à pleins poumons. C'était à une Celtique ce que le Canada Dry est au whisky écossais de mille ans d'âge, mais c'était quand même mieux que rien.

Lorsque la cigarette fut aux trois quarts grillée et ses bronches légèrement renicotinisées, Charlie Badolini se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Question, attaqua-t-il, est-ce qu'à votre avis ça existe, les vacances, pour les dingues ?

Il grilla d'une aspiration ce qu'il lui restait de Gallia. Le filtre commença à grésiller, répandant une odeur infecte. Il le précipita dans le cimetière aux mégots.

— Réponse : non, reprit-il. On n'a pas encore inventé les congés payés pour la folie sexuelle. Ce qui fait que les pervers, même au soleil, restent des pervers.

Brichot qui ne songeait qu'à l'air vivifiant de l'Atlantique rugissant à l'assaut des plages irlandaises, recula discrètement son fauteuil, tandis que Badolini allumait sa seconde Gallia.

— Ce qui fait aussi, compléta Charlie Badolini, que nous voilà, messieurs, avec une nouvelle affaire sur les bras. Quelque chose de bien sale, de bien dégueulasse...

Il ouvrit les mains.

— Que voulez-vous, quand je tombe sur un dossier qui pue, c'est à vous que je pense, on ne se refait pas.

« Toujours sympathique à entendre, » se dit Boris. Mais il garda sa remarque pour lui-même. La section de la Brigade Mondaine à laquelle il appartenait ainsi que Brichot, ne s'appelait pas « Affaires Recommandées » pour des prunes. C'était le top du top, d'accord, le haut du panier, mais aussi et surtout la section à risques, à coups fourrés, à enquêtes tordues et à scandales confidentiels dont il fallait démêler les fils un à un en faisant bien attention à ne pas trop déclencher de vagues en surface.

— Bref, reprit Badolini, il n'y a que vous qui puissiez vous occuper de ce dossier. Claudel m'a appelé hier soir, il a déjà trois cadavres sur les bras, et...

— Le commissaire Claudel ? interrogea Boris. Alexandre Claudel ? Le chef de l'antenne de Police Judiciaire de Nice ?

— Vous le connaissez ?

— Pas personnellement, dit Boris. Mais j'ai entendu parler de lui la dernière fois que je me suis trouvé à Cannes, vous vous souvenez, pour cette histoire qui tournait autour d'une pyromane...

— Eh bien maintenant, murmura le chef de la Brigade Mondaine, vous allez faire sa connaissance.

Il effleura de la main un dossier posé au milieu de son bureau.

— Tous ces documents viennent de m'être envoyés en « fax » par Claudel, dit-il. Je vais vous les confier, mais avant, je vous résume la situation... Depuis le début de juillet, trois cadavres ont été retrouvés, tous trois découpés et dépecés de la même façon, et leurs restes jetés dans des sacs poubelle... La première victime...

Aimé Brichot qui voguait encore dans une semi inconscience leva son index osseux. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, et la seule musique qui remplissait ses oreilles, à cet instant, était encore celle de l'océan roulant ses vagues furieuses à l'assaut des plages irlandaises.

— Pardonnez-moi, patron, interrogea-t-il. Ces cadavres, où ont-ils été retrouvés ? Vous ne nous l'avez pas encore dit. À Paris. En banlieue ?

— J'y viens, fit Badolini en tapotant la cendre de sa cigarette dans le cendrier pléthorique. Ni à Paris, ni en banlieue, mon cher Brichot, mais dans le lit – presque à sec à cette époque de l'année – d'une rivière qui s'appelle le Paillon.

— Le quoi ?

Boris obliqua du buste vers son coéquipier.

— Le Paillon, expliqua-t-il, est la rivière qui traverse Nice, et même qui coupe en deux la ville. D'un côté, à l'ouest, les quartiers modernes. Et de l'autre, à l'est, le vieux Nice et le port...

Charlie Badolini émit un léger sifflement admiratif, que Boris interrompit d'un geste de la main droite.

— Je n'ai aucun mérite, murmura-t-il. Je suis né avec une bonne mémoire, un point c'est tout.

— Mais quand ça s'ajoute à l'intelligence, le coup de Badolini qui considérerait secrètement Boris comme le fils qu'il n'avait jamais eu, ça fait des étincelles, vous en êtes la preuve vivante.

Insensible à ces congratulations, Aimé Brichot était en train de réaliser la cruelle vérité : on méditait de les envoyer, Boris Corentin et lui, sur la Côte d'Azur ! Dans ce coin « pourri » que précisément, cette année, il avait décidé de fuir comme la peste !

Il s'aperçut brusquement que sa bouche était un peu trop sèche.

— Pardonnez-moi, émit-il avec difficulté. Mais vous ne voulez pas dire, monsieur le Divisionnaire, que Boris et moi nous allons...

— Mais si, le coupa Charlie Badolini. Vos congés ne commencent que dans quinze jours, c'est bien ça ?

— Douze jours, patron, le corrigea Brichot.

Le visage du chef de la Brigade Mondaine s'illumina.

— Eh bien, que demande le peuple ? C'est beaucoup plus qu'il ne vous en faut, d'habitude, pour démêler les affaires les plus embrouillées, non ? D'ailleurs, si je ne me trompe, vous prenez vos vacances dans le Midi, d'habitude ?

Aimé Brichot secoua énergiquement la tête.

— Pas cette année, monsieur le Divisionnaire. Cette année, Jeannette et moi, nous avons opté pour l'Irlande et...

— Raison de plus pour foncer, l'interrompit Badolini. Vous n'allez pas prétendre qu'en douze jours vous ne coïncerez pas le coupable.

— Espérons ! jeta Brichot d'une voix étranglée.

Boris Corentin haussa les sourcils.

— À mon tour, patron, de vous poser une question, si vous me le permettez ?

— Faites.

— Pourquoi ne pas demander à l'inspecteur Rabert ou à l'inspecteur Tardet de m'accompagner, plutôt qu'à Aimé Brichot ?

À l'évocation des deux policiers qui formaient l'autre équipe des Affaires Recommandées, Charlie Badolini hocha la tête.

— J'y ai pensé, figurez-vous. L'ennui, c'est qu'ils sont toujours sur cette histoire de couches-culottes truffées d'héroïne...

— Oui, murmura Boris. La Pampers Connection...

C'était une grosse opération menée conjointement par le service des stupéfiants de la Brigade Mondaine, à Paris, ainsi que par la DEA et le FBI aux Etats-Unis. Des mères de famille au-dessus de tout soupçon se baladaient tranquillement entre New York et Paris, trimbalant avec elles des nouveau-nés dont les couches étaient bourrées de sachets d'héroïne. Après les vastes coups de filet du milieu des années 80, les circuits du trafic de drogue essayaient tant bien que mal de se reconstituer entre les deux rives de l'Atlantique. En adoptant de nouvelles méthodes qui, pour être inédites, n'en étaient pas moins assez malodorantes...

— Je croyais que le démantèlement du réseau était imminent ? interrogea Boris.

Rabert, qui travaillait en collaboration avec les Stups, avait évoqué devant eux, la veille, une centaine de mandats d'arrêt sur le point d'être signés...

— Vous savez bien qu'on ne peut jamais jurer de rien jusqu'au dernier moment, soupira Badolini.

Lissant machinalement les maigres mèches noires gominées qui lui donnaient l'impression, aussi flatteuse que trompeuse, d'avoir réglé son problème de calvitie, il toussota :

— Tout commence il y a près de trois semaines, le premier lundi de juillet, lorsque l'on découvre, dans le lit à sec du Paillon, un grand sac poubelle bleu où se trouvent les restes d'une malheureuse étudiante d'origine belge, une certaine Odile...

Il ouvrit le dossier, le feuilleta, puis le referma.

— Peu importe le nom pour le moment, dit-il, vous le trouverez vous-mêmes. Quoi qu'il en soit, cette fille, qui a vingt-deux ans et qui est descendue de Namur pour passer ses vacances sur la Côte, est retrouvée découpée en morceaux. Comme un animal d'abattoir. Cela n'a pas dû être joli à voir et ce n'est pas très agréable à entendre non plus. Les pieds et les mains de l'étudiante ont été sectionnés, elle a été vidée de tout son sang, puis éventrée de haut en bas, éviscérée, et enfin débitée, oui, il n'y a pas d'autre mot, découpée méthodiquement en morceaux, les jambes, le tronc, les bras, la tête. Certains de ces morceaux ont même été désossés. D'après le médecin légiste (et cette remarque vaut aussi pour les deux autres cadavres), le type qui a fait ça possède certaines connaissances anatomiques. Il pourrait être aussi bien apprenti boucher qu'étudiant en médecine. C'est malheureusement tout ce qu'on sait de précis sur lui pour le moment. Ah, j'oubliais...

Le teint de Boris et d'Aimé virait progressivement au gris sous l'effet d'horreur de cette évocation.

— La jeune étudiante a eu des rapports sexuels avant sa mort – de gré ou de force, on ne le sait pas encore. D'autre part, elle a été tuée d'une façon assez inhabituelle. Il semble qu'on lui ait enfoncé, au milieu du front, un objet métallique, très pointu et très long, une sorte de rivet d'acier, si vous voyez ce que je veux dire... L'os frontal ainsi que cette partie du cerveau qu'on appelle, la dure-mère ont été traversés comme du beurre. La mort a été instantanée.

Maintenant Aimé Brichot était aussi vert que son nœud de cravate. C'était dans des circonstances comme celle-ci qu'il regrettait de ne pas être devenu conducteur d'autobus, facteur ou plombier.

— Excusez-moi, patron, intervint Boris. Je vais peut-être dire une bêtise, mais la façon dont cette fille a été tuée rappelle le système d'abattage à l'aide d'un « masque frontal ». J'y pense, parce que vous venez de nous dire qu'elle a été éventrée, éviscérée et débitée comme de la viande destinée à finir sur un étal. Le « masque frontal », qu'on utilise dans les abattoirs, porte en son milieu une sorte de long boulon pointu qu'on enfonce d'un coup de maillet dans la boîte crânienne de la bête, et...

Charlie Badolini roula des yeux.

— Si je n'avais pas reçu le dossier en « fax » ce matin, je croirais que

vous êtes venu ici en cachette, cette nuit, et que vous l’avez appris par cœur ! « Masque frontal », c’est exactement l’expression qu’emploie le médecin légiste dans son rapport. Tout en précisant, bien sûr, qu’il ne s’agit que d’une hypothèse...

— J’allais le dire, murmura Boris. Autre question : comment l’identification a-t-elle pu être faite ?

La victime portait ses papiers sur elle, des vêtements ou autre chose ?

Charlie Badolini secoua la tête.

— Elle était nue, répondit-il.

— Nue, et en morceaux, intervint encore Boris.

— Oui. Mais au complet, si je puis dire... Dans le désordre, mais au complet. Pour en revenir à votre question, cette fille, qui était descendue dans un petit hôtel de Nice, avait eu un accrochage avec sa voiture quelques jours avant qu’on ne la retrouve dans le Paillon. Comme ni elle, ni celui qu’elle avait accroché n’avaient les documents requis pour faire un constat en bonne et due forme, ils se sont donné rendez-vous pour le lendemain matin à neuf heures. La jeune fille a inscrit sur un papier son nom et celui de l’hôtel où elle était descendue et où devait la retrouver l’autre automobiliste. Quand il est arrivé, elle n’était pas là : elle n’avait pas passé la nuit à l’hôtel, personne ne savait où elle se trouvait. Le type a cru qu’elle essayait de se dérober à ses obligations, il a fait un foin terrible et il s’est rendu au commissariat le plus proche pour porter plainte. Un flic plus futé que les autres a fait le rapprochement entre cette fille disparue et celle qu’on venait de retrouver dans le Paillon. On a relevé les empreintes digitales de la malheureuse. L’identification judiciaire n’a pu que confirmer qu’il s’agissait bien d’une seule et même personne. D’autres questions ?

— Pas pour le moment, murmura Boris. Mais je ne vois toujours pas pour quelle raison notre présence est indispensable à Nice ?

— Laissez-moi d’abord terminer mon exposé des faits ! jeta le commissaire divisionnaire en prélevant une nouvelle Gallia dans le paquet de Boris. Huit jours après la touriste belge, un lundi matin également, nouvelle découverte macabre. Même endroit ou presque, à deux cents mètres près. Même scénario : la fille retrouvée en petits morceaux dans un sac poubelle. Cette fois, il s’agit d’une Allemande de vingt-cinq ans : Greta...

Il ouvrit le dossier et chercha pendant quelques instants.

— Greta Weininger. La première s’appelait Odile Knaepen. L’Allemande, qui était vendeuse dans un grand magasin de Cologne, était également descendue sur la Côte pour les vacances. Si elle a été identifiée encore plus vite que la première c’est que ses vêtements avaient été, eux aussi, fourrés dans le sac poubelle, ainsi que ses papiers d’identité. Ce qui laisse à penser que le criminel ne se fait pas trop de souci sur les chances qu’a la police de le retrouver.

Il esquissa une sorte de moue..

— Autant vous l'avouer, pour ces deux premiers crimes, la police niçoise ne dispose d'aucune piste sérieuse.

— Ce qui veut dire, compléta Brichot, qu'il n'en va pas de même pour le troisième cadavre ?

— Exact, acquiesça Badolini. Et c'est là où les choses commencent aussi à se compliquer...

Il toussota après d'être environné consciencieusement de fumée de Gallia.

— Le troisième cadavre, également découpé en morceaux et fourré dans un sac poubelle, est retrouvé huit jours après celui de la jeune Allemande. Lundi dernier, c'est-à-dire il y a trois jours exactement. Cette fois, les restes ont été balancés un peu plus loin, mais toujours dans le Paillon, à l'une des sorties de la ville, près de la route de Levens. Mêmes sévices que pour les deux précédentes : viol et brutalités diverses. Et meurtre à l'aide du même objet métallique enfoncé dans le crâne. Mais cette fois, la victime n'est pas tout à fait une femme...

D'instinct, les bustes des inspecteurs Brichot et Corentin se portèrent en avant.

— Travesti ? interrogea Boris.

— Transsexuel, corrigea Badolini. Connu des services de police de Nice pour avoir été arrêté trois ou quatre fois pour racolage sur la voie publique. À cette occasion, ses empreintes digitales avaient été relevées, ce qui a permis une identification ultrarapide. La victime s'appelait...

Nouveau coup d'œil sur le dossier.

— À l'origine la victime était un homme. Un certain Lionel Baudrillart. En entreprenant, il y a un an, tous les traitements nécessaires pour changer de sexe, Lionel est devenu Katia. Tout ce qui lui restait de viril, au moment de sa mort, c'était précisément son... son appareil génital. Lequel a été retrouvé tranché, et... excusez-moi... fourré dans la bouche du (ou de la) malheureuse.

Les yeux d'Aimé Brichot clignotèrent derrière ses lunettes Amor.

— Vous aviez parlé d'indices, patron, à propos de cette troisième victime ?

— J'y arrive, grogna Badolini. Ce... cette Katia Baudrillart, la veille de sa disparition, a été vue, dans un bar de la Promenade des Anglais, en compagnie de deux types... Dont l'un porte un nom qui va peut-être vous dire quelque chose : Vivier-Nouveau.

Le sourcil droit de Boris Corentin se mit en accent circonflexe.

— De la famille de Vivier-Nouveau, le peintre ?

Secrètement admiratif, Badolini hocha la tête :

— Germain Vivier-Nouveau, oui, le célèbre artiste décédé voici près de

dix ans et dont les toiles se vendent actuellement un ou deux millions au bas mot en vente publique. C'est son fils unique, Raphaël, qui a été vu en compagnie du transsexuel, le soir de sa disparition. C'est là aussi que, comme je vous le disais tout à l'heure, les choses se corsent.

Charlie Badolini se leva.

— Les Vivier-Nouveau, qui ne sont plus que deux à l'heure actuelle, la mère et le fils, sont richissimes et ultra-puissants à Nice. Pas besoin de vous faire un dessin. Les Vivier-Nouveau font la pluie et le beau temps dans la région. Ils ont une meute d'avocats prêts à se déchaîner sur un simple claquement de doigts. Enfin, bref...

Il soupira.

— Quoique d'origine corse, reprit Badolini, je suis niçois par ma naissance, comme vous ne l'ignorez pas, et je connais mieux que quiconque l'atmosphère de la Côte d'Azur. Dans les grandes agglomérations du Sud, il y a en général deux ou trois familles qui tiennent toute la ville, à travers des réseaux serrés de gens qui ne sont pas vraiment recommandables et dont beaucoup sont tout sauf de petits saints... Les Vivier-Nouveau font partie de cette catégorie de citoyens quasiment inapprochables, même avec des gants, par la police locale. Le commissaire Claudel a d'ailleurs reçu, de très haut, le conseil amical de laisser tomber la piste Raphaël Vivier-Nouveau. Et comme c'est la seule dont les enquêteurs disposent actuellement...

Il pirouetta sur les talons pour se retrouver face à la fenêtre dont la vue plongeait sur la Seine étincelante de soleil.

— Je ne vous envoie pas sur une affaire toute simple, comme vous pouvez le constater, reprit-il. Sans compter – et c'est un paramètre qu'il ne faut pas oublier – qu'à cette époque de l'année, sur la Côte, les services de police sont débordés. Aussi bien le SRPJ de Marseille que la BRI de Nice ou la Brigade Anti-Gang. Vous avez lu les journaux : recrudescence du banditisme sur le littoral méditerranéen ; hold-up, vols, règlements de compte, meurtres. Sans compter les accidents nautiques provoqués par des hors-bords, des scooters de mer ou des planches à voile... En gros, l'un dans l'autre, on ne verrait pas d'un mauvais œil le débarquement de renforts venus de Paris.

— Ce qui signifie que nous n'avons aucune aide à attendre de la police locale ? interrogea Boris.

— Disons que vous bénéficierez de la... de la neutralité amicale du commissaire Claudel et de ses hommes, répondit Badolini.

— Mais il serait préférable que nous nous débrouillions seuls, n'est-ce pas ? compléta Brichot.

— Disons que personne, à Nice, ne sera là pour recevoir les éclaboussures si par hasard vous vous plantez. Bien entendu, je ne peux vous obtenir ni Commission Rogatoire, ni Ordre de Mission.

Charlie Badolini renifla.

— Cela dit, en tant qu'étrangers à la ville, vous ne serez pas contraints aux mêmes égards, vis-à-vis des notables, que la police locale. Vous n'aurez pas besoin de faire trop de ronds de jambe, c'est un atout appréciable.

« Ni de mettre de gants pour brasser la merde », compléta Boris intérieurement. Mais déjà, Charlie Badolini enchaînait.

— Tout ce que l'on vous demande, c'est d'être aussi efficaces que discrets. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que, dans le Midi, il n'y a pas que des policiers blancs comme neige. Au cours de quelques affaires récentes, il y a eu des fuites. Des truands se sont retrouvés informés plus vite que certains services de la police. Je sais bien que le boulot de flic se fait parfois sur la corde raide, surtout quand il s'agit d'infiltrer les réseaux. L'ennui, c'est que parfois, sur la Côte, ce sont les policiers qui sont infiltrés par les truands, et non l'inverse...

Il était revenu à son bureau. Il tapa du poing sur le dossier des dépecées du Paillon.

— Faites du bon travail, messieurs, conclut-il d'une voix forte. Et arrangez-vous pour que même vos collègues n'apprennent le nom du coupable que par un flash de RMC, quand tout sera fini et le meurtrier sous les verrous ! C'est tout ce que je vous demande.

Il leur tendit le dossier par-dessus le bureau Empire.

— Parce que je suis sûr que vous allez coincer le cinglé, vite fait. Qu'il s'appelle Vivier-Nouveau ou Tartempion !

Boris attrapa le dossier et le trouva bizarrement lourd entre ses mains. Il n'y avait pourtant, à l'intérieur de cette chemise bleue, que cinq ou six rapports dactylographiés et quelques photos.

Ça ne l'empêchait pas de peser des tonnes en sous-entendus, en chausse-trappes multiples et en emmerdes éventuels.

Perdu dans ses rêves irlandais, Brichot dut faire un énorme effort pour se réintéresser à la conversation. Charlie Badolini était en train de régler les dernières questions matérielles : deux chambres avaient été retenues pour Boris et pour Aimé au *Plaza-Concorde* de l'avenue de Verdun. De leurs fenêtres, on pouvait voir la Promenade des Anglais et la mer. Ils y étaient attendus dès le lendemain soir.

Toujours en rogne, Brichot haussa imperceptiblement les épaules. Lui, tout ce qu'il voyait, c'était que plus vite on serait là-bas, et plus vite on en repartirait.

CHAPITRE V



De là où elle était, Gloria ne pouvait apercevoir, par la baie grande ouverte, que l'enseigne lumineuse du *Négresco* étincelante sur le velours profond de la nuit. Elle soupira en essayant de calculer le temps qui s'était écoulé depuis son arrivée dans cet appartement. Une heure ? Une heure et demie ? Le client, en tout cas, était dur à la détente. Un vieux d'au moins soixante-cinq balais qui s'astiquait depuis des éternités sans parvenir à se faire jouir. Au train où les choses allaient, pensait Gloria, elle serait encore ici le lendemain matin. L'ennui, c'est qu'elle n'avait pas d'autre solution que de continuer à faire ce que son client lui avait payé pour deux mille.

Et tout cela pour quoi ? Pour ne même pas la baiser.

Pour ne même pas se faire sucer comme elle le lui avait proposé aimablement.

Non. Il l'avait conduite au centre de la chambre, l'unique pièce de son studio, et il lui avait montré une table basse, une longue table à apéritifs dont la surface était faite d'une dalle de verre très épaisse.

Elle s'était déshabillée et il l'avait fait monter sur la table, tandis que lui-même se glissait dessous, entre les quatre pieds d'acier peints en noir, pour la regarder tout en s'empoignant à deux mains et se conduire lui-même jusqu'à l'orgasme.

Elle soupira. C'était bien sa veine. Elle était tombée sur un compliqué.

Le résultat, c'est qu'elle allait mettre une heure à le faire « venir ». Alors qu'elle connaissait des tas de trucs auxquels les mâles, d'ordinaire, ne résistent pas plus de dix secondes.

Seulement, pour lui faire perdre ses moyens, à son client, encore aurait-il fallu qu'il lui permette de l'approcher.

Et elle avait beau se démenier, se tortiller, lui offrir le spectacle le plus « écarquillé » qui soit, elle ne voyait toujours rien venir, sous la table.

Elle décida de se donner encore plus à fond si c'était possible. Elle glissa les mains vers son bas-ventre pour écarter à pleins doigts les lèvres de son sexe et se présenter, comme elle le pensait intérieurement, sous son « meilleur profil »...

En bas, six étages au-dessous, boulevard Gambetta, c'était la cohue nocturne habituelle pendant les deux mois d'été. Embouteillage quasi permanent, folie des klaxons, hurlements de types ou de filles surexcités. La grande fiesta des vacances.

« C'est bien ma veine, songea-t-elle. Je suis tombée sur un peine-à-jouer »...

Elle venait d'avoir dix-huit ans, elle était blonde, menue, mais large de cuisses, de hanches et de fesses. Avec des seins curieusement disproportionnés, petits et ronds comme des mandarines. Elle s'appelait Gloria Feltrinelli et ses parents étaient morts alors qu'elle n'avait que huit ans. Ils avaient péri dans l'incendie de leur pavillon de banlieue à Aulnay-sous-Bois, lors d'un hiver particulièrement rude où le chauffage était coupé pour cause de facture EDF-GDF impayée, et où ils entretenaient jour et nuit un feu d'enfer dans l'unique cheminée de la maison. Elle avait été recueillie et adoptée par un couple, un homme et une femme sans enfants qu'elle avait remerciés, le lendemain de ses seize ans, en leur piquant leurs cartes de crédit et en disparaissant à tout jamais dans la nature. Depuis, elle zonait un peu n'importe où et avec n'importe qui, et elle se débrouillait, côté fric, en vendant ce qu'elle avait de mieux : elle-même.

Le vieux qui se démenait sans parvenir à rien, elle l'avait dragué dans une petite rue de la vieille ville, à deux pas de la Montée du Château, devant une boutique de vidéocassettes. Il était en train, de baver en regardant tout un étalage de cassettes X intitulées *En plein dans le cul*, *Je suis une bête sexuelle* ou *la Pipe enchantée*. Rien que des chefs-d'œuvre de ciné-club. Elle s'était approchée de lui et elle lui avait soufflé à l'oreille :

— Je suis vivante, moi, et réelle. Si c'est du vrai cinéma que tu cherches, tu n'as qu'à venir avec moi, tu ne seras pas déçu.

Le sexagénaire avait les cheveux gris et un peu de ventre, mais il avait l'air propre et il sentait bon l'eau de toilette. Il était bronzé aussi, comme tout le monde sur la Côte, ce qui le rajeunissait d'une bonne dizaine d'années.

Il l'avait emmenée chez lui. Le vrai studio du veuf à la retraite, au sixième étage d'un gros immeuble début de siècle du boulevard Gambetta. Le seul détail notable, c'étaient les collections de revues spécialisées dans l'aéronautique. En chemin, le client avait expliqué à Gloria qu'il s'appelait

Fayolle et qu'il avait fait toute sa carrière dans l'armée de l'air. Comme des centaines, des milliers d'autres officiers, de fonctionnaires, il était venu finir ses jours ici, à Nice.

— Vous savez ce qu'on raconte ? avait-il ri en montant l'escalier derrière Gloria. Que si tous les généraux et colonels en retraite à Nice descendaient dans la rue en uniforme, on croirait que la guerre est déclarée ! C'est d'ailleurs la Trésorerie Générale des Alpes-Maritimes qui détient le record, pour les paiements des pensions de retraite, en France...

Ce n'était pas vraiment le problème de Gloria. Le vieux ne lui était pas antipathique mais ce qu'elle voyait surtout, elle, c'était les mille balles qu'il allait lui allonger pour une petite séance d'un quart d'heure.

Ensuite, tchao, sa soirée serait terminée et elle courrait rejoindre les autres sur la plage, comme toutes les nuits.

Les « autres », c'était la bande. Le « gang ». Huit garçons et filles (en la comptant, elle, Gloria) dont la moyenne d'âge ne dépassait pas vingt ans et qui étaient descendus de la région parisienne pour les vacances, attirés à la fois par le ciel bleu, le soleil, et le pognon des « caves » pleins de fric qui pullulent sur la Côte, en cette saison de l'année. La Côte, pour eux, ce n'était pas seulement des plages, des garrigues parfumées et une mer toujours tiède. C'était surtout cent vingt kilomètres de fric étirés tout le long de la Méditerranée, depuis les Maures jusqu'à la frontière italienne. Ils avaient exactement la mentalité des truands du Far-West du siècle dernier, à qui le nom des villes n'évoquait rien, si ce n'est de l'or planqué dans les banques. Quand ils pensaient à Saint-Tropez, à Sainte-Maxime, à Cannes, Antibes, Nice ou Monte-Carlo, ils voyaient des dollars, encore des dollars et toujours des dollars. Rien d'autre.

Gloria avait hâte de rejoindre le reste de la bande. Surtout que Véronique devait aussi les retrouver sur la plage, cette nuit, vers deux heures du matin. Ils ne l'avaient pas revue depuis trois jours. Exactement depuis qu'elle était entrée en fonction comme dame de compagnie chez ces rupins pourris de blé, sur la colline de Cimiez.

Elle avait hâte de la revoir, Véronique, d'abord parce qu'elle l'aimait bien, c'était la plus belle de la bande, la plus intelligente aussi.

Mais aussi et surtout, elle était impatiente parce que leur sort, à eux huit, dépendait du succès de l'opération dans laquelle Véro était lancée depuis maintenant trois jours.

Une sorte de pile ou face fantastique.

Si Véronique réussissait, ils n'auraient plus de soucis à se faire pour le restant de leurs jours.

Sinon...

Mais il ne fallait pas penser à l'autre éventualité. Véronique ne pouvait que réussir. *Elle pouvait* et elle *devait* réussir. Elle *allait* réussir.

Cuisses très écartées, ses longs doigts entrouvrant les lèvres de son sexe, Gloria se mit à descendre peu à peu en ondulant sur les talons. Il n'y avait pas de musique d'ambiance, dans le studio de l'ancien militaire à la retraite, mais elle faisait comme si. Toujours grimpée sur la dalle de verre de la table basse à piètement métallique, elle se trémoussait comme pour ouvrir encore mieux ses fesses, faisant saillir ses lèvres intimes, comme deux langues roses bien dardées, du bout de ses index. Une courte toison vaporeuse de blonde authentique ne voilait rien de la fente profonde de ses muqueuses, ni, par-dessus, du puits brun de ses reins dont elle offrait également le spectacle à l'homme allongé quarante centimètres plus bas, sur la moquette.

Elle n'avait gardé que ses escarpins à hauts talons. Elle était en train d'achever son accroupissement, à présent. Toujours ondulante du buste, depuis les épaules jusqu'à la taille, elle se cala, fesses contre talons, et s'ouvrit encore. « Si ça ne suffit pas, pensa-t-elle, alors rien ne pourra déclencher l'orgasme du vieux. » Un peu de sueur perlait dans l'espace entre ses seins, très écartés l'un de l'autre. Elle s'était donnée à fond, dans sa prestation, 011 ne pouvait pas l'accuser d'avoir saboté le boulot. Quand elle le voulait, elle se conduisait en grande professionnelle.

Elle plia la nuque pour apercevoir, entre ses jambes, son client allongé sur la moquette. Il roulait des yeux à les faire jaillir des orbites. Le regard de Gloria obliqua un peu plus bas, jusqu'aux grosses mains épaisses et couvertes de poils gris qui s'activaient de plus en plus vite autour d'un membre de bonne taille à l'extrémité apoplectique.

Elle lâcha un soupir de soulagement tandis que le regard du vieux chavirait et que son corps, brusquement, se soulevait comme un arc. Ça y était ! Ça venait ! Enfin !

Il poussa un rugissement. L'instant d'après il jouissait, se libérant à longues giclées blanches qui, par-dessous, allèrent heurter la table de verre.

— Eh bien dis donc, conclut Gloria, on ne peut pas dire que tu fasses partie des éjaculateurs précoces !

Elle ne songeait plus maintenant qu'à se rhabiller. Tee-shirt blanc et minijupe ultra-courte en cuir rouge. Dans sa précipitation, elle ne réenfila même pas son slip, qu'elle fourra dans son sac à main. Un beau sac en croco noir de « dame » qui n'allait pas du tout avec le reste de sa tenue, mais qu'elle gardait par sentiment, parce que c'était Cobra, l'un des garçons du gang, qui le lui avait offert. Une prise de guerre. Le fruit d'un de ses innombrables vols à l'arraché, en scooter, la nuit, dans les rues de Nice.

CHAPITRE VI



Véronique Amata débarqua sur la plage comme elle l'avait annoncé, à deux heures pile du matin. Ponctuelle comme toujours.

Elle descendit les quelques marches de ciment, se débarrassa de ses ballerines bleues, et commença à avancer lentement, faisant crisser à chaque pas, sous ses pieds, les gros galets qui semblaient conserver toute la chaleur du jour.

Le lieu de rendez-vous du « gang » n'avait pas changé. C'était là où la Promenade des Anglais change de nom pour s'appeler quai des Etats-Unis, avant d'obliquer, au pied de la tour Bellanda et du rocher au sommet duquel se trouve le « Château ». Un coin de la plage assez facilement repérable, parce qu'en général les premiers arrivés y allumaient des lampes à pétrole pour prévenir les autres. Ils y bivouaquaient tous les huit depuis le début de la saison. C'était là qu'ils dormaient, vers la fin de la nuit, enroulés dans leurs sacs de couchage. Ou en plein soleil, quand leurs exploits de la nuit avaient traîné jusqu'à l'aube. Véronique y avait passé avec les autres les trois premières semaines de juillet. Jusqu'au jour fatidique où elle avait été engagée comme dame de compagnie à la *Villa Spirit*.

Elle rejeta, la tête en arrière, son épaisse crinière rousse caressée par le vent tiède de la nuit. C'était sa première sortie depuis trois jours. Elle avait dû se glisser hors de son nouveau domicile le plus silencieusement possible. Heureusement, Annette Vivier-Nouveau avait le sommeil lourd, Véronique s'en était assurée dès sa première nuit à la villa, en composant, depuis sa chambre, sur sa propre ligne téléphonique, le numéro de sa patronne, quitte à raccrocher sans rien dire si celle-ci avait répondu. Mais elle avait laissé sonner

plus de cinq minutes sans que la veuve du grand GVN ne réagisse...

Ses copains étaient déjà là, à l'endroit habituel du rendez-vous, mais elle ne distinguait encore que leurs silhouettes. Elle ne se pressait pas. Légèrement vêtue d'un bustier bleu et d'une robe fendue sur le devant sous laquelle elle était nue, elle se laissait caresser par la douceur inouïe de la nuit méditerranéenne. Comment pouvait-on vivre ailleurs qu'ici ? Comment pouvait-on oublier, le reste de l'année, que le paradis était là, à l'autre bout de la France, sur une centaine de kilomètres, le long d'une mer toujours chaude et bleue ? En vingt-quatre heures, après son arrivée à Nice, au début du mois, Véronique avait tout oublié de sa vie passée, les boulots glauques de caissière de Prisu ou de standardiste dans des boîtes, le chômage, les problèmes perpétuels de loyer pas payé. On ne pouvait même pas dire quelle avait menti à Marc-Antoine Roussillon quand elle lui avait raconté qu'elle avait vingt-cinq ans, qu'elle avait fait des études supérieures, puis s'était mariée et avait divorcé. Si elle avait eu tant de facilité à s'inventer une autre vie, c'est que l'ancienne, la « vraie », avait été littéralement effacée par le grand soleil du Midi, les longues heures à ne rien faire sur la plage, les baignades et les nuits aventureuses.

Elle n'avait, en réalité, que vingt-deux ans. Sa mère l'avait abandonnée quand elle avait dix ans et elle avait grandi à la DDASS. Elle avait quitté l'école en 3^e et elle avait vécu d'expédients. Six mois plus tôt, à Paris, elle avait connu Eric, qu'on n'appelait d'ailleurs jamais Eric, mais Fax, et elle s'était installée chez lui, dans sa chambre de bonne, au septième étage d'un immeuble promis à la démolition dans le quartier de la Villette. Fax lui avait fait connaître les autres, ses copains et copines, les membres du « gang ».

D'abord Larsen, avec qui il faisait les sacs à main, la nuit, à mobylette. Puis Cobra et Ibrahim. Puis Emile, le dealer de la bande. Et enfin Gloria et Tina, les deux seules filles du groupe. Tous et toutes, ils étaient tombés sous le charme de Véronique et ils l'avaient accueillie à bras ouverts. Maintenant, elle faisait partie intégrante de l'équipe, elle en était même, d'une certaine façon, l'égérie.

— Moi et Larsen on fait les sacs, lui avait expliqué Fax. Cobra et Ibrahim travaillaient sur les dèpes (pédés en verlan). Quant à Tina et Gloria, elles rendent de petits services aux messieurs qui ont du vague à l'âme et les couilles pleines, si tu vois ce que je veux dire... Elles tapinent pour nous, quoi. Enfin, il y a Emile. Lui c'est l'étoile filante de la bande. Il disparaît parfois des quinze jours, des trois semaines, on croit qu'il est mort, mais non, il réapparaît et il a toujours des trucs intéressants pour nous.

Les « trucs » en question s'appelaient marijuana, cocaïne, héroïne, amphétamines et autres poisons du même métal.

— C'est lui qui nous remet du charbon dans la machine quand on est à plat, avait conclu Fax.

Il aurait aussi bien pu dire qu'il les aidait à recharger leurs accus. Enfin

bref, il était indispensable.

Vers la mi-juin, ils avaient tous décidé d'émigrer vers le Sud. Avec un seul et unique projet : écumer la Côte, rançonner un maximum de gens friqués, et remonter pleins aux as à Paris, à l'époque des premières feuilles mortes.

Si leur plan avait bifurqué en cours de route, et si Véronique se retrouvait maintenant en première ligne dans une histoire qui les dépassait complètement, c'était à cause de leur rencontre, une certaine nuit, avec un individu appelé Duke et surnommé le Duc, qui leur avait fait miroiter la fin de leurs galères, et des torrents de fric ruisselant de partout à la fois.

Par la même occasion, ils avaient complètement perdu le contrôle des opérations, mais ils ne s'en étaient pas encore vraiment rendu compte.

Le plus curieux, c'était qu'ils s'entendaient assez bien entre eux, dans l'ensemble. Le nom qu'ils avaient choisi pour leur gang, les RU, c'est-à-dire les *Requins Unis*, ne leur allait pas si mal. Toute leur philosophie tenait en trois « B » : Baise, Bière et Baston. C'était peut-être un peu court, mais très efficace.

Les seuls qui n'avaient jamais vraiment pu se blairer, c'était Cobra et Emile, le dealer. Et justement, cette nuit, alors que Véronique Amata se rapprochait de leur point de rencontre, ces hurlements qu'elle entendait, ces bordées d'insultes encore indistinctes, annonçaient une nouvelle bagarre entre frères ennemis.

« Ces deux cons d'Emile et de Cobra se bagarrent une fois de plus », songea-t-elle en pressant le pas.

CHAPITRE VII



Véronique avait raison. Arrivée à proximité du groupe, elle alla droit vers Fax qui, torse nu, en pantalon de treillis et pataugas, contemplait le corps à corps, sur les galets, qui mettait aux prises Cobra et Emile.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? interrogea-t-elle, agacée.

Il glissa un bras par-dessus les épaules de la fille. Véronique avait beau lui répéter sur tous les tons qu'elle n'appartenait à personne, il ne pouvait pas s'empêcher de la considérer comme sa propriété privée. De guerre lasse, elle avait cessé de le contredire sur ce point, elle le laissait faire. Puisqu'il ne pouvait pas faire autrement que d'avoir avec elle un comportement de seigneur et maître, autant passer la main. Dès qu'il avait le dos tourné, elle n'en faisait qu'à sa tête et tout le monde était content.

— D'après Cobra, Emile lui a piqué son radiocassette, c'est pour ça qu'il est pas content, expliqua Fax.

Tina, ses écouteurs de walkman calés sur les oreilles, tourna vers Véronique son minuscule visage qu'entourait une courte tignasse noire hérissée à la punk.

— Si on commence à se voler entre nous, c'est la fin du monde ! soupira-t-elle.

Les autres, en rond autour de Cobra et d'Emile, firent des signes d'amitié en direction de Véronique. Ibrahim, lui-même, un « Black » gigantesque, éternellement coiffé d'un béret noir, une longue chaîne dorée autour du cou, et de grosses chevalières à tête de mort à tous les doigts des deux mains, lui envoya même un baiser, de ses épaisses lèvres jointes. Mais ils étaient tous trop absorbés par la castagne pour l'accueillir comme ils auraient voulu.

Emile venait de se relever. Des galets crépitaient en roulant sous ses pieds nus. Il était petit, roux, avec une courte barbe et de drôles d'yeux de lapin

russe presque rouges. Les autres le considéraient comme un méchant, un tordu. Un vicelard. Dans certaines occasions, il leur faisait presque peur. Fax lui-même le jugeait « totalement cruel ». Il fallait du courage à Cobra, pourtant beaucoup plus costaud que lui, pour l'affronter.

— Ta jolie petite gueule, était en train de grincer Emile, j'espère que tu te l'es fait prendre en photo, parce que quand j'aurai fini avec toi, ce ne sera plus que de la purée !

Puis il se laissa tomber sur Cobra, lui écrasant la pommette droite d'un coup de poing. L'autre riposta d'un coup de genou qui atteignit Emile au creux de l'estomac.

Quelques secondes, Emile eut le souffle coupé. Tout le monde crut qu'il allait s'affaler à terre en hurlant de douleur. Il se releva lentement, très lentement. Et, tête baissée, il fonça à nouveau, donnant un fantastique coup de boule dans la poitrine de Cobra. Tous ceux qui assistaient à la scène perçurent distinctement le bruit de « creux », de « vide », de la poitrine de Cobra enfoncee par Emile.

Sauf Tina, bien sûr, à cause des écouteurs de son walkman qui lui déversaient *Riders on the Storm*, des Doors, entre les oreilles.

— Vas-y ! arrache-lui les couilles ! hurla la fille.

Elle n'aurait même pas su dire elle-même à qui elle adressait ce sympathique conseil.

Déjà Emile revenait à la charge, les doigts de sa main droite en « fourchette » projetés vers les yeux de son adversaire. En hurlant, celui-ci parvint à rouler sur lui-même et à échapper à l'assaut du dealer.

Personne ne faisait plus attention à Véronique. Celle-ci avait reculé de quelques mètres et s'était emparée d'un cubitainer rempli d'eau douce qui traînait du côté des lampes à pétrole et des sacs de couchage.

Elle l'ouvrit et le déversa sur les combattants.

Le jet d'eau froide, en les giflant, eut la vertu de les immobiliser.

— Stop, commanda-t-elle. J'ai dit stop ! Ça suffit ! Vous avez compris ?

Clignotant rapidement des yeux, les deux adversaires étaient toujours tétanisés.

— Je croyais que vous aviez compris que c'était terminé, vos petits jeux à la con, reprit Véronique d'une voix glaciale. Vous ne vous souvenez pas de ce que vous a dit le Duc ? Tout ce qu'on vous demande c'est de vous tenir tranquilles jusqu'au jour « J ». D'ici là, faites-vous oublier, si vous en êtes capables !

— Merde ! jeta Cobra d'une voix enrouée. Cette ordure m'a tiré mon radiocassette, tu crois que je vais laisser passer ça ?

Il avait les pommettes en bouillie et les lèvres éclatées. De grosses gouttes de sang tombaient sur sa poitrine nue.

— On m'a chouravé le mien avant-hier, répliqua Emile. C'est normal que j'en prenne un autre.

Sa tête lui faisait un mal de chien, son ventre aussi et sa paupière droite était à moitié fermée.

— Peut-être, concéda Véronique, mais il n'y a aucune raison que tu récupères sur quelqu'un de la bande.

Aucun d'entre eux n'était seulement capable d'imaginer qu'il pouvait y avoir d'autres moyens que le vol pour se procurer un radiocassette.

Elle esquissa un geste d'agacement.

— Vous êtes vraiment des nuls, le Duc a raison. On vous fait miroiter cinquante briques à chacun si l'opération réussit et tout ce qui vous intéresse, vous, c'est de savoir où est passé un radiocassette à deux cents balles. Pauvres minables !

Les yeux de Fax noircirent.

— Tu sais que tu commences à me courir, avec le Duc, grinça-t-il. On dirait que c'est le pape. Quand il dit quelque chose, c'est comme les Evangiles, pour toi.

Elle le fusilla du regard.

— Connard ! Quand tu me proposeras un coup de dix milliards, comme le Duc, je te prendrai, toi aussi, pour le pape, mais c'est pas demain la veille !

Gloria, qui achevait de nettoyer avec des Kleenex le visage sanguinolent de Cobra, intervint :

— Vous arrêtez, oui ou merde ? Je suis d'accord avec Véro, vos engueulades à la con on les connaît par cœur. Elle, elle a des trucs nouveaux à nous raconter, et moi j'aimerais bien qu'elle puisse s'exprimer.

Les autres durent reconnaître qu'elle avait raison.

Ils s'installèrent en silence autour des lampes à pétrole. Du quai, leur parvenait le roulement étouffé mais incessant des voitures. Tandis que, de l'autre côté, il y avait le murmure, permanent lui aussi, de la Méditerranée venant mourir par minuscules vagues successives, sur les galets.

— Vas-y, fit Ibrahim à l'intention de Véronique.

Elle piqua une cigarette dans le paquet de Chesterfields de Fax. Ses yeux très bleus firent le tour de l'assistance.

— Je crois que ça va marcher, attaqua-t-elle.

Les visages des autres s'éclairèrent.

— Elle est comment, la vieille ? interrogea Tina.

Véronique Amata tiqua sur l'expression « la vieille ». Vieille, Annette Vivier-Nouveau ne l'était pas vraiment, elle se défendait même encore pas mal du tout pour son âge. Et puis surtout, en quelques jours, Véronique avait senti naître une certaine sympathie envers sa patronne. Quelque chose qu'elle

ne parvenait pas à s'expliquer, et qui n'était nullement prévu au programme. La veuve richissime ne correspondait pas du tout au cliché de la salope bourrée de fric que Véronique avait en tête avant de la rencontrer. Bien sûr, madame Vivier-Nouveau avait ses défauts, comme tout le monde, mais elle avait aussi des qualités, elle était généreuse (le lendemain de son arrivée, elle avait emmené Véronique chez les meilleurs couturiers de Nice pour la resaper à ses frais), gentille, et même assez drôle souvent. Et plutôt mariole pour quelqu'un de son milieu. Elle avait fait à Véronique pas mal de confidences sur son penchant irrésistible pour les beaux mâles bien membrés genre maîtres nageurs, play-boys et autres gigolos qui hantent la Côte d'Azur. Véronique qui s'était attendue à tomber sur une vieille milliardaire pète-sec, tyrannique et même peut-être bigote, avait été plutôt surprise. Agréablement.

Elle décida de ne pas faire étalage de ses sentiments réels devant Fax, Larsen, Gloria et les autres. Si elle leur disait la vérité, ils seraient incapables de la comprendre.

— Le problème, reprit-elle, ce n'est pas madame Vivier-Nouveau, c'est son fils.

Ibrahim, l'Antillais au béret noir et dont une lourde chaîne dorée battait les pectoraux, regarda Véronique. La chaleur de la nuit le faisait transpirer, huilant ses épaules et son torse puissant comme s'il s'était préparé pour une exhibition de culturisme. Quand il partait à la chasse aux pédés, il se mettait des lentilles de contact teintées en bleu. Un « Black » aux yeux bleus, ça fait encore plus craquer les clients sentimentaux. Quand il voulait vraiment s'en donner la peine, Ibrahim était celui qui ramenait le plus de blé. Les lentilles de contact teintées, il les avait volées à un touriste qu'il s'était fait en début de séjour, un homosexuel américain qui avait traversé l'Atlantique rien que pour se retrouver avec la tronche défoncée, une nuit, dans sa chambre de motel, entre Cagnes et Vence. Ibrahim était plutôt opposé à la violence, en règle générale, mais celui-là il avait fallu le dérouiller pas mal pour lui piquer tout son pognon, ses traveurs et le liquide qu'il avait sur lui. Il lui avait enfoncé les dents au fond du palais, mais ce n'était pas par méchanceté, c'était parce que le type résistait bêtement. L'Antillais n'avait pas aimé ça. On ne résistait pas à Ibrahim. En le cognant il lui avait fait sauter les lentilles de contact des orbites, et c'est comme ça qu'il avait eu l'idée de les lui chouraver avec le reste.

Ces yeux d'un bleu intense de lagon polynésien au milieu d'un visage sombre et comme sculpté dans le chocolat lui avaient permis de tripler ses tarifs d'un seul coup. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut se vanter d'avoir été sodomisé par un grand Noir aux yeux plus bleus que l'azur méditerranéen.

— Il est pédé, le fils ? interrogea-t-il. Tu veux que je m'en occupe ?

Véronique haussa les épaules.

— Ce qui me plaît chez toi, ricana-t-elle, c'est ton quotient intellectuel.

Ibrahim esquissa une grimace furieuse.

— Parle-moi autrement, tu veux bien ?

Elle haussa les épaules une fois de plus.

— Ecrase. Contente-toi d'être un exécutant, au lieu de donner ton avis. Ce plan-là, il a été vachement cogité, crois-moi. Si le Duc a oublié quelque chose, c'est bien d'être con. Reste dans ta spécialité, c'est tout ce qu'on te demande.

— Hé ! se révolta aussi Cobra qui avait la même spécialité qu'Ibrahim et qui, par voie de conséquence, se sentait également visé. Tu nous prends pour des paumés ou quoi ? On fait pas la pipe à trois cents balles, je me permets de te le rappeler. On travaille que sur les rupins. Ibrahim et moi, la nuit dernière, on a ramené cinq mille balles.

Fax agita les bras. Même s'il n'y avait pas vraiment de hiérarchie, dans la bande, c'était tout de même lui qui avait le plus d'autorité.

— Ça va, dit-il pour calmer tout le monde. Moi, je voudrais que Véronique continue. Ça m'intéresse de savoir pourquoi il y a un problème avec le fils de la vieille.

Ibrahim tripota la grosse chaîne d'or sur sa poitrine.

— Moi aussi, ça m'intéresse, dit-il. Mais si cette souris continue à m'insulter, je laisse tout tomber.

Véronique le regarda froidement.

— Tu te souviens de ce qu'a dit le Duc ? interrogea-t-elle. Du moment que tu as été affranchi, c'est trop tard pour reculer. Si tu ne marches plus, tu es un homme mort.

Il y eut un silence de quelques secondes durant lequel on entendit le roulement des voitures sur le front de mer.

— Je n'ai pas l'intention de changer d'avis, dit enfin Ibrahim. Tout ce que je demande, c'est que tu arrêtes de m'agresser.

— Tu ne veux pas des excuses, par-dessus le marché ? ironisa Véronique.

Elle laissa passer un petit instant, puis considéra que l'incident était clos.

— Je ne crois pas qu'il soit pédé, le fils Vivier-Nouveau, reprit-elle. Je ne pourrais pas le prouver, c'est une simple impression. Il y a autre chose et je ne sais pas quoi. Depuis trois jours que je suis là-bas, il ne m'a pas adressé une seule fois la parole. Quand on se croise dans le parc ou dans un couloir de la villa, il me regarde à peine, on dirait que je n'existe pas. C'est une drôle d'impression, je n'avais jamais connu ça...

— Il est peut-être timide ? interrogea Tina. Moi, j'en ai connu un, une fois, il ne voulait même pas retirer son slip, il avait peur de me montrer sa queue.

— Il ne s'agit pas d'un client comme les autres, s'impatienta Véronique. D'ailleurs le Duc lui-même, qui le connaît depuis longtemps, dit qu'il ne t'a

jamais vu avec une fille, qu'il ne sait rien de sa vie sexuelle.

— Impuissant ? demanda Fax.

— C'est une hypothèse que j'ai envisagée, répondit Véronique. Mais ça m'étonnerait, avec le paquet qu'il se paye. Je sais bien que ça ne veut rien dire, mais...

— Comment tu as vu ça ? interrogea Fax.

— À la piscine, évidemment. Qu'est-ce que tu crois ? Il y a des trucs qui se devinent, on n'a pas besoin de toucher.

— Il met peut-être du coton dans son slip, hasarda Emile dont les ecchymoses prenaient des couleurs intéressantes, entre le violet et l'orangé.

— J'ai connu une tantouze qui bourrait sa culotte de Kleenex pour faire croire qu'il était monté comme un âne, intervint Cobra.

Fax regarda Véronique de nouveau.

— Tu ne sais peut-être pas y faire avec ce mec.

Elle se cabra.

— Ce serait bien la première fois que je n'arriverais pas à tomber un mec, se révolta-t-elle. Non. On dirait... Je ne sais pas...

Elle hésita.

— On dirait qu'il a l'esprit perpétuellement occupé par quelque chose. Habité par un projet, une idée fixe... Un truc qui lui tient tellement à cœur qu'il ne voit pas le reste du monde... Vous comprenez ? C'est un drôle de type. Il a des yeux...

Elle n'acheva pas, parce qu'elle était persuadée qu'ils ne pouvaient pas comprendre. « Des yeux de fanatique, voulait-elle dire. Des yeux de cinglé. Avec cette lueur fixe et bizarre comme en ont certains mystiques... »

— Le Duc avait l'air convaincu que tu réussirais à le séduire, intervint Gloria qui, en fouillant dans son sac à main pour y chercher des cigarettes, venait de tomber sur son propre slip roulé en boule.

Elle se releva, souleva sa minijupe rouge et l'enfila devant tout le monde, sans déclencher le moindre commentaire. Les charmes intimes de la fille blonde, ils les connaissaient par cœur. Du moins ceux que ça intéressait, c'est-à-dire tous sauf Ibrahim. Même Cobra y avait goûté, puisqu'il était à voile et à vapeur.

— Le Duc n'a pas tout à fait dit ça, rectifia Véronique. Il m'a dit : « Si tu n'y arrives pas, personne d'autre ne le pourra. » Ce n'est pas exactement la même chose.

— N'empêche que si tu échoues, remarqua Fax, tout le plan tombe à l'eau et on se retrouve sans un.

— Ça ne changera pas beaucoup, soupira Véronique.

— Moi, lança Tina en changeant de position, ce qui provoqua un

éboulement sonore de galets, si ça marche et si je touche le fric promis, je deviens patronne ! Mon rêve !

Fax la regarda avec commisération.

— Patronne de quoi ?

— D'un pressing. Non ! D'une chaîne de pressings !

Il y eut un éclat de rire général.

— De toute façon, si ça marche, fit Véronique, plus personne d'entre nous n'aura le moindre problème jusqu'à la fin de ses jours.

Elle aurait voulu toucher du bois en prononçant cette phrase, mais elle n'en avait pas à portée de la main.

— En attendant, reprit Tina, regardez ce que j'ai piqué, cet après-midi.

D'un grand sac en plastique, elle sortit une pile de chandails et des tee-shirts. Elle et Gloria, entre leurs heures de tapinage, écumaient les grands magasins et les supermarchés. Pas seulement pour revendre ce qu'elles volaient. Pour fringuer leurs copains également. C'étaient elles aussi qu'on envoyait chercher la nourriture dans les boutiques d'alimentation, quand on avait faim. Cela faisait un mois qu'ils se nourrissaient tous à l'œil.

— Celle-là, je l'ai chouravée spécialement pour toi, fit Tina en tendant une superbe montre, une Rolex en or, à Véronique. Après tout, si on a de l'oseille un jour, ce sera à toi qu'on le devra !

— Rien n'est encore fait, émit prudemment la fille rousse. Mais c'est gentil, je suis très émue, ma chérie.

Elle embrassa Tina sur la bouche. Elles avaient eu une petite aventure ensemble, trois mois plus tôt, rien de vraiment sérieux. Comme avait dit Véronique à Fax qui les avait surprises, toutes nues sur son lit et encastrées, tête-bêche, bouche contre sexe, dans une position sans équivoque, ce n'était pas parce qu'elles se gouinaient qu'elles étaient gouines.

— J'ai un nouveau truc pour ceux que ça intéresse, annonça brusquement Emile, le dealer.

— C'est quoi ? interrogea Ibrahim, les yeux brillants.

— Ça s'appelle de l'ice, répondit Emile en sortant de sa poche un petit sachet de plastique dans lequel se trouvaient de minuscules cristaux transparents. C'est un peu comme les amphés ou le « crack », seulement au lieu de quinze minutes d'euphorie, tu en as pour vingt-quatre heures.

Ce qu'il oubliait de dire, c'est que la dépression durait ensuite quarante-huit heures. Avec crises de parano aiguë, hallucination, aphasie et ainsi de suite.

— Et ça vient d'où, cette merveille ? interrogea Tina.

— De la côte Ouest, *of course*, répondit Emile. C'est nouveau, ça vient de sortir et si ça se trouve, vous serez les premiers en France à y goûter.

Il distribuait à chacun une dose d'un gramme et demi, le minimum pour un véritable trip.

— C'est moi qui offre la première tournée, dit-il. Ensuite, il faudra payer six cents francs pour une dose, autant dire que c'est donné. Un sac de dix grammes, aux Etats-Unis, s'achète quatre cents dollars !

Pendant que les autres s'intéressaient à la nouvelle trouvaille du dealer, Fax se rapprocha de Véronique.

— Tu n'as pas envie qu'on aille dans un endroit tranquille, tous les deux ? interrogea-t-il.

Véronique grimaça imperceptiblement. Il était plus de trois heures du matin.

— Un endroit tranquille ? répéta-t-elle. Tu sais, je n'ai plus le temps, il faut que je rentre.

Les yeux de Fax noircirent.

— Depuis que tu es au service de cette vieille, lui reprocha-t-il, je ne te vois plus !

La dernière fois qu'ils avaient fait l'amour, c'était dans un hôtel à punaises de la rue Barberis, la *Belle Rive*, le soir où elle était rentrée de son dîner chez madame Vivier-Nouveau après avoir été embauchée comme dame de compagnie.

— Je n'ai pas le temps, répéta Véronique.

— Tu préfères te faire sauter par l'autre, hein ? grinça Fax. Il te fait plus bander que moi n'est-ce pas ? Il a une plus grosse queue ?

— Idiot, soupira Véronique.

Elle passa une main dans les cheveux sales et grasseyés de Fax.

— Il n'y a rien de changé entre nous, fit-elle d'une voix douce.

Il la prit par la taille et l'attira à lui, incapable de percevoir qu'elle mentait.

— Alors viens, dit-il d'une voix fiévreuse.

Elle ne pouvait pas lui refuser ça sans déclencher un drame. Elle se laissa entraîner jusqu'à la lisière des vagues. Les éclairages du front de mer ne parvenaient pas jusque-là. Véronique se retrouva, avec celui qui avait été si longtemps son amant, dans le noir le plus complet.

— Doucement, murmura-t-elle en sentant les mains du garçon qui commençaient à la fouiller par l'entrebâillement de sa robe haut fendue.

Elle se cambra un peu pour s'ouvrir tandis qu'il introduisait les doigts sous son slip. Elle ferma les yeux. Il puait la sueur, la crasse, le cambouis des mobylettes ou des Vespas volées qu'il bricolait à longueur de journée. C'était la première fois qu'elle s'en rendait compte. « Il est sale, se dit-elle, il est veule, faible, se sera toute sa vie un petit truand sans envergure... » Ça aussi,

c'était la première fois qu'elle le pensait.

D'une poussée, il la coucha sur les galets. Elle écarta les jambes pour qu'il aille plus vite et qu'on en finisse.

Il l'envahit brutalement et se mit à donner de grands coups désordonnés que, pour la première fois là encore, elle trouva maladroits, presque ridicules. « Il fait l'amour comme un cochon », se dit-elle aussi.

Fax ne se rendait compte de rien, il continuait à aller et venir, poursuivant son manège exaspérant sans même se demander si elle y trouvait du plaisir.

« Je vais prendre une douche dès que je serai rentrée », songea-t-elle en pensant à sa vaste et merveilleuse chambre de la *Villa Spirit*.

Pour elle, le passé était le passé et Fax en faisait partie. Elle avait tourné une page, il y a trois jours, en devenant dame de compagnie d'Annette Vivier-Nouveau, elle ne reviendrait pas en arrière. Elle avait davantage changé, depuis ces trois jours, que pendant tout le reste de sa vie.

Maintenant, elle n'espérait plus qu'une chose : que le plan dressé par le Duc aboutisse le plus vite possible, que ses copains de la bande, les Requins Unis, touchent leur part du magot, et qu'ils se barrent. Et qu'elle n'en entende plus jamais parler.

Lorsqu'elle sentit Fax exploser dans son ventre, ce fut l'image du Duc qui s'imprima sous ses paupières closes. Lui et le plaisir qu'il savait lui donner, comme personne auparavant.

« Une douche, se dit-elle avec fièvre. Une douche et le Duc. »

Elle se voyait déjà, courant comme une folle à travers le parc pour rejoindre ce dernier. Brûlante de désir. Folle à l'avance du contact de son énorme membre fouillant le sillon de ses fesses, puis entrant à grands coups de hanches dans ses reins. L'empalant comme une brute. Merveilleusement. Délicieusement.

Puis, comme sous l'effet d'une télécommande interne, l'image changea et ce fut la silhouette ventripotente de Raphaël Vivier-Nouveau qui s'imposa. Le fils. L'héritier. Un personnage qu'elle avait tout de suite trouvé répugnant, mais peu importe. Le projet du Duc était si fantastique qu'elle s'en serait tapé dix comme Raphaël s'il l'avait fallu. Son avenir était à ce prix. Ensuite, elle n'aurait plus jamais à penser à l'argent.

Ça valait bien le sacrifice de s'offrir à ce monstrueux garçon de trente ans au visage de pleine lune et au regard bizarre qui la mettait si mal à l'aise. Encore fallait-il qu'il soit d'accord.

Elle ne pouvait tout de même pas le violer.

CHAPITRE VIII



La circulation, sur la Promenade des Anglais, était infernale. Aimé Brichot grinça.

— C'est bien ce que je prévoyais : l'horreur.

Au fond de la R20 toute poussiéreuse d'avoir traversé la France entière, il se rejeta contre le dossier de la banquette, furieux de se retrouver là où il ne voulait pas aller pour un Empire.

— Il râle toujours comme ça, ton copain ? interrogea la fille brune qui était assise à l'avant, près de Boris.

Celui-ci hocha la tête.

— Et encore, sourit-il, tu n'as rien vu. Là, il est seulement furieux. Quand il est hors de lui, c'est autre chose.

La fille brune gigota sur la banquette. Changeant de position pour décoller ses cuisses nues du skaï. Elle était en short, avec un truc, au-dessus, qu'on ne pouvait pas réellement baptiser « vêtement ». Ça tenait du tee-shirt et du justaucorps, mais c'était si lâche, si flou, si mouvant et surtout si échancré de partout qu'on ne pouvait pas ignorer qu'elle avait des pointes de seins bruns et longues comme des crayons, une poitrine ferme et drue qui tenait toute seule sans le moindre soutien artificiel et les aisselles tapissées de poils noirs bouclés qui luisaient de minuscules gouttes de sueur. Il était vingt heures exactement et la canicule, sur Nice, pesait, épaisse et lourde comme un brouillard.

— Tu crois qu'il manque d'affection, ton copain ? interrogea encore la fille. Tu sais, Boris, si tu n'as rien contre, moi je ne suis pas exclusive. Si je

lui plais, je ne crierai pas au viol.

— Demande-lui toi-même, fit Boris en s'arrêtant à un carrefour.

Elle s'appelait Nathalie, elle avait juste vingt ans, elle était artiste en bandes dessinées et elle venait de publier un premier album, la *Griffe du Destin*, une histoire policière dont l'héroïne, Betty, était une femme flic sapée en Chanel comme une *executive-woman* et qui, à chaque fois qu'elle balançait un coup de pied dans les parties intimes d'un truand, en profitait pour exhiber au passage le haut de ses bas sombres et son magnifique porte-jarretelles noir. Elle avait dédié un album pour Aimé et un autre pour Boris.

— Ça ne vous dérange pas que je sois là quand vous parlez de moi ? grogna Aimé à l'arrière de la voiture, au milieu des cadavres de canettes de bière qu'il avait vidées durant le trajet.

Ils avaient quitté Paris vers neuf heures ce matin, à bord de cette R20 de fonction prise dans le parc de la PJ. Ciel bleu limpide, pas un nuage et – miracle ! – l'autoroute du soleil était presque dégagée. Enfin, pas trop embouteillée pour la saison.

Le véritable chemin de croix, pour Brichot, avait commencé au péage de Lyon. C'est là qu'ils avaient pris Nathalie à bord. Elle était ravissante avec sa frange brune lui dévorant le front, son nez retroussé, ses grands yeux sombres et sa bouche en cœur. Elle venait de Paris, elle aussi, et elle descendait sur la Côte en auto-stop. Elle avait étudié les deux hommes, le petit, moustachu et chauve, et l'autre, grand et brun, avec le genre de tête dont on se raconte qu'on l'a déjà vue quelque part, dans un film ou à la télé, mais en tout cas dans un rôle de jeune premier.

— Je n'ai pas un sou, vous savez, les avait-elle avertis. Rien.

Elle s'était penchée, leur laissant voir, par son décolleté, deux seins lourds aux longues pointes brunes.

— Tout ce que je possède je l'ai sur moi, avait-elle ajouté.

— Vous nous prenez pour les violeurs de l'autoroute ? avait questionné Brichot en s'installant à l'arrière pour lui laisser la place près de Boris.

— Non, mais j'ai l'habitude de régler mes dettes, avait-elle répondu.

Peu après, Aimé Brichot s'était assoupi à l'arrière de la R20. À un moment, un coup de frein un peu brusque l'avait réveillé, et il avait entendu Boris dire à la jeune passagère : « Tu sais, je pourrais être ton père. » Et la fille lui répondre : « Et alors ? L'inceste n'est dégueulasse que si on n'est pas consentant, tu ne crois pas ? » Il s'était rendormi. Un peu plus tard, nouveau coup de frein. Il avait rouvert un œil : la fille avait disparu de la banquette avant. Il s'était demandé si elle était descendue durant son sommeil, mais à ce moment il avait entendu Boris dire à voix basse : « Tu m'empêches d'attraper le levier de vitesse ! » Et la brune lui répondre, de la voix de quelqu'un qui a la bouche pleine : « Si tu crois que je vais lâcher ta queue, tu te fais des illusions ! Je n'en ai jamais sucé une aussi grosse ! »

Cette fois, Aimé Brichot avait eu du mal à se rendormir.

Plus tard, il s'était réveillé pour de bon, on était à peu près à la hauteur de Mandelieu. De l'autoroute, sur la droite, entre les toits des maisons et les palmiers, on apercevait le bleu étincelant de la mer Méditerranée.

— Avoue que c'est tout de même un sacré spectacle ! lui lança Boris en le regardant dans le rétroviseur.

— Bof, grogna Brichot qui avait décidé de trouver tout moche.

— Mauvais joueur, lui reprocha Boris.

— Des goûts et des couleurs ! jeta Brichot. Moi, je préfère l'Atlantique et les côtes irlandaises.

Juste avant vingt heures, ils avaient aperçu le panneau indiquant qu'on entrait dans l'agglomération niçoise. Un fantastique embouteillage les avait accueillis à l'entrée de la Promenade des Anglais. Sur les trottoirs, c'était la grande fiesta estivale de la Côte d'Azur, avec cohue de touristes aux cuisses nues rougies de coups de soleil, bousculades de mômes en skat ou patins à roulettes, filles plus ou moins belles, luisantes de bronzage.

Le soleil avait disparu, mais un reste de jour s'attardait sur la mer turquoise.

— Il y a encore des gens qui se baignent, remarqua Nathalie.

— Ils ont du courage, jeta Brichot décidément intraitable. Ils n'ont jamais entendu parler de la pollution de la Méditerranée ?

Nathalie pivota sur la banquette avant, s'agenouillant pour se retrouver face à Aimé.

— Je connais un truc qui vous rendra votre bonne humeur, annonça-t-elle. Vous voulez que je vous montre ce que c'est ?

Brichot se mordit la moustache en rougissant un peu.

— Je crois que je vois de quoi il s'agit, dit-il. Désolé, mais ce n'est pas le moment.

Elle se retourna vers Boris.

— Qu'est-ce qu'il a ton copain ? Il est pédé ou quoi ?

Boris éclata de rire.

— Il est marié, corrigea-t-il. Et même très marié.

— Et alors ? soupira la dessinatrice de BD. Du moment que c'est pas une maladie sexuellement transmissible, je suis preneuse.

Ils dépassèrent la magnifique façade du Palais de la Méditerranée, fermé depuis 1978 et qui a échappé de justesse à sa transformation fatale en garage, parce qu'il a été classé monument historique.

Boris mit le clignotant gauche pour obliquer dans l'avenue de Verdun où se trouvait leur hôtel, le *Plaza-Concorde*.

— Tu ne m’as pas dit où je te déposais ? demanda-t-il à Nathalie.

Elle haussa les épaules.

— Où tu voudras.

Il la regarda.

— Tu n’as rien retenu ? Tu ne sais pas où tu vas dormir ?

Nouveau haussement d’épaules.

— Sur la plage, probablement.

Ça n’avait pas l’air de lui poser trop de problèmes.

— Ecoute, murmura Boris, tu es parfaitement libre de faire comme tu veux. Mais si un lit au *Plaza* ne te déplaît pas trop...

Elle se serra contre lui.

— C’est exactement ce que j’attendais que tu me proposes, lui souffla-t-elle.

« Et voilà le travail ! » songea Brichot au fond de la voiture.

Leurs deux chambres, à Aimé et Boris, se trouvaient au dernier étage du *Plaza-Concorde*, juste sous le toit-terrasse immense dominant la mer, la Promenade des Anglais et les jardins Albert-I^{er}.

À peine entrée, tandis que Boris se fouillait à la recherche d’un pourboire pour le garçon d’étage, Nathalie se précipita vers la fenêtre, équipée d’un pare-soleil.

— Ouah ! cria-t-elle, je vais pouvoir faire du bronzing toute nue sur le balcon ! Le vrai palace ! Mon rêve !

Elle revint vers la chambre. Ultra-moderne. Climatisée et insonorisée.

— Tu n’as pas envie de prendre une douche avec moi ? interrogea-t-elle en se débarrassant carrément de son tee-shirt et de son short.

Boris effleura du regard la silhouette de la jeune fille, aussi nue qu’au jour de sa naissance. Elle était mince comme une adolescente, mais deux choses, dans son anatomie faisaient d’elle une femme merveilleusement désirable : ses seins puissants aux longues pointes brunes et aussi cette forêt bouclée luxuriante, au centre d’elle, un buisson épais qui donnait irrésistiblement envie de s’y précipiter pour s’y enfouir.

— J’ai très envie, murmura-t-il d’une voix un peu étranglée. Seulement, voilà, je ne suis pas en vacances, moi. J’ai quelqu’un à voir, figure-toi.

Elle soupira.

— Tu ne sais pas ce que tu perds.

Il effleura de la main la courbe de sa hanche et elle frissonna.

— C’est définitivement perdu ? demanda-t-il.

— Non, mais ne me laisse pas trop refroidir, menaçait-elle. Sinon, je vais chercher ailleurs.

Boris dut faire un gros effort sur lui-même pour s'emparer du téléphone et pianoter le numéro du commissaire Claudel à l'antenne de la PJ de Nice. Comme prévu, il devait les attendre.

Mais dès qu'il eut la voix chantante de Claudel au bout du fil, Boris sentit ses hésitations s'envoler.

Le chef de l'antenne de Police Judiciaire de Nice les attendait dans vingt minutes au bar du *Négresco*.

CHAPITRE IX



Les verres des trois flics tintèrent en s'entrechoquant. Ils avaient pris tous trois la même chose : des Alexandra.

— Vous ne pouvez pas savoir comme vous tombez bien, murmura le commissaire Claudel après avoir avalé une gorgée de son cocktail.

Boris le fixa. Il avait eu juste le temps de changer de vêtements. La nuit était chaude, il ne portait qu'un léger pantalon de toile beige et une chemise Lacoste. Le déshabillage et le rhabillage avaient été plutôt sportifs : il avait fallu qu'il échappe aux mains baladeuses de Nathalie qui se fourraient partout

sur lui.

— Vous êtes débordé ? interrogea-t-il.

Le policier niçois haussa les épaules. C'était un type d'une quarantaine d'années au visage large et cuivré, et aux cheveux gris argentés sur les tempes.

— La routine, répondit-il. Quelques vols, énormément de vols, des agressions à main armée, du racket... rien, car en plus, je n'avais pas Léa...

— Léa ? interrogea Aimé Brichot qui venait de vider son verre d'Alexandra et trouvait que le somptueux décor pourpre du bar du *Négresco* chaloupait drôlement autour d'eux.

— Ma fille, expliqua Claudel. Il faut vous dire que je suis séparé de ma femme. Léa a treize ans et elle devait passer le mois de juillet avec sa mère à Arcachon. Seulement voilà, mon ex-épouse a dû faire la connaissance d'un maître nageur ou de je ne sais qui. Toujours est-il qu'elle m'a téléphoné, il y a trois jours, pour m'annoncer qu'elle avait besoin d'être tranquille et qu'elle m'envoyait Léa.

Il sortit un paquet de cigarillos, en proposa aux deux inspecteurs parisiens qui refusèrent, et en alluma un.

— J'étais loin de m'imaginer que ma fille avait tant de copines dans la région, reprit-il. Léa se lève vers neuf heures du matin, elle met de la musique rock sur la platine et elle s'installe au téléphone. Pour avoir le droit de passer quelques coups de fil, il faudrait que je fasse une demande sur papier timbré plusieurs jours à l'avance.

Il tira deux ou trois bouffées de son cigarillo.

— Enfin bref, mon existence de policier tourne plutôt au ralenti, si vous voyez ce que je veux dire.

Il toussota.

— Ça ne m'a pas empêché de penser à vous, reprit-il.

Il s'empara, sur la banquette de velours rouge, d'un gros dossier rempli de feuillets dactylographiés.

— Je n'avais envoyé au commissaire divisionnaire Badolini qu'un *digest* de toute cette affaire, expliqua-t-il. Dans ce dossier, vous la trouverez au complet. Les trois cadavres, la façon dont on les a découverts, les rapports des médecins légistes et ainsi de suite.

Boris feuilleta rapidement le dossier. D'abord, Odile Knaepen, l'étudiante d'origine belge. Puis Greta Weininger, la jeune touriste allemande de vingt-cinq ans. Et enfin Katia Baudrillart, ex-Lionel Baudrillart. C'est sur cette partie des documents qu'il s'arrêta.

— Vous avez raison, murmura Claudel qui avait suivi son regard. Les deux autres, la Belge et l'Allemande, étaient des filles sans histoires. À mon avis, c'est par le plus grand des hasards que toutes les deux ont rencontré leur

meurtrier. Si vous voulez mon opinion, on aura beau fouiller leur vie de fond en comble, on ne trouvera rien qui nous mène à la piste du cinglé qui les a dépecées.

Il renifla.

— Ce n'est peut-être pas la même chose en ce qui concerne ce... enfin cette fille, cette transsexuelle... La troisième victime, qui se faisait appeler Katia...

Boris lut rapidement le rapport du médecin légiste. Lionel Baudrillart, dit Katia, mâle âgé de vingt-deux¹ ans, avait commencé à changer de sexe un an plus tôt. Mais l'opération ultime, l'ablation de la verge et des testicules, ainsi que le « modelage » chirurgical des lèvres et d'un vagin artificiels n'avaient pas encore été accomplis au moment de sa mort. Katia Baudrillart était morte comme elle était née, sous son identité masculine. À l'autopsie, on avait trouvé quelques traces de piqûres sur ses bras, dénotant une intoxication à l'héroïne, ainsi qu'une dose non négligeable de ladite substance dans le sang. Parmi les autres substances chimiques découvertes dans le sang, il y avait des œstrogènes et de la progestérone, de l'alcool et des traces de tranquillisants.

Comme les deux précédents, le cadavre avait été découpé avec un soin extrême par quelqu'un qui possédait des connaissances précises en anatomie.

On avait dû se servir de plusieurs instruments différents pour accomplir ce macabre boulot : hachoirs, couteaux, scies. Certains morceaux des corps, toujours à en croire l'autopsie, avaient dû être suspendus comme des quartiers de bœuf ou de veau à des crochets analogues à ceux qui sont utilisés dans les abattoirs. De minuscules échardes, dans les chairs, laissaient penser que les malheureuses avaient été découpées sur un billot de bois.

La façon dont elles avaient été tuées, à l'aide sans doute d'une tige de fer transperçant la boîte crânienne, était également détaillée.

Raffinement supplémentaire pour ce qui concernait le dernier cadavre : on lui avait tranché le sexe et on le lui avait introduit dans la bouche.

Bien entendu, on n'avait pu relever aucune empreinte, aucun indice sur les sacs poubelle qui avaient enveloppé les corps. C'était du beau travail, net et soigné.

Boris calcula rapidement.

— Chacun de ces trois corps a été retrouvé un lundi dans le Paillon, n'est-ce pas ? Ce qui laisserait penser que le type opère et tue le dimanche. Ou dans la nuit de samedi à dimanche. Et nous sommes vendredi soir...

Ils se regardèrent tous les trois. La même ombre passa sur leurs visages : s'ils n'arrêtaient pas très vite le fou qui dépeçait les femmes, on pourrait patrouiller, lundi, le long du Paillon, avec la quasi certitude d'y retrouver un quatrième cadavre.

— Tu permets ? interrogea Brichot en s'emparant de deux photos dans le

dossier.

C'étaient celles de la troisième victime. Avant et après. Lionel Baudrillart pour commencer, un superbe jeune homme aux cheveux bruns, et parfaitement viril en apparence. Katia ensuite, en femme, et très belle, il fallait le reconnaître. Lourd chignon noir, robe décolletée sur des seins vastes et lourds, de toute évidence « gonflés » au silicone, grands yeux langoureux tirés vers les tempes. Brichot posa les deux photos côte à côte. Il aurait fallu être devin pour déceler que Lionel et Katia avaient été le même être. Et que celle qui s'était fait appeler Katia n'était pas vraiment une femme. Sauf, peut-être, au maquillage un peu trop lourd, soulignant les lèvres et les paupières : les transsexuels en mettent toujours trop, de ce côté-là, pour avoir l'air plus féminin...

— Qu'est-ce qu'elle faisait, interrogea Brichot, avant de devenir une femme et de tapiner ?

Claudiel sourit.

— La même chose. Elle... Enfin, il tapinait. Et le plus curieux, c'est qu'il n'était même pas pédé. Non. Il faisait le gigolo, il se tapait des bonnes femmes riches entre deux âges. Il fréquentait beaucoup cet endroit où nous sommes, le bar du *Négresco*... D'après Parédès, c'est là qu'il draguait ses rombières pleines aux as...

— Parédès ? interrogea Brichot.

Claudiel alluma un autre cigarillo.

— Pablo Parédès, récita le chef de l'antenne de Police Judiciaire de Nice. Sans profession. Chômeur. Travaillait dans l'électronique, mais il a été viré et n'a pas retrouvé d'emploi depuis. Ami de longue date de Katia Baudrillart. C'est lui qui l'hébergeait, rue de la Boucherie, dans le Vieux Nice. J'ajoute qu'il est venu de lui-même nous trouver parce que Katia n'était pas rentrée de la nuit et qu'il était inquiet. Nous avons bien entendu vérifié son alibi pour la nuit de la disparition du transsexuel. Ce qui ne veut d'ailleurs rien dire, je suis bien d'accord avec vous, mais enfin...

Boris hocha la tête. L'histoire du crime était remplie d'assassins bardés d'alibis solides comme du béton. De même qu'on ne comptait pas les meurtriers venus d'eux-mêmes, spontanément, se présenter à la police pour déclarer la disparition d'un être cher, alors qu'ils avaient encore le sang tout frais de cet être cher sur les mains...

Conclusion : il allait falloir le rencontrer, le nommé Pablo Parédès qui avait vécu avec la dernière victime. Innocent ou pas, il aurait sûrement des choses à leur dire.

Le commissaire Claudiel se secoua.

— Si nous allions dîner ? proposa-t-il.

— Excellente idée ! jeta Brichot dont l'estomac se plaignait depuis déjà

une petite heure.

Le policier niçois leva le bras en direction d'un serveur.

— J'aimerais bien que nous en profitions pour parler de la famille Vivier-Nouveau, fit Boris tandis que Claudel réglait l'addition.

Le chef de l'antenne de la P.J. de Nice releva la tête.

— Bien entendu, murmura-t-il. En attendant, j'aurais une chose à vous demander. Ma fille est toute seule à la maison et je n'ai pas eu le temps de faire les courses aujourd'hui. Ça vous ennuie, si elle nous rejoint au restaurant ? Je sais bien que ce n'est pas très orthodoxe, mais...

Boris sourit. La fille du commissaire Claudel avait treize ans, et ils allaient probablement être obligés de parler, devant elle, de choses qui ne devraient pas frapper ses chastes oreilles, il allait falloir employer des périphrases et des euphémismes.

— J'ai deux filles, intervint Brichot compatissant. Deux jumelles. Alors, je peux comprendre votre problème. Allez lui téléphoner.

Boris se leva en même temps que le commissaire Claudel.

— Si ça ne vous ennuie pas, fit-il, moi aussi j'aurais quelqu'un à inviter.

— Vous n'allez pas me dire que vous avez une fille, vous aussi, et que vous êtes descendu de Paris avec ? rigola Claudel.

— Pas exactement, souffla Boris. Mais elle pourrait quand même être ma fille.

Ils traversèrent le hall du *Négresco* à la recherche des cabines téléphoniques. Instantanément, une nuée d'employés se mit en branle autour d'eux, prêts à prévenir leurs moindres désirs. Le *Négresco* était fidèle à sa réputation de plus grand palace international. Classé monument historique, par-dessus le marché, ce qui ne gâtait rien.

CHAPITRE X



Boris rejeta le visage en arrière, accueillant les bouffées d'air tiède qui le caressaient. Et commençant à comprendre ce que voulaient dire ceux qui affirmaient qu'il existait une « âme de Nice », à nulle autre pareille. Oui, c'était une ville pas comme les autres, même si ses vertes collines, jadis couvertes de pins, d'oliviers et de genêts, avaient été massacrées, coupées de larges boulevards assourdis d'embouteillages, et littéralement cancérisées par les immeubles de luxe. Mais l'âme de cette ville, c'était ici, dans le Vieux Nice, qu'il fallait la chercher. Claudel avait très bien fait les choses, en les invitant dans ce petit restaurant de la rue de l'Abbaye dont la terrasse, couverte de tables, occupait la moitié de la chaussée – piétonne évidemment. On aurait presque pu toucher, en étendant les deux bras, les façades roses qui se faisaient face, tellement la rue était étroite.

Il était deux heures du matin, et Boris ne sentait pas sa fatigue, tant l'air était doux, chargé de parfums, de senteurs d'herbes et d'huile d'olive chaude s'échappant des appartements. La Promenade des Anglais était loin, ainsi que les tares d'une Côte d'Azur ravagée par le tourisme. On n'était qu'à quelques centaines de mètres du front de mer et pourtant c'était comme si celui-ci s'était éloigné à des années-lumière.

Il écrasa sa Gallia dans le cendrier marqué aux « armes » du restaurant : *Les Trois Sœurs*.

— Je crois qu'il va falloir rentrer, émit-il.

Du coin de l'œil, il examina son coéquipier, Aimé Brichot, qui nageait

dans une douce euphorie. Les bouteilles de Côtes du Rhône s'étaient succédé à un rythme assez impressionnant. Et Brichot n'avait pas été le dernier à se resservir.

— Hé, fit Corentin en voyant son coéquipier vider dans son verre ce qui restait de la dernière bouteille. Tu sais que c'est la quatrième ?

— Quand on aime, on ne compte pas, hoqueta le digne époux de Jeannette Brichot.

— Il est grand temps que nous rentrions, fit Boris en s'adressant à Claudel.

Les deux « filles », c'est-à-dire Nathalie, appelée au *Plaza-Concorde* par Boris, et Léa, une adorable adolescente aux cheveux blonds et aux yeux verts malicieux, étaient devenues, en cinq minutes, les meilleures amies du monde. Il n'avait pas fallu longtemps à Léa pour se dire que Nathalie était exactement celle à qui elle rêvait de ressembler quand elle aurait vingt ans.

— Avant que nous ne nous séparions, dit soudain le commissaire Claudel d'une voix hésitante, il faut que je vous montre quelque chose.

De la poche intérieure de sa veste de toile beige, il extirpa un numéro de *Nice-Matin*.

— Le journal d'aujourd'hui, dit-il de la même voix gênée.

Il toussota :

— On a dû vous dire que le problème, ici, c'était que la discrétion ne régnait pas vraiment. Eh bien, en voici un exemple. Regardez en page 4.

Boris feuilleta le journal.

En page 4, il y avait un gros titre en caractères gras : *les Dépecées du Paillon*.

Et en sous-titre : *Des renforts venus de Paris...*

Le débarquement à Nice de deux inspecteurs de la Brigade Mondaine de Paris était annoncé en long et en large.

Même qu'on donnait les noms des deux nouveaux venus : Boris Corentin et Aimé Brichot. Pour l'incognito, c'était râpé.

Sans un mot Boris rendit le journal à l'inspecteur Claudel.

Brichot sirotait ses dernières gouttes de Côtes du Rhône.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-il d'une voix légèrement avinée.

— Je te raconterai, fit Boris. Mais pour le moment, je crois que tu as besoin de faire dodo.

— Tu me prends pour qui ? s'indigna Aimé. Dans cinq minutes, tu vas prétendre que je ne tiens pas l'alcool !

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ? sourit Boris.

Il se tourna à nouveau vers Claudel.

— Cette fois, il est temps de rentrer, dit-il. Vous nous ramenez en voiture ?

— Bien sûr. Vous savez, pour cette histoire d'article, je ne sais pas d'où viennent les fuites mais je vous jure que je pincerai le salopard qui a fait ça.

Ils s'étaient levés. Pour retrouver la voiture de Claudel, garée place Masséna, il fallait traverser un dédale de ruelles entrelacées, toutes plus charmantes les unes que les autres, et totalement désertes à cette heure.

Léa et Nathalie marchaient devant, Boris et Aimé fermaient la marche. Ce dernier avait un certain mal à ne pas perdre l'équilibre, mais il refusait hautement l'aide de Boris.

À un moment, Boris entendit Léa qui disait à Nathalie :

— Il est vachement classe, ton tee-shirt.

— Tu le veux ? répondit la dessinatrice.

— C'est vrai ? Tu me le donnerais ?

— Evidemment !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nathalie fit passer son tee-shirt par-dessus sa tête et se retrouva poitrine nue. Elle avait gardé un chandail dans son sac. Elle l'en sortit et l'enfila posément.

— Merci, souffla Léa, émue.

Brichot, derrière, était en train de se demander pourquoi cette fille avait plusieurs seins en trop, au moins quatre ou cinq, il ne savait pas très bien.

C'est à cet instant que Boris attrapa Claudel par le bras.

— J'ai l'impression que nous sommes suivis, lui dit-il calmement.

L'autre le regarda en se demandant s'il n'avait pas bu quelques verres de trop, lui aussi. Mais le policier parisien avait l'air parfaitement maître de lui.

— Ne vous arrêtez pas, reprit Boris. Je peux me tromper, mais je crois qu'on s'intéresse à nous. Tout à l'heure, quand nous avons obliqué dans cette rue, je me suis retourné et j'ai aperçu une ombre que renvoyait un réverbère et qui se rapprochait de l'autre angle de la rue. Si vous voulez bien, vous allez tous continuer à marcher, en faisant le plus de bruit possible, et moi je l'attendrai après le prochain tournant pour lui faire une petite surprise.

— C'est peut-être dangereux, murmura Claudel.

— Je suis assez grand pour me débrouiller, répliqua Corentin qui se dit en même temps que son revolver de fonction, son RMR Spécial Police, était resté dans sa chambre d'hôtel.

— Vous êtes sûr ? redemanda Claudel. Vous ne voulez pas que je reste aussi ?

— Au contraire, fit Boris en le poussant en avant. Occupez-vous des autres. Marchez naturellement et n'ayez pas peur de faire du bruit. Et surtout ne vous arrêtez pas.

Ils avaient passé le carrefour. Boris s'arrêta, collé contre le mur d'une maison, tandis que les quatre autres s'éloignaient.

Dans le silence revenu, il crut percevoir des pas furtifs, qui se rapprochaient. Puis les pas ralentirent à l'approche du coin de la rue.

Puis ils s'arrêtèrent.

Une ombre démesurément allongée se plaquait sur le trottoir. Impossible d'en déduire quoique ce soit de sérieux sur le gabarit de l'inconnu, sa taille, sa musculature.

Boris resta quelques instants immobile, haletant. Les autres étaient très loin maintenant, on ne les entendait pratiquement plus.

L'inconnu ne bougeait pas non plus. Il devait se méfier. Boris songea que cinquante centimètres à peine les séparaient l'un de l'autre. Il se dit que s'il ne faisait pas les premiers pas, son suiveur allait disparaître dans la nature et ce serait raté.

Il sursauta en entendant une voix. Mais c'était quelqu'un, au premier ou au deuxième étage de l'immeuble contre lequel il était appuyé, qui parlait tout haut dans son sommeil.

Il jaillit de l'angle de la maison, poings en avant, et se précipita sur une masse opaque, une silhouette qui lui parut immense, dans le noir, et sans visage car elle était éclairée à contre-jour.

Ses deux poings auraient dû atterrir à la base du menton de l'inconnu.

L'ennui, c'est que celui-ci l'attendait et qu'il s'effaça au dernier moment, évitant le contact avec l'adversaire.

Par-dessus le marché, contrairement à Boris, il était armé. Quelque chose de lourd et de métallique cogna le policier parisien à la base de la nuque. À toute volée.

Et Boris se paya l'humiliation de sa vie en s'étalant sur le trottoir, le nez dans les papiers gras et les épiluchures.

Il ne resta dans cette position que dix secondes, mais quand il se releva, l'autre avait disparu.

Malgré son crâne douloureux, Boris se mit à courir à travers les ruelles.

Plus désertes les unes que les autres.

Le commissaire Claudel avait suivi scrupuleusement les ordres de Boris Corentin. Arrivé à sa voiture, place Masséna, tout le monde y était monté. Cinq minutes plus tard, avenue de Verdun, il déposait Nathalie et Brichot devant le *Plaza-Concorde*.

— Où est Boris ? interrogea Aimé qui commençait à reprendre ses esprits.

— Ne vous inquiétez pas, fit Nathalie en revenant de la réception avec

leurs clés. Il va arriver. En attendant, je vais vous mettre au lit.

— Besoin de personne, grommela Aimé Brichot tandis qu'ils montaient dans l'ascenseur.

Elle se frotta de la hanche contre lui.

— Ça, ça reste à démontrer, le provoqua-t-elle.

Dans la chambre de Brichot, en tout point semblable à celle de Boris, l'air conditionné faisait régner une fraîcheur délicieuse. Mais Aimé, qui n'était pas vraiment en état de réfléchir à ces choses compliquées, se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit, histoire de faire entrer un peu d'air.

Immédiatement des souffles chauds et humides venus de la mer l'assaillirent.

— C'est beau, lâcha-t-il, les yeux perdus dans la guirlande de lumières de la Promenade des Anglais.

— Tu vois que tu y prends goût, fit Nathalie qui en profita pour le tutoyer pour la première fois de la journée.

Elle se rapprocha et se glissa entre lui et le balcon, puis s'appuya à la rambarde et creusa ses reins pour tendre sa croupe en arrière et la coller contre le bas-ventre de l'inspecteur de la Brigade Mondaine.

— Je suis sûre que je vais arriver à te faire aussi changer d'avis dans un autre domaine, ajouta-t-elle.

Avec ses fesses, elle esquissa quelques mouvements tournants contre le centre du corps de l'inspecteur principal Brichot. Au bout de dix secondes, elle le sentit durcir et gonfler à son contact.

Elle se retourna.

— Hé ! qu'est-ce que vous faites ? gémit Brichot en sentant les mains de la dessinatrice courir sous sa chemise, la déboutonner, puis s'attaquer à la boucle de son pantalon.

— Rien que *ma* morale réproouve, souffla-t-elle.

Brichot ferma les yeux tandis qu'elle extirpait de son logement un membre noueux, palpitant, et déjà d'une taille très respectable.

— C'est bien ce que je disais, lâcha-t-il. La Côte d'Azur c'est l'enfer !

Boris avait frappé plusieurs fois à la porte de son coéquipier. Sans succès. Aimé devait déjà dormir, cuvant la cuite carabinée qu'il s'était payée au restaurant.

Il allait tourner les talons lorsqu'il perçut, venant de la chambre d'Aimé Brichot, un gémissement qui allait croissant, ponctué de « oui ! oui ! » jetés d'une voix de plus en plus saccadée.

Une voix qu'il reconnut pour être celle de Nathalie.

À un moment, elle cria que c'était divin et Boris, qui avait pourtant un mal de crâne épouvantable, sourit.

« C'est le monde renversé », soupira-t-il en regagnant sa chambre.

Où, pour une fois, aucune créature de rêve ne l'attendait, couchée en travers du lit et prête à des étreintes volcaniques.

« Au fond le hasard fait bien les choses », se dit-il en titubant vers la salle de bains et en y ouvrant l'eau de la douche.

Aimé Brichot était trop saoul pour se payer la crise de culpabilité carabinée qui l'envahissait chaque fois qu'il lui arrivait de tromper Jeannette. Résultat, il allait combler la brûlante Nathalie bien au-delà de ses rêves les plus fous.

Quant à lui, Boris, il n'était pas tellement pressé de se vanter de ses exploits dans les ruelles du Vieux Nice, où il venait de se payer le bide de sa carrière.

Il ressortit de la douche, s'enveloppa d'un long peignoir bleu, alluma une Gallia et se laissa tomber sur son lit.

Son mal de crâne ne le lâchait pas. Il essaya de rassembler ses esprits, tentant de visualiser le type qui l'avait agressé.

En vain.

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était grand et massif, et qu'il s'était encadré dans son champ de vision comme une sorte d'écran noir sans visage. Il soupira. Ce n'était pas la peine de continuer à se torturer les méninges. Autant se rendre à l'évidence : il n'avait pas vu son agresseur, il n'en avait pas retenu le moindre détail, un point c'est tout.

D'ailleurs, cet incident n'avait peut-être aucun rapport avec ce qui les avait amenés ici. Boris avait peut-être été victime, tout simplement, d'un voyou, d'un de ces loubards qui rôdent, en juillet et en août, dans les villes de la Côte et qui agressent les touristes pour leur piquer leur fric.

Ah oui ? Et alors, comment expliquer que celui qui lui avait cogné dessus n'avait pas profité de son bref évanouissement pour le dévaliser ?

Non, ça ne collait pas. En reprenant ses esprits, Boris avait palpé la poche revolver de son pantalon : ses quatre mille francs en liquide s'y trouvaient toujours.

Alors quoi ?

Il essaya de changer de sujet, se concentrant à présent sur ce que Claudel, pendant le dîner, lui avait dit des Vivier-Nouveau. La mère et le fils.

Mais ça tapait trop fort, là-dedans, dans son crâne. Assez pour ce soir. Il écrasa sa Gallia, éteignit la lampe de chevet et se laissa plonger dans le sommeil comme on glisse dans un fleuve.

Sa chambre était bien insonorisée côté extérieur : on n'entendait pas le moindre bruit montant de la rue. Il n'en allait pas de même de ce qui se

passait dans la chambre voisine.

Boris allait sombrer lorsque des hurlements, à côté, l'arrachèrent en sursaut au sommeil.

Des cris de femme.

Qui jouissait.

« Sacré Mémé », se dit Boris.

Ce fut sa dernière pensée avant le lendemain matin.

CHAPITRE XI



Dans le halo des jumelles infrarouges, la silhouette de Raphaël Vivier-Nouveau tremblait comme s'il l'avait regardée à travers un brouillard irisé.

Très loin, dans le bas du parc, tout près de la piscine, le fils unique de l'un des derniers grands peintres français de classe vraiment internationale discutait avec Véronique Amata. Enfin !

L'homme soupira et laissa retomber ses lunettes qui, suspendues par des bretelles, atterrirent sur son estomac.

Il pivota sur lui-même et regagna lentement le pavillon des domestiques de la *Villa Spirit*, une bâtisse entourée de colonnes et en tout point semblable à celle qui avait servi d'atelier au célèbre et regretté GVN.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Véronique, dès qu'elle en aurait terminé avec Raphaël, viendrait lui faire son compte rendu. Et recevoir sa « récompense ».

Le visage maigre de l'homme s'éclaira. Il avait des pommettes hautes, des lèvres minces, un nez en bec d'aigle, et le teint si foncé, si mat, qu'on aurait dit du bois ciré.

Il était grand, carré d'épaules, et ne se déplaçait jamais qu'avec lenteur.

Ses yeux noirs enfoncés au fond d'orbites cavernes n'exprimaient, la plupart du temps, qu'une bienveillance infinie. Mais, s'il le fallait, ils pouvaient devenir brusquement si durs, si cruels, qu'on avait l'impression, en le regardant, d'être assis tout nu au milieu d'une banquise.

C'était son grand atout dans l'existence, ce regard qui pouvait faire naître le malaise pratiquement chez n'importe qui. Ça lui avait même évité de cogner un nombre incalculable de gens. En général, les types battaient en retraite, la queue entre les jambes et sans se retourner.

Sauf Franck. Qu'on appelait aussi l'Oculiste.

Et c'était à cause de Franck qu'il fallait absolument que Véronique réussisse dans son entreprise de séduction du dernier des Vivier-Nouveau.

Sinon...

Sinon, il préférerait ne pas penser à ce qui arriverait.

La nuit était brûlante, poisseuse et bourdonnante de grillons.

Il était près de trois heures du matin, et Véronique était fière d'elle-même. À l'homme au visage maigre et aux yeux étranges qu'elle était venue rejoindre dans sa chambre, elle achevait de raconter son dialogue avec Raphaël Vivier-Nouveau.

— Je l'ai invité à plonger lui aussi dans la piscine, mais il n'a pas voulu. Je suis sortie de l'eau et je lui ai demandé de me passer une serviette. À la lueur de la lune, il a constaté que j'étais nue et il s'est mis à transpirer, il avait le front tout ruisselant.

Elle parlait d'une voix hachée parce qu'elle n'était pas dans une position idéale pour s'exprimer. Comme à chaque fois qu'elle pénétrait chez le Duc, elle s'était déshabillée, et s'était installée ainsi qu'il le voulait : à demi prosternée sur le lit, mais jambes touchant le sol, et la croupe surélevée grâce à deux oreillers glissés sous son ventre.

Et lui s'était emparé d'elle ainsi qu'il en avait l'habitude : en s'enfonçant dans ses reins de toute sa longueur, sans le moindre ménagement. Comme la première fois et comme toutes les autres fois par la suite.

Jamais il ne l'avait possédée autrement.

Elle étouffa un râle où la douleur et le plaisir se mêlaient. Des larmes jaillirent de ses paupières.

— On a discuté, reprit-elle d'une voix de plus en plus entrecoupée. Je lui ai dit que je ne connaissais pas la région... Je lui ai demandé des adresses de restaurants, des trucs comme ça... Il a fini par me proposer de m'emmener dîner, demain soir...

La suite s'acheva dans un cri qu'elle interrompit en se mordant le poing droit.

Plus gros que jamais, plus gonflé, l'homme commençait à jouir au plus profond de ses fesses.

Aucun de ses amants ne l'avait jamais possédée de cette façon. Même Fax. Lui aussi, il avait essayé de la sodomiser à plusieurs reprises. Seulement, cet imbécile lui avait demandé la permission avant, au lieu de la déchirer, de la marteler à grands coups de boutoir sans se préoccuper de ses cris et de ses protestations.

Exactement ce que le Duc avait fait. Il lui avait carrément ouvert les fesses à deux mains, et il avait foncé dans le puits sombre de ses reins, lui massacrant les sphincters sans se demander si elle trouvait ça bon ou pas.

Elle avait trouvé ça bon.

Parce que justement il ne s'était pas préoccupé de son plaisir à elle.

C'était toute la différence entre Fax et le Duc. Entre un petit voyou qui ne serait jamais de sa vie qu'un loubard minable, et ce type qui l'avait tout de suite dominée comme un maître domine son esclave. Sans avoir besoin d'élever la voix. Sans même lui donner des ordres.

L'énorme tuyau de plomb qui la perforait l'inonda de ses dernières salves de plaisir, puis se retira d'elle aussi brutalement qu'il y était entré.

Véronique s'abattit en travers du lit, secouée et tremblante, comme en proie à une crise d'épilepsie.

Qu'est-ce que c'était bon, de ne plus avoir de liberté, d'autonomie, de volonté !

Elle fut « réveillée » de son coma bienheureux par le claquement des doigts de l'homme, derrière elle.

— Debout ! commanda-t-il d'une voix unie. Rhabille-toi et file. Rentre à la villa. Tu as assez traîné dehors pour cette nuit.

Elle obéit immédiatement. Elle serait bien restée jusqu'au matin dans la chambre du Duc, et même s'il l'avait obligée à coucher par terre sur le dallage de marbre, au pied de son lit, elle se serait sentie merveilleusement heureuse.

Mais elle savait bien que c'était impossible.

Du moins tant qu'ils ne seraient pas les seuls maîtres du domaine.

CHAPITRE XII



L'employé de la morgue de Nice, à l'Hôpital Central de la rue Thiers-Devoluy, laissa retomber le drap qui recouvrait les restes de Lionel (alias Katia) Baudrillart. Le, ou la, troisième des « dépecées du Paillon », comme les appelait la presse.

Aimé Brichot essuya ses paumes moites à son pantalon de lin bleu. S'il y avait bien quelque chose dont il avait horreur, c'était ce genre de séance de confrontation avec des cadavres dans l'ambiance macabre d'un institut médico-légal puant le désinfectant. Surtout qu'il se sentait plutôt mou ce matin. Et pas seulement à cause de la cuite carabinée de la veille au soir. Parce qu'en ouvrant les yeux, alors qu'il rêvait de Jeannette et des jumelles, il avait aperçu sur l'oreiller voisin du sien, la tête d'une inconnue.

Prolongée, plus bas, par un corps, comme il se doit.

Un corps féminin ravissant et totalement nu.

Le souvenir de ses exploits de la nuit lui était revenu en quatrième vitesse, et il s'était éjecté du lit comme si une grenade dégoupillée venait d'y être lancée.

Un quart d'heure plus tard, la jeune dessinatrice avait rejoint Boris dans sa chambre.

— Dis donc, lui avait-elle dit, ton copain que je prenais pour un pédé...

— Oui ?

— Eh bien, je me suis trompée, figure-toi.

— Non ?

— Si. Qu'est-ce qu'il m'a mis, nom d'un chien ! Il n'a pas arrêté de me baiser pendant toute la nuit. Un vrai sauvage ! Si tu savais ce qu'il m'a fait jouir !

Boris s'était penché sur elle.

— Tu sais ce qui serait gentil ? lui avait-il dit. Ça serait de ne pas lui parler de tout ça. Espérons qu'il a oublié, sinon il va en faire une maladie.

— À cause de sa femme ?

— Evidemment.

— Et alors ? Ça ne rend pas malade, la culpabilité !

— Qu'est-ce que tu en sais ? avait souri Boris. Tu t'es déjà sentie coupable ? Toi ?

La fille brune avait dû avouer que non, jamais ça ne lui était arrivé.

Boris et Aimé, comme prévu, avaient retrouvé Claudel devant la morgue de Nice vers dix heures du matin.

Ils avaient dû s'arracher au soleil étincelant pour plonger dans la pénombre funèbre de la morgue où les attendaient les trois cadavres des victimes de celui que les journaux appelaient « l'ogre de la Côte d'Azur. »

Elles étaient toutes les trois, là, dans la grande salle dallée de blanc, sur des tables roulantes séparées, sous le drap qui masquait leurs cadavres en morceaux. Odile Knaepen, la jeune Belge originaire de Namur. Greta Weininger, l'Allemande de Cologne. Et enfin la dernière, Katia Baudrillart, qui n'avait pas eu le temps d'achever sa métamorphose en femme.

Le médecin légiste secoua la tête :

— Je ne peux rien vous dire de plus que ce que j'ai mentionné dans mon rapport. Le dingue qui a découpé les trois victimes savait s'y prendre. Il a taillé, scié ou sectionné aux bons endroits, si je puis dire. Aux articulations. Même l'orchidectomie de la troisième a été opérée sans hésitation, sans bavure...

— La quoi ? interrogea Brichot.

— La castration, si vous préférez.

Boris recula, les yeux fixés sur les casiers en acier inoxydable qui tapissaient l'un des murs de la salle et dans lesquels on rangeait les cadavres.

— Je crois que nous en avons assez vu, murmura-t-il.

Ils retrouvèrent la lumière du jour avec un soulagement certain. Tous trois eurent le même réflexe de remplir leurs poumons d'air pur afin d'en chasser

les miasmes de la putréfaction et de la mort.

Boris alluma une Gallia.

— Puisqu'il n'y a aucune autre piste sérieuse, dit-il, on va commencer par le commencement. On va aller interroger ce type qui vivait avec Katia Baudrillart. Comment avez-vous dit déjà ? Parédès ? C'est ça ?

— Pablo Parédès, répondit Claudel. Mais excusez-moi : vous dites qu'il n'y a aucune autre piste. Vous abandonnez celle de Raphaël Vivier-Nouveau ?

— Pas le moins du monde, sourit Boris. On la garde pour la bonne bouche.

Claudel regarda sa montre :

— À cette heure-ci, il y a de grandes chances pour que Parédès ne soit pas chez lui, rue de la Boucherie...

Boris rêva un instant sur le nom de cette rue, qui avait été le domicile du transsexuel. Avant qu'un destin rempli d'humour noir ne le fasse tomber entre les mains, justement, de quelqu'un qui avait traité son cadavre comme de la viande de boucherie.

— En général, poursuivait Claudel, Parédès commence sa tournée des bars par le *Café de Turin*, place Garibaldi. Il doit y être à cette heure.

— Ça se trouve où, la place Garibaldi ? interrogea Brichot.

Claudel ouvrit les bras d'un air désespéré.

— Je vais vous expliquer. Je vous accompagnerais bien, seulement il faut que je conduise ma fille à Juan-les-Pins chez une amie à elle, figurez-vous. Et je vais essuyer des reproches pendant huit jours si elle n'y est pas pour le déjeuner !

Boris regarda avec sympathie ce père martyr et rondouillard, victime de la vogue galopante du divorce.

— On saura se débrouiller tout seuls, assura-t-il.

Claudel les considéra d'un air soucieux :

— Faites quand même attention, dit-il en songeant à ce qui était arrivé à Boris, la nuit dernière, dans une ruelle du Vieux Nice. Vous avez l'air en béton armé, d'accord, mais vous n'êtes quand même pas immortel.

Boris éclata de rire :

— Qui sait ? lâcha-t-il. Qui sait ?

Le Café de Turin était un bistrot comme on n'en fait plus, une merveilleuse brasserie d'autrefois avec des décorations en céramique sur les murs, une grande terrasse débordant sous les arcades de la place Garibaldi et un interminable comptoir en zinc à l'ancienne.

À première vue, Pablo Parédès n'avait pas vraiment l'allure d'un dépeceur de femmes, mais on ne pouvait jurer de rien, les apparences sont quelquefois trompeuses.

— Vous prenez quelque chose ? interrogea-t-il en regardant Boris et Aimé.

Ils firent tous les deux « non » de la tête. Trop tard pour le café, trop tôt pour un apéritif. Parédès haussa les épaules. Il n'y avait pas de moment meilleur que les autres pour boire, selon lui. Surtout depuis que Katia était morte, et de quelle abominable façon...

— Je ne peux pas vous empêcher de me soupçonner, murmura-t-il. Mais en attendant, le véritable assassin court toujours, et ça m'ennuierait que vous ne lui fassiez pas bouffer ses couilles, à cette ordure...

Son verre était vide. Il n'eut qu'un geste à faire en direction du comptoir pour qu'un serveur s'amène, portant un blanc sec.

— Si vous nous disiez tout ce que vous savez, on aurait peut-être une chance de l'alpaguer, remarqua Corentin.

Ils n'avaient eu aucun problème pour retrouver Parédès. Le petit homme aux sourcils broussailleux était assis à sa place habituelle dans le fond de la salle du *Café de Turin*, considérant d'un air vague le carrousel des voitures au-delà de l'oasis de fraîcheur des arcades, sur la place Garibaldi.

Par miracle, il n'était pas encore trop saoul. Deux heures plus tard, ils ne lui auraient plus arraché un seul mot.

— Tout ce que je sais, murmura-t-il, je l'ai déjà dit aux inspecteurs de la PJ. Le soir de sa disparition, Katia est revenue à la maison, chez nous, rue de la Boucherie, pour se changer. Elle m'a dit : « Il y a un con qui a renversé son verre de bière sur moi, il m'a complètement inondée. » Textuel.

— Comment était-elle habillée ? interrogea Boris.

— Quand ?

— Au début de la soirée, quand elle est revenue se changer ?

Parédès haussa les épaules :

— Elle portait une robe... La bleue, je crois...

— Et après ?

— Elle a choisi ce qu'elle avait de plus beau dans sa garde-robe parce que, m'a-t-elle expliqué, elle était sur un gros coup. Elle a mis son ensemble vert en soie sauvage, un truc qui lui avait coûté les yeux de la tête, il y a deux ou trois mois, avec un décolleté brodé de fils d'argent. Elle était merveilleusement belle, ainsi habillée...

Il allait sombrer dans le chagrin et la nostalgie. Boris essaya de le rattraper au bord de l'abîme.

— C'est tout ?

L'autre réfléchit :

— Mais oui... Je crois... Elle s'est remaquillée, reparfumée, et elle est repartie en m'annonçant qu'elle en aurait peut-être pour la nuit parce qu'elle était avec deux types...

Les yeux de Boris noircirent :

— Deux types ? Vous êtes bien sûr ?

Parédès hocha la tête :

— Oui. Mais ce qui m'a étonné quand je me suis mis à ma fenêtre pour la voir partir, c'est qu'en bas, dans la voiture, il m'a semblé qu'il n'y en avait qu'un seul.

— Cette voiture ? dit très vite Brichot. La marque ?

— J'ai déjà répondu à vos collègues que je n'en savais rien pour la bonne raison que je suis incapable de distinguer les bagnoles les unes des autres. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle était grosse et noire. Et immatriculée 06. Les Alpes-Maritimes.

— Il n'y avait qu'un type à bord ? reprit Boris. Comment avez-vous pu vous en rendre compte ?

L'autre acheva d'écluser son blanc sec :

— Je n'ai pas dit que j'en étais certain, répliqua-t-il. J'ai dit qu'il me semblait. Nuance ! Katia est montée à l'avant, côté passager, et quand la voiture a démarré je n'ai vu aucune silhouette à l'arrière... Mais j'ai pu être trompé par des reflets dans le pare-brise, par exemple...

Boris alluma une Gallia.

— La voiture noire a donc disparu au bout de la rue, et vous n'avez plus jamais revu Katia, c'est bien ça ?

— Plus jamais vivante, fit Parédès dont les yeux s'humectèrent de larmes.

— Pendant qu'elle se changeait, reprit Brichot, elle ne vous a rien dit sur son client ou ses clients ? Aucune indication qui pourrait nous être utile ?

Parédès regarda Brichot, de sous les broussailles de ses sourcils noirs :

— Mais non, fit-il. Elle m'a dit qu'elle rentrerait tard. C'est tout. Ça pouvait aussi bien signifier que ce type (ou ces deux types) avait l'intention de l'emmener... Je ne sais pas, moi... Dans une fête, par exemple... Et il y a pas mal de gens aussi que ça excite d'avoir avec eux un transsexuel. Ça leur donne le grand frisson de l'exotisme, à ces cons...

Boris rapprocha sa chaise.

— Parlez-moi un peu de vos rapports avec Katia. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Trois ans et demi.

— Vous viviez donc déjà avec elle quand elle... Quand elle était encore un homme ?

— Mais oui. Bien sûr.

— Et ça ne vous a pas posé de problème, à vous, lorsqu'il... lorsqu'elle a commencé à suivre des traitements pour...

Parédès esquissa un sourire pâle :

— Aucun, lâcha-t-il comme si tout cela relevait du plus grand naturel. Je suis bisexuel, c'est-à-dire que j'aime autant les hommes que les femmes. J'ai connu Katia lorsqu'elle se prénommaient encore Lionel, mais nos relations ont peu changé, malgré sa métamorphose. Bien sûr, son corps s'est modifié. Mais son âme, elle, est restée la même...

Il piqua du nez vers son verre, et son visage se déforma brusquement sous l'effet des sanglots.

— Je l'aimais, voyez-vous, dit-il tandis que les larmes ravinaient son visage couvert d'une barbe de trois jours. Nous nous aimions, vous ne pouvez peut-être pas le comprendre mais c'est comme ça. Et maintenant...

Sa voix mourut dans un hoquet. Boris se remémorait ce qu'il avait lu sur lui, dans le dossier que lui avait remis Claudel. Fils d'un républicain espagnol réfugié en France à la fin de la guerre civile, en 1938, Pablo Parédès avait grandi à Marseille où il avait fait des études très honorables. Il avait passé une licence d'enseignement et il était devenu prof de maths. Vers trente ans, il avait quitté la fonction publique et avait repris ses études. D'électronique cette fois. Il avait été engagé dans une boîte, d'où il avait été licencié pour raisons économiques. Depuis, il profitait de son chômage pour suivre de nouveaux stages et se recycler à nouveau. Dans la vidéo, cette fois. Il avait même raconté aux policiers de Nice qu'il voulait faire un film avec Katia. Sur Katia, plutôt, et sur son destin de transsexuel. Il venait d'en terminer le scénario lorsqu'elle était morte.

Brichot releva ses lunettes sur l'arête osseuse de son nez.

— Excusez-moi, demanda-t-il, mais quand... euh... quand elle partait en chasse... elle le faisait seule, ou cela lui arrivait-il de... de rechercher les clients avec une autre... une amie ?

Parédès releva son visage ruisselant de larmes.

— Eh bien, ça dépendait. De temps en temps, elle avait besoin de compagnie. Alors elle travaillait avec Barbara...

— Barbara ? interrogea Boris.

— Barbara Wieszniowiechowa. Une amie à elle, d'origine polonaise. Une fille adorable. Donnez-moi un bout de papier et un stylo, inspecteur, je vais vous écrire son nom, personne n'est jamais parvenu à le prononcer correctement.

Il inscrivit également l'adresse de Barbara ainsi que son numéro de téléphone.

CHAPITRE XIII



La tapineuse au nom imprononçable habitait au premier étage d'une de ces maisons basses et blanches du quai des Etats-Unis, une bâtisse pittoresque mais rongée par le sel de la mer et dont l'escalier sentait le moisi.

Les studios étaient numérotés. Elle occupait le numéro 40. Boris et Aimé l'avaient prévenue par téléphone, mais lorsqu'ils frappèrent, ils durent lui passer leurs cartes de police sous la porte avant qu'elle ne consente à ouvrir.

— Excusez-moi, fit-elle, mais depuis ce qui est arrivé à Katia, je prends des précautions.

Elle s'effaça pour les laisser entrer dans la chambre minuscule peinte en bleu ciel, dont la fenêtre donnait directement sur la mer. Il y avait un grand lit, une petite table en bois blanc et deux chaises. Le cabinet de toilettes et la cuisine étaient à gauche en entrant.

— C'est horrible, reprit-elle, ça fait trois nuits que je ne dors pas, je n'arrête pas de penser à ce qu'on lui a fait. Vous croyez que vous allez arrêter ce monstre ?

Boris la regarda. Elle était blonde, le teint rose, des lèvres un peu minces peut-être, mais c'était rattrapé par les courbes de son corps voluptueux moulé dans une robe de soie fuchsia avec un gros nœud noir dans le dos, à hauteur des fesses. Les talons de ses escarpins devaient mesurer au bas mot quinze

centimètres.

— Nous sommes là pour ça, dit-il.

Elle les invita à s'asseoir et se laissa tomber sur le lit qui se creusa sous sa croupe généreuse.

— Avant que vous ne me le demandiez, dit-elle en souriant, je préfère répondre à la question qui vous travaille. Oui, je suis bien une femme, une vraie. Non, je n'ai jamais changé de sexe. Ce qui n'empêche pas que nous étions amies, Katia et moi. Vous savez, ce qui la différenciait de moi n'était plus qu'un détail, qu'elle allait d'ailleurs faire disparaître... À part cela, elle était une femme. Au même titre que moi...

Boris réfléchit un instant.

— Ce bar de la Promenade des Anglais, *l'Aigle Rose*, il vous arrivait de le fréquenter ensemble ?

La blonde Polonaise croisa les jambes et sa robe fuchsia glissa le long de ses cuisses larges dans une lente descente qui semblait ne jamais devoir finir.

. – Bien sûr, dit-elle.

— Et le soir où Katia a disparu ? Vous y étiez avec elle ?

La robe continuait à glisser sur ses cuisses, dont les deux tiers étaient maintenant dénudés.

— Non, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'étais pas encore rentrée de Menton où vit ma vieille maman. Je ne suis revenue à Nice que vers vingt-deux heures. Il y avait un embouteillage épouvantable sur la Promenade des Anglais et c'est là que j'ai vu Katia pour la dernière fois, j'ai même failli l'écraser, la pauvre !

— Hein ? cria presque Boris. Vous l'avez vue après vingt-deux heures ?

— Mais oui.

La robe poursuivait sa glissade, bien décidée à ne plus s'arrêter avant d'être arrivée à hauteur du nombril de la jeune femme.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas raconté à la police ? glapit Aimé Brichot.

— Vous êtes les premiers flics que je vois. Personne ne m'a interrogée.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, dit Boris.

— Ça s'est déroulé très vite, vous savez. J'étais arrêtée dans cet embouteillage, à peu près à hauteur du Palais de la Méditerranée, et Katia est passée devant mon capot, elle venait de la voie opposée du quai, celle qui longe la mer. J'ai donné un coup de klaxon et elle m'a aperçue. Elle s'est approchée, elle m'a dit qu'elle était pressée, qu'elle était avec un type et...

— Elle a bien dit *un* type ? Pas *des* types ? Vous en êtes sûre ?

— Mais oui. Un type qui l'attendait dans sa bagnole, de l'autre côté, et à

qui elle allait acheter des cigarettes. Il ne pouvait pas lâcher le volant, étant donné qu'il était en stationnement illégal.

— Vous n'avez pas vu sa voiture ?

— Je n'ai même pas pensé à regarder dans sa direction.

— Et Katia ? interrogea Brichot. Comment était-elle habillée ?

La robe venait enfin de stopper tout en haut des cuisses, découvrant une petite culotte en dentelle probablement transparente. Barbara décroisa et recroisa les jambes. Pour la transparence de la culotte, la réponse était oui. Et Barbara était une vraie blonde.

— Elle était superbe, dit-elle. Elle portait sa robe verte, celle qui lui allait si bien, un ensemble en soie sauvage très décolleté. Elle avait son collier d'émeraudes et...

— Quel collier d'émeraudes ? la coupa Boris.

Elle rit :

— Pas des vraies, bien sûr. Des imitations serties dans du plaqué or avec de petits diamants tout autour. Faux, eux aussi, évidemment.

— Vous avez l'air de le connaître par cœur, ce collier, constata Brichot.

— Katia me l'a prêté plusieurs fois, pour des soirées très habillées... Enfin, habillées d'abord et déshabillées ensuite...

— On avait compris, grogna Boris. Vous êtes bien sûre qu'elle portait ce collier, le soir de sa disparition ?

— Mais oui !

— C'est curieux que Pablo Parédès ne nous en ait pas parlé, fit Brichot à l'intention de sa flèche.

— Les hommes ne savent pas observer, intervint Barbara. Quand une femme vous dit qu'une autre, femme portait tel collier ou telle robe, croyez-moi, vous pouvez lui faire confiance, elle ne se trompe jamais.

Boris s'arracha d'un coup de reins à sa chaise, imité par Brichot.

— J'espère que j'ai pu vous aider, murmura Barbara en examinant d'un oeil d'experte la longue silhouette musculeuse de l'inspecteur parisien.

— Je ne sais pas encore, fit Boris. Peut-être.

Elle s'était levée, elle aussi. Elle ondula en se rapprochant du policier brun.

— N'hésitez pas à revenir si vous avez besoin d'autre chose, susurra-t-elle avec la bouche en cœur, et d'un air qui voulait dire que pour lui, aucun problème, ce serait gratuit. Et aussi souvent qu'il le voudrait.

— Je n'hésiterai pas, lui assura Boris avec un grand sourire.

En bas, le soleil d'août les étourdit. Une odeur d'iode mélangée à des parfums d'ambre solaire triomphait par moments des hydrocarbures dégagés par les voitures embouteillées sur le quai.

— Maintenant, annonça Boris, on va rendre visite au patron de *l'Aigle Rose*, le bar où Katia a été vue, la nuit de sa disparition.

— J'allais te le suggérer, *my dear*, fit Brichot d'une petite voix pointue.

CHAPITRE XIV



Véronique Amata posa les coudes de part et d'autre de son assiette, sur la table, et se cala le menton avec les poings. Ce n'était peut-être pas de la plus grande élégance, mais c'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour s'empêcher de bâiller.

« Mission impossible », se dit-elle amèrement.

Elle n'était pas loin, elle aussi, de penser qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond, chez Raphaël Vivier-Nouveau. Pédé ? Impuissant ? Après tout, elle s'en foutait éperdument. Elle s'était exhibée nue, la veille, sortant de la piscine, et il ne s'était pas précipité sur elle en rugissant de désir. Il avait même détourné le regard en lui tendant sa serviette.

Et maintenant, ce soir, au *Chantecler*, le restaurant le plus cher et le plus

brillant de la Côte d'Azur, et qui fait partie intégrante du *Négresco*, le dîner s'achevait. Un dîner qui n'avait duré qu'une heure et demie mais qui lui semblait avoir commencé depuis déjà des éternités.

Elle examina discrètement sa montre. Dix heures trente.

— Voulez-vous que nous fassions quelques pas sur la plage ? proposa Raphaël, cérémonieusement.

Toujours cette correction insupportable, toujours ce même souci des formes et des convenances derrière lequel il se retranchait.

Elle eut un geste agacé qu'elle réprima au vol.

— Il est tard, fit-elle, et votre maman se lève tôt, le matin. Je ne voudrais pas être encore au lit lorsqu'elle descendra prendre son petit déjeuner.

Raphaël Vivier-Nouveau eut un petit rire glacé qui fit tressauter ses trois mentons.

— Je me demande pourquoi maman a besoin d'une dame de compagnie ! s'écria-t-il. Notez bien que je suis ravi que vous occupiez cet emploi, mais je m'interroge encore sur sa nécessité. Enfin... Puisqu'elle peut s'offrir ce caprice, elle aurait tort de s'en priver.

Des autres tables, les consommateurs mâles venus s'offrir le dîner du siècle, le mesclun d'anchois frais, la soupe de melon et de pamplemousse au sauternes ou le tian de filet d'agneau au pastis de pigeonneau, le tout à des prix hautement déconseillés aux cardiaques, n'arrêtaient pas de dévorer Véronique des yeux. Elle avait mis sa plus belle robe, noire et toute simple, une Saint-Laurent à bustier de satin et jupe en crêpe de laine, qui se fermait derrière par des boutons en jais. Ses longs cheveux flamboyants laissés libres sur ses épaules semblaient concentrer tous les feux des lustres du restaurant. Il était difficile de croiser la jeune femme sans se demander automatiquement dans quel film on l'avait vue jouer.

Il était également presque impossible de ne pas tomber instantanément amoureux d'elle.

— J'aime beaucoup votre mère, dit Véronique, se raccrochant à ce sujet de conversation qui en valait bien un autre. C'est une personne réellement étonnante.

Par-dessus le marché, elle était sincère. Mais Raphaël la regarda en souriant ironiquement.

— Son seul défaut est de ne rien comprendre aux problèmes du marché de l'art, dit-il. Heureusement que Marc-Antoine Roussillon, le galeriste de mon père, s'occupe de nos affaires. Maman est une véritable catastrophe pour tout ce qui concerne ces questions. Je suis sûr qu'elle ignore quelle est, à l'heure actuelle, la cote de papa.

Véronique prit un air lointain presque indifférent. Elle était bien placée pour savoir de quelles sommes il s'agissait. En gros, une dizaine de milliards

de francs en tout, d'après le Duc.

Elle réentendit la voix du Duc : « Si toi tu n'arrives pas à séduire, le fiston personne n'y parviendra jamais... » Le but de l'opération ? La captation intégrale de la fortune des Vivier-Nouveau. Par le biais du mariage de Raphaël avec Véronique. Laquelle aura pour mission, ensuite, de faire interner son mari. Ou plutôt manœuvrer pour que cet internement dans une institution psychiatrique devienne indispensable. Ce qui devait être facile, vu les précédents séjours qu'il avait déjà faits dans des cliniques spécialisées. Restée seule à la tête des biens du clan Vivier-Nouveau, Véronique procéderait alors au partage du butin entre ceux qui auraient participé à l'opération. « Et la mère de Raphaël ? avait-elle demandé au Duc. Il ne faut pas la négliger dans cette affaire. » Le Duc avait étouffé un ricanement : « Nous n'en sommes pas là, nous verrons bien le moment venu... D'ailleurs, personne n'est immortel... » Elle avait frissonné en entendant cette phrase, qu'elle s'était efforcée, depuis, d'oublier. Surtout maintenant qu'elle connaissait mieux la veuve du peintre, et qu'elle avait sympathisé avec elle. « Personne n'est immortel »... Non ! ça ne pouvait pas vouloir dire ce qu'elle imaginait, elle se faisait des idées. Elle devenait folle, elle aussi...

Elle se souvint brusquement qu'elle était censée avoir passé, autrefois, des diplômes d'histoire de l'art.

— À votre avis, interrogea-t-elle en regardant Raphaël dans les yeux, investir dans l'art est-il si rentable que ça ? Ne pensez-vous pas qu'en cas de retournement de la conjoncture économique, certains artistes dont les prix ont été artificiellement gonflés verraient leur cote redescendre à toute allure ?

Raphaël réfléchit un instant. À mille lieues d'imaginer que cette fille, qui avait vu le jour au plus bas de l'échelle sociale, était dotée d'une mémoire hors du commun et qu'elle venait de lui réciter des bribes d'un dossier sur le marché de la peinture qu'elle avait potassé, cet après-midi même, dans un numéro de la célèbre revue *Art and Business*.

— Tout dépend des peintres, attaqua-t-il après mûre réflexion. Il y a des gens comme Picasso ou mon père, qui connaissent des hausses prodigieuses mais justifiées, alors que des dizaines d'autres sont l'objet de pures et simples manipulations...

Elle n'écoutait plus. Ce n'était pas encore cette nuit qu'elle arriverait à se glisser dans son lit, se dit-elle. Elle avait beau faire des efforts, elle ne pensait plus qu'à ça.

À ça, et aux dix milliards de francs auxquels la fortune des Vivier-Nouveau était estimée.

Les gravillons de l'allée bordée de palmiers crissèrent sous les pneus de la R21 de Raphaël Vivier-Nouveau.

— Tiens, fit le jeune homme en freinant sec. Maman et Duke.

La grosse Jaguar rouge d'Annette Vivier-Nouveau les croisa, venant d'une allée perpendiculaire et se dirigeant vers la maison dont on n'apercevait, dans la nuit, entre les palmiers et les cyprès, que les clochetons et les tourelles.

Assise à l'arrière, sur la merveilleuse banquette tapissée de cuir Conolly, la veuve du peintre, qui adressa un petit sourire à son fils et à Véronique.

À l'avant, au volant, Christian Duke, le chauffeur qui eut un hochement de nuque respectueux en direction du conducteur de la R21.

— Vous savez que Duke a du sang indien ? interrogea Raphaël en souriant. Mais oui ! C'est un véritable Indien d'Amérique, un Peau-Rouge si vous préférez.

— Non ? fit Véronique de l'air le plus stupéfait qu'elle put.

Fidèle aux instructions de son seigneur et maître, elle attendit qu'il fût deux heures du matin passées pour se précipiter dehors, traverser le parc en courant, pieds nus, s'écorchant sur les graviers, trébuchant à chaque inégalité des pelouses, et se faufiler dans le pavillon occupé par les employés de la *Villa Spirit*. Lesquels n'étaient que deux pour le moment, puisque Maurice, le cuisinier, avait pris ses vacances annuelles. Il n'y avait que Maria, la femme de chambre d'origine antillaise qui marchait allègrement sur ses soixante ans, et le chauffeur.

C'est-à-dire Duke. Christian Duke. Ou encore : le Duc.

Elle gratta contre la porte du bout des ongles. La haute silhouette du chauffeur apparut dans l'entrebâillement.

— Ça ne se présente pas bien du tout, annonça-t-elle d'une voix étouffée en pénétrant dans la pièce dont les murs ne s'ornaient que d'une seule décoration : la carte des Etats-Unis, le pays natal de Christian Duke, qu'il avait dû quitter précipitamment cinq ans auparavant, parce qu'il y était recherché pour trois meurtres commis dans trois Etats différents.

Il dirigea vers elle son étrange visage cuivré et comme taillé au couteau dans un billot de bois.

— Déshabille-toi d'abord, commanda-t-il sans élever la voix.

Elle devint écarlate : elle avait oublié la règle qui exigeait qu'elle se mette nue dès qu'elle pénétrait dans sa chambre.

— Excuse-moi, souffla-t-elle.

Elle se débarrassa de son peignoir bleu en éponge et apparut, magnifique avec ses seins ronds aux longues pointes brunes, ses hanches larges et ce triangle de forêt bouclée, couleur de feu, au bas de son ventre.

Duke vira sur lui-même, lui tournant le dos.

— En position, ordonna-t-il de la même voix unie.

Il était face à la fenêtre grande ouverte mais protégée par une moustiquaire. De chez lui, quand il faisait jour, on avait une vue merveilleuse. D'abord la piscine, construite sur un à-pic et entourée d'une double colonnade d'inspiration ionique, et puis surtout la perspective à l'infini de la Méditerranée.

Il se retourna.

— C'est bien, apprécia-t-il.

Elle était prosternée comme il le souhaitait, buste écrasé contre le lit, mais fesses en l'air et surélevées par des oreillers sous son ventre, pieds touchant terre, jambes et bras très ouverts. Elle reposait, immobile, comme crucifiée, attendant l'épieu qui allait lui donner le coup de grâce.

Il lui écarta les fesses à deux mains comme il l'avait fait la première fois dégageant le puits brun et froncé de ses reins qu'il parvint presque à faire saillir, tant il ouvrait ses chairs à la limite du déchirement.

Du pouce droit, il la visita en cet endroit resserré et musclé de sa personne, la pénétrant, s'enfonçant, puis glissant également l'index et le majeur.

Elle grogna de plaisir, le front déjà en sueur, les dix ongles des mains griffant et déchirant les draps du lit.

— Ecarte mieux les jambes, commanda-t-il.

— Oui.

Elle était pratiquement en position de grand écart à présent. Et désespérée de ne pas pouvoir s'ouvrir plus. Était-ce possible de s'offrir davantage ? Le Duc affirmait que oui, prétendant qu'elle ne l'accueillait pas encore assez totalement, de tout son corps et de toute son âme. Qu'elle croyait sans doute bien faire, mais qu'il y avait une part d'elle, dans son inconscient, qui se refusait encore.

Il lui avait dit qu'il allait la dresser, lui apprendre à s'écarquiller, à se donner vraiment tout entière, à n'être plus qu'un orifice béant et palpitant attendant jour et nuit d'être rempli par lui. Il avait ajouté quand même qu'elle avait de bonnes dispositions, que ce ne serait pas trop difficile de l'éduquer. Et que, de toute façon, ils avaient tout le temps. Toute la vie devant eux...

Toute la vie ! Tandis que, dans le sillon de sa croupe, elle sentait la main du chauffeur qui se frayait un passage, l'agrandissait, la forait, déchirait ses muscles intimes, elle se dit pour la première fois que, s'il la quittait, elle en crèverait. « Mon Dieu ! gémit-elle intérieurement, faites qu'il ne m'abandonne jamais ! »

De grosses larmes jaillissaient maintenant de sous ses paupières. Il lui avait enfoncé son poing droit entier dans l'anus, à présent, et elle le sentait

bougier lentement, remuant les doigts méthodiquement dans les profondeurs de ses organes, déployer le pouce, l'index, le majeur, l'agrandissant encore, l'agrandissant toujours, la forçant et la formant, comme on assouplit une paire de chaussures trop étroites à l'aide d'embauchoirs.

Elle souffrait atrocement, et elle suppliait le ciel de ne jamais la priver de cette torture abominable et délicieuse. Qu'est-ce que c'était paradisiaque, d'être traitée comme ça, pire qu'une chienne, pire qu'une esclave, en pur et simple objet de mépris et de désir ! Un souffre-douleur. Une « chose » avec laquelle on joue au jeu de la vie et de la mort comme le chat avec la souris. Elle-même, jusqu'ici, ne savait pas à quel point elle adorait être humiliée, il le lui avait fait découvrir, elle lui devait cet émerveillement de tous les instants.

Ce qui la bouleversait encore plus, c'était le mépris dans lequel il tenait son sexe proprement dit. Jamais il ne l'avait pénétrée par là. Ni de la main, ni de la verge. De la même façon, il dédaignait aussi carrément sa bouche. Il ne l'avait obligée à le sucer qu'une seule fois, la première nuit, sur la plage, mais c'était pour des raisons stratégiques. Parce qu'il fallait établir une bonne fois pour tout le rapport de forces. En frappant les imaginations.

Ensuite, il ne l'avait plus jamais prise qu'en la sodomisant. Son ventre, son ventre de femme, n'existait pas pour lui. Ce n'était qu'en lui transperçant les reins, en la faisant gémir et souffrir, qu'il assouvissait le besoin de domination qui le dévorait lui-même.

Il retira son poing aussi brutalement qu'il s'était enfoncé, et elle faillit crier. Mais elle se retint en mâchant à pleines dents l'un des oreillers qui était à sa portée. Elle le savait, le pire était encore à venir. Elle le sentit qui se redressait, se collait contre elle tout en lui écartant de nouveau les fesses à deux mains. Elle grelotta en percevant le frôlement de l'énorme tête chercheuse dans le sillon de sa croupe. Elle creusa les reins tandis qu'il s'attaquait à ses sphincters. Elle se sentit céder. Puis, comme à chaque fois, elle crut s'évanouir tandis qu'il s'engloutissait en elle.

Il se recula en creusant le ventre pour mieux se voir l'empaler. Et en même temps, il dit d'une voix lente, d'une voix qui ne dénotait pas la moindre émotion apparente :

— Vas-y, maintenant. Raconte-moi ta soirée, je t'écoute.

Les yeux brûlants de larmes, le visage couvert de sueur sous sa crinière rousse flamboyante, elle dut faire un immense effort pour attaquer le récit de son dîner avec Raphaël Vivier-Nouveau.

Elle avait échoué sur toute la ligne, impossible de le dissimuler.

— J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu, conclut-elle d'une voix que hachaient les coups de boutoir qu'il lui donnait dans les reins. Je... j'ai mis tout en œuvre pour le séduire. Vraiment tout. Mais ce type est inaccessible. Je ne sais pas ce qu'il a... On dirait qu'il ne me voit même pas. C'est la première fois que ça m'arrive, je ne comprends pas...

Il la croyait sans le moindre effort. Elle avait sûrement fait tout ce qu'elle pouvait, mais on ne gagne rien à être juste avec quelqu'un qu'on traite en esclave. Le pouvoir c'est l'arbitraire. Un vrai maître est quelqu'un qui sait culpabiliser en permanence ceux qu'il domine.

Il s'empala d'une poussée violente, se plantant jusqu'à la garde tandis que son ventre, en la percutant, claquait contre les fesses de la jeune femme.

— Tu n'es qu'une pauvre conne, dit-il de la même voix sans émotion. Un zéro. Si l'opération échoue, ce sera à cause de toi. Tu n'as pas su le séduire et tu essaies de me faire croire que ce n'est pas ta faute. Mais qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es rien qu'une pauvre imbécile tout juste bonne à te faire enculer !

Elle eut un frisson saccadé, une ondulation nerveuse de tout le corps. Ces insultes étaient encore plus excitantes, plus délicieuses que la douleur infernale du pal qui la déchirait.

— C'est vrai, répéta-t-elle d'une voix mourante. Je suis juste bonne à me faire enculer...

Mais il ne l'entendait plus. Tout en continuant machinalement à se ruer en elle, il réfléchissait. Le plan A, comme il l'avait baptisé, c'est-à-dire le projet le plus simple, le plus facile en apparence (Véronique séduisait Raphaël Vivier-Nouveau, elle le rendait fou de passion, elle se faisait épouser, on provoquait l'internement à vie du mari, on se débarrassait de la veuve, et on se partageait la fortune), ce plan s'avérait impossible. Il fallait donc passer tout de suite au plan B, le projet de rechange en cas d'échec du premier. Plus risqué, bien sûr, mais on n'avait pas le choix.

Il se retira de nouveau, déclenchant les gémissements de la fille rousse. Seul son gland restait engagé dans le piège de muscles froncés des sphincters de Véronique. Le reste du sexe, long et luisant, était visible, planté droit comme un tronc d'arbre entre les fesses de la jeune femme.

Cette vision le fouetta de nouveau et il se réenfonça brutalement.

Il fallait aller vite, se dit-il. Pour lui ce n'était pas qu'une vulgaire question d'argent. C'était ni plus ni moins qu'une question de vie ou de mort. Et ça, personne, à part lui, ne le savait.

Le seul vice de Christian Duke dans l'existence, si on comptait pour du beurre cette innocente perversion consistant à n'apprécier, chez les femmes, que l'orifice le plus étroit et le mieux défendu de leur personne, c'était le jeu. À la grande époque des casinos de la Côte d'Azur, quinze ans plus tôt, lorsqu'il y avait presque autant d'établissements de jeux sur la Riviera française qu'à Las Vegas, il se serait senti dans la région comme un poisson dans l'eau.

Il n'avait pas eu de chance : il s'était installé dans les Alpes-Maritimes alors que la guerre des casinos s'achevait et qu'en cinq ans presque toutes les roulettes de la Côte avaient disparu. Il avait dû se rabattre, cent mètres plus

loin, sur l'unique établissement encore ouvert dans la ville : le Ruhl.

Il avait vu s'y consumer ses dernières économies. Le « 30 et 40 » lui avait été fatal. En deux mois, il avait perdu les cent mille francs avec lesquels il avait débarqué des Etats-Unis, fuyant les inspecteurs du FBI.

C'est alors qu'il s'était souvenu de Napoléon Scamaroni. À New York, juste avant son départ, un truand d'origine française lui avait dit que si jamais il avait besoin d'aide dans sa nouvelle patrie, il pourrait s'adresser à ce type, Scamaroni, qui vivait à Marseille où il exerçait officiellement la profession de promoteur immobilier.

Scamaroni lui avait avancé des sommes importantes. Cinquante mille par-ci, cinquante mille par-là. Aujourd'hui, Duke lui devait quelque chose comme deux cent mille francs sans les intérêts. Et il ne disposait pas du premier sou pour le rembourser.

Scamaroni n'était pas pressé. Un jour où Duke lui faisait part de ses difficultés, il avait éclaté de rire.

— Il n'y a pas le feu ! Ne vous inquiétez pas, je sais attendre.

— Et si je ne parviens jamais à payer mes dettes ? avait interrogé Duke.

Un sourire jovial avait illuminé la face jaune du Corse.

— Mais j'ai mon encaisseur, avait-il dit.

— Votre encaisseur ?

— Franck. Vous n'avez jamais entendu parler de lui ? Renseignez-vous, vous verrez, tout le monde le connaît sur la Côte, c'est une célébrité. Demandez autour de vous pourquoi on l'appelle l'Oculiste, et vous comprendrez.

Le chauffeur de madame Vivier-Nouveau s'était renseigné, en effet. Et il n'avait pas été déçu.

Ce qu'on lui avait raconté paraissait sortir tout droit d'un film d'horreur. Franck Léonardelle, l'« encaisseur » de Napoléon Scamaroni, était un délicat. Contre les mauvais payeurs, il n'utilisait jamais une arme à feu, il ne cognait pas. Il se contentait de s'emparer de sa victime, de la ligoter sur une chaise, et de lui arracher un œil.

En utilisant une petite cuillère de métal, une simple petite cuillère à café aux bords aiguisés comme des rasoirs. C'était ainsi qu'il avait mérité son surnom : l'Oculiste.

Et depuis, l'Oculiste à la petite cuillère métallique hantait les nuits sans sommeil de Christian Duke.

Il réentendait sans cesse les phrases prononcées par l'un des types qui lui en avait parlé : « C'est un gars fantastique, Léonardelle. Capable de te guérir tous tes problèmes de strabisme divergent, de cataracte ou de décollement de rétine ! Ah ça, d'accord, il n'y va pas avec le dos de la cuillère, on peut le dire, mais au moins il opère à l'œil ! »

Le genre d'humour noir que Duke détestait tout particulièrement.

La Providence l'avait doté de nerfs aussi solides que des filins d'acier, mais ça ne suffisait pas à résoudre le problème. S'il voulait retrouver le sommeil, il devait rembourser Scamaroni. Et pour le rembourser, il lui fallait du fric.

C'est ainsi que le projet avait germé dans sa tête : il s'agissait tout simplement de détourner la totalité de l'héritage Vivier-Nouveau.

Depuis qu'il s'était fait engager comme chauffeur par la veuve du peintre (sous un faux nom, bien entendu, et en présentant toute une liasse de certificats bidons), il avait eu le temps de pénétrer les secrets d'Annette Vivier-Nouveau et de son fils Raphaël. Tout ou presque. Silencieux, effacé, impeccablement stylé, il savait se faire oublier et laisser traîner ses oreilles partout où ça pouvait lui être utile. Par recoupements, il était parvenu à une évaluation assez exacte de la fortune de sa patronne. Il connaissait aussi le péché mignon de la veuve : son attirance pour les beaux éphèbes bien montés. Il savait même que Marc-Antoine Roussillon, directeur de galeries et homme d'affaires de madame Vivier-Nouveau, avait eu une courte aventure avec cette dernière. En enquêtant d'une façon un peu plus approfondie, il avait découvert les brèves et très clandestines liaisons du galeriste. Il avait surtout compris que Roussillon crevait de trouille devant Danielle, sa femme. La peur du scandale, la terreur qu'elle ne demande le divorce, et ne récupère l'argent qu'elle avait mis dans ses galeries au moment de leur mariage, le poussait à se conduire, dans l'adultère, avec autant de prudence et de précautions qu'un maquisard du Vercors en pleine occupation nazie.

Il croyait tout savoir sur les Vivier-Nouveau et leur entourage, connaître tous leurs talons d'Achille. Le seul sur lequel il n'avait pratiquement rassemblé aucun renseignement intéressant, c'était Raphaël. La vie de ce jeune homme trop gros et totalement inactif restait un mystère. Plusieurs fois, Duke avait essayé de pénétrer dans l'ancien atelier où l'héritier de GVN avait emménagé sa garçonnière. Mais les serrures sophistiquées des portes, ainsi que la crainte des alarmes à infrarouges qu'il y avait installées, l'avaient découragé.

Il avait rangé le « problème Raphaël » dans une case de son cerveau et il s'était appliqué, pendant des semaines et des semaines, au montage de son plan.

Quand celui-ci avait été au point, il avait procédé à la première phase de sa réalisation : il avait éliminé Miss Elmore, la dame de compagnie d'Annette.

Il savait que la vieille fille passait tous ses weekends libres à faire du camping dans le massif du Mercantour, pas très loin de Saint-Martin-de-Vésubie. La rejoindre là-bas, l'assommer, l'installer au volant de sa voiture et faire rouler celle-ci dans un précipice, n'avait été pour Duke qu'un jeu d'enfant.

Désormais la place était libre. Véronique Amata pouvait entrer en scène.

Toujours planté dans la croupe de celle-ci, il se sentit brusquement frémir. L'orgasme montait.

Il lui attrapa les cheveux à pleines mains et tira sur sa magnifique crinière rousse. Véronique hurla.

Ce cri de douleur le fouetta. Il inonda la jeune femme jusqu'au plus profond de ses reins.

Aussitôt, il s'arracha à elle et, sans lui laisser le temps de souffler, montra le téléphone posé à terre :

— On n'a plus le choix, dit-il. Tu vas appeler immédiatement Roussillon. Et tant pis si tu réveilles sa rombière. Au contraire, ça achèvera de le mettre en condition.

Dans l'autre pavillon, celui de l'ex-atelier de Germain Vivier-Nouveau, à l'extrémité opposée du parc de la *Villa Spirit*, Raphaël gambergeait lui aussi.

Jusqu'à présent, il n'avait pas commis la moindre erreur. Même sa filature, la nuit précédente, de ces deux flics venus de Paris, s'était terminée à son avantage. La lourde barre de fer (un montant de galerie perdu par une voiture) qu'il avait providentiellement ramassée, sur le trottoir, et avec laquelle il avait assommé le policier, lui avait sauvé la mise. Le flic trop malin s'était écroulé avant même d'avoir pu l'identifier.

N'empêche que ces deux poulets qu'on présentait, dans le journal, comme des as, lui gâchaient sérieusement la vie. Pas question, tant qu'ils seraient dans la région, de remettre ça avec une nouvelle créature draguée dans une boîte ou dans un bar, comme les trois précédentes. Il fallait attendre bien patiemment qu'ils remontent à Paris.

Oui, mais ils ne remonteront jamais, murmurait une voix à l'oreille de Raphaël. Et tu le sais très bien, ces deux-là ne sont pas de la race de ceux qui abandonnent, ou qui referment un dossier sans avoir trouvé le coupable. Alors ? Tu te sens le courage d'attendre, de poireauter encore des semaines, peut-être des mois, avant de recommencer ?

Non, il n'aurait jamais ce courage. Déjà, l'obsession remontait en lui, la vieille obsession bien connue qui lui tordait l'estomac et lui faisait bourdonner les tempes comme un camé en manque. Il suffisait qu'il ferme les yeux, et qu'est-ce qu'il voyait ? Des femmes découpées en morceaux. Des troncs, des jambes, des têtes décapitées. Des couteaux rougis. Des hachoirs dégoulinants de sang. Et ce bruit que faisaient les treuils, quand il les actionnait dans la pièce aménagée par son père dans les dernières années de sa vie. Ah, ces longues séances de découpage, le raclement de la scie contre les articulations, le claquement du hachoir sur le lourd étal de bois, le crissement des couteaux

effilés comme des rasoirs à travers l'épaisseur des chairs !

Et l'odeur poisseuse du sang ! Tout !

« Et tu crois que tu vas savoir attendre ? » lui répétait la voix. Mais non. Impossible.

Déjà ces deux flics étaient en train de lui faire rater son rendez-vous, devenu rituel, son rendez-vous du week-end avec la souffrance et la mort des autres. On était samedi, et il était paralysé, réduit à l'impuissance. Et tordu de douleur, perclus de désir inassouvi. Ça ne pouvait pas continuer.

Puisqu'il leur fallait un coupable, un vrai, bien plausible, il allait leur en servir un sur un plateau. Pas plus tard que cette nuit.

CHAPITRE XV



Le téléphone résonna longtemps à travers le grand appartement que louait, à Nice, Marc-Antoine Roussillon, au-dessus des jardins d'Alsace-Lorraine, sur le boulevard Victor-Hugo. Lui et sa femme ne l'occupaient que trois ou quatre mois dans l'année, ils l'avaient donc meublé avec tout ce dont ils ne voulaient plus à Paris, dans leur grand appartement du boulevard Latour-Maubourg. Résultat : l'espace était encombré de commodes Louis XVI et de bergères venant de la famille de Danielle. Alors qu'à Paris les pièces étaient

quasiment vides, uniquement décorées en « high-tech » avec de l'inox partout, du marbre noir et blanc, et çà et là une sculpture ultra-moderne en tôle peinte signée d'un des grands noms du moment.

Nu à cause de la canicule nocturne, Marc-Antoine Roussillon tâtonnait à travers la grande salle de séjour à la recherche du téléphone. Il n'avait pas en tête la disposition des lieux, alors il se cogna plusieurs fois à des meubles, se faisant un mal de chien.

Il arracha le récepteur et glapit :

— Allô ?

Un réveil lumineux, sur un guéridon en marqueterie, indiquait trois heures du matin.

— Marc-Antoine ? murmura une voix enveloppante et chaude qu'il reconnut immédiatement. Je suis désolée. Je vous ai réveillé, c'est ça ?

Il eut le sentiment qu'on lui promenait des glaçons le long de la colonne vertébrale. Véronique Amata ! L'admirable fille rousse qu'il avait fait entrer comme dame de compagnie chez Annette Vivier-Nouveau ! Et qui l'appelait en pleine nuit ! Chez lui ! Alors que Danielle, sa femme, était couchée dans la chambre voisine. Et sans doute réveillée, elle aussi, par la sonnerie du téléphone...

— Mais non... Enfin oui, un peu. Qu'est-ce que...

— Marc-Antoine, murmura Véronique de la même voix caressante. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit, l'autre jour ? J'ai une dette envers vous et je veux la payer. Eh bien, je suis prête.

Rien qu'à cette perspective, le membre imposant du galeriste commença à tressaillir, gonflant progressivement et relevant le nez.

— Vous... Vous êtes prête ? hoqueta-t-il, partagé entre la panique et un désir fou, incoercible.

— Mais oui.

— Q... quand ?

— Maintenant. Cela vous ennuie ? Vous êtes fatigué ? Vous préférez dormir ?

— Mais non, glapit Roussillon qui sentait l'adrénaline se ruer comme un torrent brûlant dans ses veines.

— Alors, venez, je vous attends. Ah, si vous saviez comme je suis impatiente !

L'engin viril du galeriste gagna quelques centimètres supplémentaires. En longueur et en largeur.

— Où ? bafouilla-t-il.

— Ici, lâcha Véronique. Je serai à la grille, je vous attendrai. Nous irons dans le pavillon des domestiques, il est vide à l'heure actuelle. À part Maria.

Mais, comme vous le savez, elle est à moitié sourde...

— Vous... Vous croyez que c'est bien prudent ? interrogea Roussillon. Le chauffeur n'est pas là ?

— Il a pris son week-end, souffla Véronique. Nous serons seuls. Mais si cette pauvre Maria vous fait peur...

— Non ! Non ! jeta le galeriste, paniqué comme un même qui voit lui passer sous le nez une assiette remplie de gâteaux. J'arrive.

Il raccrocha et se regarda. Son membre pointait le nez triomphalement vers le plafond.

Il se rua vers la salle de bains, y prit une serviette dans laquelle il se drapa. Puis il revint dans la chambre à coucher où, bien entendu, Danielle était réveillée.

— C'étaient les flics, annonça-t-il. Il paraît qu'il y a eu une tentative de cambriolage à la galerie, il faut que j'aille voir...

— Ça ne peut pas attendre demain ? interrogea Danielle.

— Toutes les alarmes se sont déclenchées, glapit Roussillon en plongeant le nez dans une grande armoire en noyer où se trouvait sa garde-robe. Il faut que j'aille les arrêter, les flics ne connaissent pas le code.

Il eut énormément de mal à enfiler son pantalon, à cause de cette « barre centrale » qui refrisait de se laisser oublier, au milieu de lui.

— Voilà, soupira Véronique en reposant le combiné. Il arrive.

Le long visage en lame de couteau de Duke se tourna vers elle.

— Nous avons juste le temps d'organiser la mise en scène, souffla-t-il.

Véronique était toujours nue, en face de lui, dans sa chambre. Les yeux noirs très enfoncés du chauffeur la fixèrent. Cette fille était véritablement étonnante. Il avait énormément de mal à cacher son admiration. Cette fille avait tous les dons. Non seulement elle était merveilleusement-belle, mais en plus c'était un délice de la posséder en la sodomisant, à la façon qu'il aimait. Par-dessus le marché, elle était intelligente. Elle comprenait vite ce qu'on attendait d'elle. Elle possédait une mémoire fantastique. Pour se couler dans la peau d'une dame de compagnie, elle avait emmagasiné en quelques jours plus de connaissances artistiques que bien des étudiants en histoire de l'art pendant leurs années d'études. Enfin, c'était une admirable actrice. Elle venait de jouer à ce crétin de Roussillon la comédie de la passion et du désir comme si elle avait passé dix ans au Conservatoire.

Il lui dit pourtant, d'un petit air méprisant :

— Tu n'as pas été très bonne. Ça m'étonnerait qu'il se laisse prendre au piège.

— Vous croyez ? balbutia-t-elle. Il m’a semblé, au contraire, qu’il mordait à l’hameçon.

— On verra, lâcha Duke maussade. Espérons pour toi.

Il lui montra le peignoir bleu dans lequel elle s’était enveloppée pour traverser le parc, une heure plus tôt.

— Rhabilles-toi et fais-toi belle, ordonna-t-il. Enfin, si tu en es capable.

Elle se pencha pour attraper le peignoir et il regarda ses fesses. Il y a peu de femmes qui ont une vraie croupe de femme, une vraie paire de fesses rondes et pleines avec juste ce qu’il faut d’animalité pour que ça mérite réellement le nom de « croupe ». Véronique faisait partie de cette catégorie rarissime. Il l’avait repérée sur la plage, au début de juillet et elle lui avait plu instantanément. Il l’avait longuement suivie dans les rues, il l’avait vue dans les bars, draguant des touristes, chassant le client dans les salons des palaces du front de mer. Elle se prostituait, mais ce n’était pas une professionnelle comme les autres, une pute vulgaire et bête comme il y en a tant. Elle avait quelque chose en plus, il ne savait pas encore quoi, mais il était sûr qu’elle était différente, et qu’il la lui fallait pour lui.

Puis il avait découvert la bande dont elle faisait partie. Les fameux Requins Unis. Deux autres filles qui tapinaient également, et cinq garçons qui survivaient en volant des mobylettes, en arrachant les sacs à main des passantes ou en draguant des riches homosexuels étrangers.

Huit petits loubards minables qui zonaient sur la plage, la nuit, à la belle étoile. Huit petits voyous qui allaient constituer son armée secrète, sa force de frappe invisible. Sa « réserve de munitions », au cas où certaines parties de son plan échoueraient.

Une nuit, vers trois heures du matin, Duke était allé se baigner près de leur « campement ». Ils étaient tous là, autour des lampes à pétrole. Certains d’entre eux se chamaillaient, tandis que les autres se repassaient des joints en silence.

Resté à proximité du rivage, plongé dans l’eau tiède jusqu’aux épaules, il les avait observés. Tout s’était passé comme il l’espérait. Très vite, les petits malfrats avaient repéré le tas de vêtements laissé par Duke à une dizaine de mètres de leur groupe, et ils avaient décidé de le dévaliser. Pendant que l’un d’entre eux, Fax, lui faisait les poches, un autre, un Noir gigantesque avec une chaîne dorée qui lui battait les pectoraux, avait rejoint Duke dans la mer. Le Noir s’était mis à nager autour de Duke en se rapprochant. Dans un grand sourire, il avait exhibé une dentition éblouissante.

— C’est bon, les bains de minuit, non ?

Au lieu de lui répondre, Duke avait brusquement disparu de la surface de la mer. Evanoui. Le temps que le Noir revienne de sa surprise, et il avait senti, sous l’eau, deux poignes de fer qui se refermaient autour de ses mollets. Il n’avait même pas eu le temps de crier. Attiré vers le fond, il s’était dit qu’il

allait mourir noyé.

Il n'émergea qu'une minute plus tard parce que l'inconnu l'avait relâché, mais il le maintenait solidement, à présent, de ses deux bras, le ceinturant par derrière à l'étouffer.

— Ce n'est pas un bain de minuit ! avait soufflé Duke d'une voix rauque. Et tu vas crier à tes copains de laisser mes vêtements tranquilles !

Suffoqué, paniqué, crachant et larmoyant, Ibrahim, le Noir, s'était exécuté.

L'instant d'après, maté, il regagnait la plage, poussé en avant par l'athlète aux pommettes d'Indien et aux yeux noirs étrangement fixes.

— Votre petit numéro de malfrats minables n'est pas très au point, avait lâché Duke d'une voix glacée. Même dans un feuilleton télé, vous n'auriez pas l'air vrais.

— Ah oui ? avait grincé Fax en se levant. Tu as remarqué qu'on était cinq et que tu es tout seul, ou tu ne sais pas compter ?

— Ce qui m'étonne, avait répondu le chauffeur après un silence, c'est qu'on te laisse sortir la nuit. Ta maman ne s'inquiète pas quand elle ne te voit pas rentrer ?

Fou furieux, Fax avait fait quelques pas en direction de l'Indien.

— Ma maman, avait-il glapi, quand elle vivait encore elle tapinait et c'était moi son souteneur ! Et maintenant, je vais t'apprendre à vivre !

Mais Fax ne sut jamais ce qui lui était réellement arrivé, à partir de ce moment-là. Il ne vit même pas son adversaire bouger. Tout ce qu'il sentit, ce fut le courant d'air provoqué subitement par le poing de Duke lancé à toute volée. Puis sa bouche se remplit de sang, et il eut l'impression que sa mâchoire lui était remontée jusqu'aux sourcils.

Tandis qu'il s'effondrait sur les galets, Larsen et Cobra s'élançaient à leur tour. Ils auraient peut-être eu leur chance s'ils étaient arrivés ensemble, mais Duke eut le temps d'attraper Cobra par le bras droit et de le renvoyer comme une catapulte contre Larsen. Il y eut un claquement de chairs giflées, deux cris étouffés, puis ils roulèrent à leur tour sur les galets.

Les autres ne bougèrent pas. Ce type trop calme qui tapait avec la précision et l'efficacité d'un robot commençait à leur flanquer la frousse de leur vie.

— Parfait, avait dit Christian Duke. Je vois que vous êtes dans les bonnes conditions pour m'écouter.

Il leur raconta alors une belle histoire comme ils les aimaient. Il évoqua une fortune d'environ dix milliards qu'il suffisait de se baisser pour ramasser. Il ajouta qu'il savait tout d'eux, qu'ils se croyaient les rois des loubards mais qu'ils n'étaient que des pauvres minables vivant à la petite semaine, sans aucun avenir.

Mais ils pouvaient lui servir. À condition de savoir les utiliser.

— J'étais à la recherche de petits cons dans votre genre, avait-il conclu. Je vous offre cinquante briques à chacun si l'opération réussit.

Fax avait essuyé d'un revers de bras sa bouche ensanglantée.

— Et il faudra faire quoi pour gagner tout ce fric ? avait-il interrogé d'une voix hargneuse.

— Pour le moment pas grand-chose. Continuez votre petite existence nulle, je n'ai pas encore distribué les rôles. De toute façon, c'est une opération qui peut durer un certain temps, je ferai appel à vous lorsque ce sera nécessaire.

Cinquante briques ! Les yeux des huit garçons et filles étincelaient. Ils n'avaient jamais osé rêver à tant de fric. Qu'est-ce qu'on pouvait faire avec une somme pareille ?

— Attention, avait conclu Duke. Si je vous mets au parfum pour cette affaire, vous ne pouvez plus revenir en arrière. Si vous changez d'avis, je vous tue.

Le déclic du couteau à cran d'arrêt qu'il avait alors exhibé les avait fait sursauter. Ils n'avaient même pas vu d'où il l'avait tiré. Probablement de sous son slip de bain, mais ils n'auraient pu en jurer.

— À partir de maintenant, vous êtes sous mon autorité, avait-il encore dit.

Puis il s'était tourné vers la grande fille rousse qu'il épiait depuis près d'une semaine.

— Viens ici, avait-il ordonné.

Véronique s'était rapprochée, comme hypnotisée par les yeux noirs de l'homme brillant dans la pénombre bleue de la nuit. Elle était en chemisier blanc et jeans. Il lui avait commandé de s'agenouiller.

— Suce-moi, lui avait-il dit. C'est ton boulot, et tu le fais très bien, je le sais.

Sans se préoccuper du sursaut de rage qui avait envahi Fax, il avait baissé son slip, exhibant un long membre étrangement pointu du bout et dont la peau était comme ambrée.

— Dépêche-toi, avait-il repris.

Envahie par des sentiments mêlés de répulsion et de fascination, Véronique Amata l'avait avalé jusqu'au fond de la bouche.

Fax grondait comme un chien enragé retenu par une laisse, mais il ne bougea pas. C'était la première fois qu'il voyait celle qu'il considérait comme sa « femme » se faire posséder sous ses yeux par un autre.

Ils assistèrent tous, jusqu'au bout, muets et immobiles, à cette fellation. Jusqu'à ce qu'il se déverse en elle, lourd et brûlant. Ensuite, il remonta son slip sans un mot. Puis il se tourna vers Fax.

— Maintenant ce n'est plus toi le chef, dit-il. C'est moi.

Véronique était assise sur les galets, les yeux perdus dans le vague. Abasourdie. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il l'avait prise comme une brute, il l'avait avilie devant les autres, et elle avait aimé ça.

Elle l'avait avalé, elle l'avait bu jusqu'à la dernière goutte quand il avait éjaculé dans sa bouche, et elle s'était sentie d'un seul coup au bord de l'orgasme.

C'était la première fois que ça lui arrivait.

Depuis, Fax lui faisait des scènes à chaque fois qu'il la voyait, mais elle s'en moquait éperdument.

Elle était passée de l'autre côté de la barrière.

À tous les points de vue.

Elle avait goûté à deux choses qui l'avaient transformée : la violence de Duke, et le luxe de la *Villa Spirit*, sur la colline de Cimiez.

Elle était prête à se damner pour garder tout cela.

Alors que le chauffeur « arrangeait les éclairages », comme il l'avait annoncé, dans la chambre voisine de la sienne, celle qu'occupait normalement Maurice, le cuisinier actuellement en vacances, Raphaël Vivier-Nouveau se glissait hors de celle de sa mère qui dormait à poings fermés.

Dans la poche droite de la veste du jeune homme, il y avait un collier en or dans lequel étaient serties des émeraudes en forme de poire.

La réplique exacte de celui que portait Katia Baudrillart, la nuit où il l'avait tuée.

Mais sa réplique *en vrai*. En authentique.

Il repensa à celui qu'il allait tuer et qui allait jouer le rôle du « coupable » à sa place. Il réentendit sa voix, un jour où il étudiait son thème astral :

« Je vois... je vois autour de toi du sang... Beaucoup de sang... »

Puis il s'était troublé, sa voix s'était cassée et il était devenu très pâle. Il avait levé les yeux vers Raphaël :

— Tout ce sang, avait-il répété, plusieurs fois... Tout ce sang...

Raphaël n'avait jamais cru réellement aux dons divinatoires de son ami. Pour lui, tout ça c'étaient des blagues, des histoires. Des contes de fées. Ou d'horreur.

D'ailleurs, lui, Raphaël, ce n'était pas le sang qu'il aimait. Enfin, pas seulement.

Ce qui le transportait, c'était la vision de la chair découpée, tranchée, pantelante. La chair des femmes.

Une immense toile peinte à l'huile et signée GVN était suspendue dans le

couloir du premier étage, face à l'escalier monumental en marbre.

Elle s'intitulait *Abattoir XVIII* et Raphaël la connaissait par cœur. Elle représentait un bœuf écorché suspendu par les pattes arrière à des crochets de boucherie. C'était une des dernières toiles de son père. Raphaël se souvenait parfaitement de l'émotion qu'il avait ressentie, jadis, en entrant dans l'atelier et en y découvrant l'énorme animal accroché au milieu de la pièce, ainsi que la toile gigantesque, à côté, sur laquelle Germain Vivier-Nouveau travaillait. Il devait alors avoir dix-huit ou dix-neuf ans, et cela faisait plusieurs années, déjà, que Germain s'était lancé dans cette série de bêtes de boucherie. *Abattoir XVIII* était l'une de ses œuvres les plus fascinantes. Les plus atroces aussi. Quand on la regardait superficiellement, on croyait ne discerner qu'un amalgame de couleurs criardes barbouillées et assemblées n'importe comment. Mais, à mesure que les yeux s'habituait, on comprenait qu'il s'agissait d'un animal ouvert, dont on pouvait même reconnaître les côtes au milieu des chairs tranchées. Une gamme fantastique de rouges et de roses avait été utilisée par le peintre pour traiter ce sujet et donner l'impression d'une vie bouillonnante de la chair, par-delà la mort de la bête.

Raphaël, en regardant ce tableau, avait senti une émotion violente distendre son pantalon. Il avait joui presque tout de suite après.

C'était ainsi que sa libido s'était détraquée. Et fixée pour toujours. Un dérèglement définitif que, depuis, il lui fallait cacher à tout le monde.

Il sourit amèrement en passant devant *Abattoir XVIII*. La vie était injuste.

Les sanglantes boucheries de son père avaient valu à celui-ci la gloire et l'immortalité, et se vendaient aujourd'hui des dizaines de millions. Alors que lui, qui se passionnait au fond pour les mêmes choses, qui allait même plus loin que son père, tout en poursuivant son œuvre, il devait se cacher, on le traquait. Et si par malheur il se laissait prendre, on l'emprisonnerait et on le condamnerait. Ou on l'internerait à vie comme fou furieux.

La vie était absurde.

Qu'est-ce qui différenciait un génie d'un meurtrier sadique et monstrueux ? Rien, à ses yeux. Tout, à ceux des autres.

Dehors, dans le parc, les grillons innombrables continuaient à moduler leur chant d'amour et de désir.

Il respira profondément.

C'était une nuit d'été chaude et paisible, baignée par la lueur irréallement bleue de la lune.

Et lui, Raphaël Vivier-Nouveau, il fallait qu'il tue encore. Et, cette fois-ci, sans plaisir. Par nécessité. Pour détourner de lui les recherches et les soupçons.

Le sang appelait le sang.

CHAPITRE XVI



À six heures du matin, en juillet, le soleil est déjà levé officiellement depuis une heure et demie. Mais les tranches horaires officielles ne sont pas toujours d'accord avec la réalité. Sur le quai Papacino, face au minuscule port de Nice, à l'abri de l'énorme rocher du « Château », les façades ocre et rouges des maisons étaient encore baignées par les brumes de la nuit. Le long du quai, yachts et bateaux de pêche oscillaient très doucement sur une eau grise et mate comme de l'étain. Un silence total planait sur le quartier envahi par une chaleur déjà lourde, annonciatrice de canicule dans la journée.

Raphaël Vivier-Nouveau essuya ses mains moites contre son pantalon de toile bleu sombre. L'ascension de six étages du vieil immeuble où habitait Grégoire Samsa l'avait mis hors d'haleine.

Il s'accorda une minute pour retrouver une respiration régulière. Ce qu'il allait faire ne lui plaisait pas du tout, mais il n'avait plus le choix. La police voulait un coupable et elle n'allait pas lâcher le morceau de si tôt. Elle avait même envoyé deux emmerdeurs de Paris pour accélérer les choses. Ces policiers n'étaient pas stupides. L'un d'entre eux lui avait tendu un traquenard dans lequel il avait bien failli tomber. Sans cette « barre » de galerie de voiture providentielle, il serait sans doute, en ce moment, assis sur une petite chaise, dans un bureau de l'antenne de Police Judiciaire de Nice, avec un

projecteur en pleine gueule et des tas de flics autour de lui en train de se relayer avec leurs questions idiotes. Et personne, personne au monde, aucune des relations de sa mère, si haut placées fussent-elles, ne pourrait le tirer de là. Même la gloire de son père !

Mieux valait prévenir que guérir.

N'empêche que ça ne l'amusait pas d'être obligé de tuer Grégoire Samsa, son copain de collège, son plus vieil ami, l'unique et dernier témoin de son passé, de son enfance ; d'un temps où il ignorait encore qu'il portait en lui des pulsions que tout un chacun aurait qualifiées de « monstrueuses ».

Il l'aimait bien, Samsa. Il ne lui voulait aucun mal. C'était vrai qu'il aimait tuer, mais seulement des femmes. Et même pas pour tuer, pour les découper ensuite, séparer méthodiquement les différentes parties de leur corps, les aligner, les comparer. Et filmer toute l'opération. Et étiqueter la cassette, après, avec la date et le nom de la victime. Et se repasser les films, à tête reposée, plus tard, quand l'appel du sang et de la mort montait en lui, tapait entre ses tempes, gueulait et aboyait comme une meute de fauves déchaînés. Il avait déjà trois cassettes du même métal. Etiquetées : « Odile », « Greta », « Katia ». Toujours le même scénario. D'abord des caresses et des étreintes du pavillon, captées par la caméra vidéo dissimulée derrière l'un des faux miroirs du mur. Puis le meurtre à l'aide d'un masque frontal équipé d'un énorme boulon d'acier capable de transpercer une tête humaine de part en part. Ensuite, il passait dans la pièce voisine, l'ancien atelier de son père avec ses installations, ses treuils, ses poulies et ses rails aériens. Là, il y avait une autre caméra que Raphaël mettait lui-même en marche et qui ne perdait rien des moindres gestes du découpage des malheureuses.

Il n'avait que trois cassettes, pour le moment. Mais un jour il en aurait dix, il en aurait vingt, il en aurait cent...

Ce seraient ses œuvres à lui. Ses « œuvres complètes ». Ses chefs-d'œuvre.

Et la gloire de son père, dont on lui rebattait les oreilles depuis l'enfance, ternirait devant la sienne.

Oui, mais pour cela il fallait qu'il tue encore !

Il avait apporté avec lui le matériel adéquat pour ouvrir la porte de l'appartement de Grégoire Samsa. La serrure était d'un modèle banal, et la clé était dedans. Il sortit d'une des poches de sa veste une pince en métal, un « écarteur » comme on en utilise en chirurgie pour certaines plaies. Il avait vu à la télé, il n'y avait pas longtemps, un polar où on ouvrait une porte de cette façon. Il avait retenu la leçon.

« L'écarteur » était prolongé par une grosse poignée télescopique. Il enfonça la pince dans la serrure, chercha une prise, sentit que les branches de « l'écarteur » rencontraient l'extrémité de la clé. Il serra solidement la poignée télescopique et se mit à tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une

montre. Il y eut deux ou trois cliquetis imperceptibles, puis les ressorts lâchèrent. Le pêne était libéré. La porte s'ouvrit.

L'appartement de Grégoire Samsa ne ressemblait pas du tout à l'autre d'un voyant traditionnel. Ni boules de cristal, ni parfum d'encens. Les livres étaient rangés sur des étagères de métal, les murs étaient peints en blanc, il y avait une table à surface de verre dans la salle de séjour, couverte de dossiers. C'était là qu'il travaillait. Là aussi qu'il rédigeait ses horoscopes pour l'un des quotidiens des Alpes-Maritimes. En passant, Raphaël aperçut le *Yi King*, le plus ancien livre de divination chinois, grand ouvert sur la table. Grégoire avait dû le consulter tout récemment. Un passage coché au milieu du chapitre 25.

Raphaël allait se diriger vers la chambre de Samsa lorsqu'il se bloqua. Un très léger bruit venait de la salle d'eau.

S'il n'avait jamais eu foi dans sa chance, il aurait eu à ce moment un démenti cinglant. Grégoire Samsa avait toujours été plus ou moins insomniaque. Cette nuit encore, il n'avait pas dû dormir beaucoup. Alors, à l'aube, il s'était levé et il s'était fait couler un bain.

Rapidement, Raphaël se dirigea vers l'endroit d'où le bruit d'eau lui parvenait. Samsa était effectivement allongé dans sa baignoire, les yeux fermés, et un gant de toilette appliqué sur les yeux.

Un peu au-dessus de la baignoire, vers la droite, sur une tablette de porcelaine, une grosse brosse à dents électrique dont le fil était branché dans la prise murale.

Raphaël avança silencieusement, s'empara de la brosse à dents, jaugea la longueur du fil, mit en marche l'appareil et le balança, toujours branché, dans l'eau de la baignoire.

Le ronflement du moteur de la brosse électrique arracha le médium à sa torpeur. Il se débarrassa du gant de toilette et dirigea vers Raphaël des yeux où l'épouvante succéda, en une seconde, à la surprise.

Déjà la brosse atterrissait dans l'eau.

Il y eut un grésillement. Puis, dans le couloir, un bruit sourd de disjoncteur qui saute.

Dans la pénombre, les bras de Samsa jaillirent convulsivement de l'eau puis y retombèrent.

C'était fini.

Il ne restait plus à Raphaël qu'à chercher un tiroir où enfouir le collier d'émeraudes « sosie » de celui que portait Katia Baudrillart la nuit où elle était morte.

En traversant la salle de séjour, il s'arrêta devant la table de travail de celui qu'il venait de tuer.

Le passage de *Yi King* que Grégoire Samsa avait coché s'intitulait :

« Infortune imméritée ».

L'oracle ne s'était pas vraiment trompé.

Il était à peine six heures dix du matin lorsque Raphaël se retrouva dehors. Dans une heure et demie environ, il allait passer à la seconde phase de son plan.

Six heures dix du matin, dans le petit pavillon occupé par les employés de la *Villa Spirit*.

Marc-Antoine Roussillon nageait dans le bonheur.

Il avait déjà possédé deux fois de suite la fabuleuse créature rousse qu'il désirait comme un dingue, une semaine plus tôt. Et maintenant, elle le faisait s'allonger sur le dos, en travers du lit, dans la chambre de Maurice, le cuisinier des Vivier-Nouveau, et elle crapahutait vers lui, crinière de feu en bataille, seins ballottés entre ses bras, croupe en l'air. Et elle le chevauchait, elle l'enfourchait, elle l'empoignait à pleines mains et se le dirigeait, dans son entrecuisse, vers le centre palpitant de son ventre.

— Et de trois ! annonça-t-elle en riant.

Et la porte de la chambre s'ouvrit doucement.

Et deux mains armées d'un appareil photo tout simple, tout banal, un de ces trucs automatiques où on n'a besoin de régler ni la distance ni l'ouverture, se mirent en position.

Le premier flash explosa.

Une décharge de TNT placée sous le lit n'aurait pas provoqué une panique plus intense chez le galeriste prospère qu'était Marc-Antoine Roussillon.

Prospère, mais paniqué à l'idée que sa femme pourrait découvrir ses rares et ultra-prudentes incartades conjugales.

Pas parce qu'il avait peur de la perdre.

Parce qu'il serait ruiné si elle retirait brutalement tout l'argent qu'elle avait placé dans ses galeries. D'un seul coup, ce serait la descente de tous les degrés de l'échelle sociale. Avec les relations qu'elle avait, elle pouvait le griller partout, dans l'univers archi-fermé des marchands de tableaux. Il ne referait jamais surface.

Il y eut un second flash. Puis un troisième.

Marc-Antoine Roussillon voulut se dégager, mais Véronique était assise sur lui, et ses cuisses musclées d'excellente nageuse l'immobilisaient. Elle avait même réussi à le faire rentrer dans son ventre et à s'empaler sur lui.

Il aurait pu se débattre, la cogner, lui balancer des gifles, mais à quoi bon

maintenant ?

Le quatrième flash explosa. Il retomba sur le dos.

Incapable de retenir ses claquements de dents.

« Il débände », constata froidement Véronique en gigotant pour essayer de le retenir, bien raide et dur entre les muqueuses de son sexe.

Le visage acéré de Christian Duke, le chauffeur de madame Vivier-Nouveau, apparut au fond de la pièce.

— Parfaits, ces petits appareils, dit-il lentement. Rudimentaires mais efficaces.

Marc-Antoine Roussillon avait reçu un premier choc sévère au moment où il avait été mitraillé. Sa seconde stupéfaction fut de découvrir la présence du chauffeur dans la chambre.

— Ça y est, reprit Véronique. Il est tout mou.

— Dommage, murmura Duke.

— Oui, dit-elle. Il ne baisait pas si mal, en fin de compte.

Le marchand de tableaux avait l'impression qu'un courant d'air glacé lui soufflait en plein visage. Véronique s'était dégagée, elle réenfilait calmement son peignoir. Plus rien à voir avec la créature volcanique qui, quelques instants auparavant encore, l'enfourchait en gémissant de désir.

Il s'assit sur le bord du lit, essayant de retrouver son calme.

— OK, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait d'empêcher de trembler, il s'agit d'un chantage ? Vous voulez combien ?

Le chauffeur jouait négligemment avec l'appareil photo, le laissant se balancer au bout de sa courroie.

— Vous êtes réaliste, cher monsieur, mais vous voyez trop de mauvais feuilletons à la télé. Nous ne voulons pas d'argent. De toute façon, vous n'êtes pas assez riche pour nos besoins.

— Quoi alors ?

Le chauffeur était deux fois grand comme Roussillon et ses biceps saillaient, gonflant les manches courtes de sa chemise à carreaux. Aucune chance s'il lui sautait dessus pour le déroutier et essayer de s'emparer de l'appareil photo.

Il était obligé de négocier.

— Rien qu'un petit coup de pouce, cher ami, répondit Duke, dans une histoire qui ne demande qu'à devenir un grand roman d'amour. Je vous explique. Mademoiselle (il désigna Véronique) a eu le coup de foudre pour Monsieur. (Il employait ironiquement, pour désigner Raphaël Vivier-Nouveau, la formule convenue du domestique ultra-stylé qu'il était.) L'ennui, c'est que Monsieur ne semble nullement partager ses sentiments. À vrai dire, c'est à se demander s'il s'est aperçu qu'elle existait.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grogna Roussillon.

— Je vous l'ai dit : un grand roman d'amour.

Il fit quelques pas, se rapprochant du marchand de tableaux.

— Ecoutez, reprit-il en changeant brutalement de ton, Raphaël est à moitié cinglé et vous le savez parfaitement. C'est un taré qui a déjà fait deux séjours en clinique psychiatrique. Il se trouve que vous avez de l'autorité sur lui, que vous êtes probablement la seule personne qu'il accepte d'écouter. Un psychanalyste dirait que vous êtes le substitut de son père, mais je me fous de la psychanalyse. Tout ce que je veux, c'est que vous fassiez en sorte qu'il s'intéresse à Véronique. Dès que vous lui aurez dit qu'elle pourrait être pour lui une épouse merveilleuse, il en sera convaincu. Je suis en fonction ici depuis suffisamment de temps pour savoir que vous êtes capable d'y arriver.

Roussillon soufflait comme un phoque.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Véronique devient madame Vivier-Nouveau. Le reste ne vous regarde pas.

— Vous me remettez alors les photos ?

— Le jour du mariage. Vous comprenez qu'il est de votre intérêt, autant que du nôtre, que les choses aillent vite.

— Et si je refuse ?

Christian Duke fouilla durement le galeriste du regard.

— J'ai passé une partie de mes loisirs, depuis des mois, à enquêter sur ta vie privée, mon petit père, répondit-il d'une voix cinglante. Je pourrais te raconter par le menu toutes tes parties de jambes en l'air extra-conjugales. Oh, rien de bien méchant, je suis d'accord. Seulement, si ta femme recevait les photos que je viens de prendre, elle te ruinerait en retirant tout le fric qu'elle a mis dans tes galeries. Et elle ne s'arrêterait pas là : elle te fusillerait auprès de toutes tes relations professionnelles. Partout où tu irais, tu poserais le pied sur un champ de mines. Je me trompe ?

Silence du côté du marchand de tableaux.

— Eh oui, reprit Duke, le bon vieux chantage à l'adultère, ça peut encore marcher dans certaines circonstances, c'est marrant. Il y a encore des gens qui démarrent au quart de tour sur ce truc-là. Incroyable mais vrai ! Alors que nous sommes sur le point d'entrer dans le XXI^e siècle, c'est presque touchant.

Il fronça les sourcils.

— Tu n'as pas le choix, conclut-il.

Le marchand de tableaux attrapa d'une main tremblante son pantalon. Il gelottait, il avait brusquement froid dans cette chaude nuit de juillet. Il se sentait ridicule aussi, tout nu, humilié, piégé.

Duke l'arrêta d'un geste de la main.

— Non. Reste encore comme ça, dit-il. Tu es parfait en nudiste, tu sais ?

Il montra Véronique d'un mouvement de menton.

— Je n'ai pas fait entrer cette fille dans la place pour qu'elle reste éternellement dame de compagnie.

Les yeux de Roussillon s'agrandirent. Il n'avait pas pensé à ça. La magnifique créature rousse lui avait été envoyée par le chauffeur ! Elle n'était pas venue d'elle-même, comme ça, en répondant à une petite annonce. Il était piégé par tous les bouts. De partout. Piégé et foutu !

Il fut brusquement visité par une intuition terrifiante.

— La précédente ?... Miss Elmore, l'ancienne dame de compagnie ? Ce n'était pas un accident, n'est-ce pas ?

La voix rauque et brève du chauffeur claqua dans le silence.

— Non.

Un grand sourire fit remonter les pommettes osseuses de Duke.

— Tu vois, je te raconte tout, je te mets dans la confidence. Puisqu'on va travailler ensemble, autant jouer cartes sur table, n'est-ce pas ?

Roussillon se sentait glacé d'horreur à présent.

— Je ne comprends pas, parvint-il à articuler. Madame Vivier-Nouveau, la mère de Raphaël, est encore jeune. Et elle est usufruitière de la fortune de son mari. Même si ce... si ce mariage se faisait, avec son fils, vous devriez encore attendre des années, sans doute, avant de...

Duke eut un haussement d'épaules.

— Nul n'est éternel, dit-il d'une voix lente. Un jour c'est Miss Elmore qui passe l'arme à gauche. Un autre jour, peut-être, madame Vivier-Nouveau... Qui sait ?

Le marchand de tableaux laissa sa tête tomber lourdement en avant.

Horrifié. Et vaincu.

Une demi-heure plus tard, tout était réglé. Rhabillé, recoiffé, Marc-Antoine Roussillon avait plus ou moins réussi à surmonter sa panique. Il songea brusquement qu'il allait lui falloir, maintenant, affronter les questions de Danielle, à propos du cambriolage bidon de sa galerie de la place Masséna.

— Dommage que tu t'en ailles, lui lança Véronique. Tu bandais bien, tout à l'heure, tu avais une belle érection...

Il la regarda d'un air égaré.

— Allons, allons, grinça Duke, tu n'as pas tout perdu. Tu crevais d'envie d'avoir cette fille et tu l'as eue. De quoi te plains-tu ?

Roussillon grimaça, de l'air d'un type en train d'avaler un paquet de

couleuvres.

Et qui refusaient de passer.

Il était sur le seuil du pavillon. La lumière acide du matin l'éblouit. Un ciel merveilleusement bleu et limpide flottait au-dessus des riches maisons de Cimiez et leurs parcs bruissant d'oiseaux.

— Souviens-toi que je veux des résultats très vite ! lui lança encore Christian Duke. Dans ton intérêt, il serait extrêmement regrettable que Véronique ne plaise pas à Raphaël.

Marc-Antoine Roussillon se mit en marche à travers les allées du jardin. Avec l'impression d'avoir vieilli de mille ans.

CHAPITRE XVII



Boris venait de reposer le téléphone sur la table de chevet, dans sa chambre du *Plaza-Concorde*, lorsqu'il sonna de nouveau.

— Ce n'est tout de même pas Baba qui nous rappelle ! s'écria Brichot.

Il avait rappliqué dans la chambre de sa flèche, une demi-heure plus tôt, pour une conférence matinale à trois. Lui, Boris et Charlie Badolini au bout du fil, à Paris, dans son bureau du deuxième étage du quai des Orfèvres. Histoire de faire le point.

Tout ce qu'ils avaient appris de nouveau, depuis hier après-midi, venait des employés du bar de *l'Aigle Rose*.

Katia Baudrillart, le soir de sa disparition, y avait effectivement dragué deux types avec qui elle avait pris un verre. Le premier était un notable de la région : Raphaël Vivier-Nouveau. Le second, en revanche, un type maigre presque squelettique, était inconnu au bataillon. Ils n'avaient pour le moment que son signalement.

Les deux hommes et Katia étaient partis ensemble, après l'incident du verre de bière renversé sur la robe du transsexuel.

La seule personne qui pouvait en dire plus, désormais, était Raphaël Vivier-Nouveau lui-même. Auquel il allait falloir se décider à poser quelques questions.

Ils venaient, sur ce sujet, d'obtenir le feu vert du commissaire divisionnaire Charlie Badolini en personne.

Boris décrocha le combiné.

La voix du commissaire Claudel, le chef de l'antenne de Police Judiciaire de Nice.

— Non, non, fit-il immédiatement. Vous ne me réveillez pas, loin de là.

Brichot mâchouillait une corne de croissant.

— Non... Oui... Ça alors ! Il veut nous parler ? À nous ? Vous êtes bien sûr ? Evidemment ! Aucun problème. Dites-lui que nous arrivons dans une demi-heure. Le temps de prendre une douche et nous fonçons chez lui !

Il y eut encore quelques crachotements dans le combiné, en réponse aux remerciements que Boris adressait à Claudel. Puis ils se dirent à bientôt et Corentin raccrocha.

— Quand on parle du loup ! s'écria-t-il en regardant Aimé qui s'était immobilisé, le nez à un centimètre de son bol de café noir. Figure-toi que Raphaël Vivier-Nouveau vient d'appeler Claudel. Mais oui ! Spontanément ! Il désire nous parler, mon vieux. Il dit qu'il vient seulement d'apprendre la mort du transsexuel et que s'il peut nous aider, il ne demande pas mieux...

Brichot reposa son bol et souffla dans sa moustache.

— Merde, alors ! dit-il sobrement.

De sous les draps émergèrent les cheveux noirs ébouriffés de Nathalie, la dessinatrice de BD qui avait passé cette nouvelle nuit dans le lit de Boris.

— Ça y est, soupira-t-elle. Les cow-boys remontent en selle !

— On t'a demandé ton avis, à toi ? interrogea Boris en l'embrassant paternellement sur le front.

— Non, mais je le donne quand même, répondit-elle en se relevant, découvrant les pointes brunes de ses seins dardées au-dessus des couvertures.

Dans la pièce principale du pavillon qu'occupait Raphaël Vivier-Nouveau, il n'y avait que le vaste *waterbed* recouvert de draps de satin noir et deux chaises de bois blanc. Boris Corentin et Aimé Brichot s'étaient donc assis sur les chaises, tandis que le jeune homme obèse faisait couiner, à chaque mouvement, le *waterbed* sous lui.

— Si je lisais plus régulièrement les journaux, ou si j'écoutais la radio, je vous aurais contactés bien plus tôt, soupira le fils du grand peintre Germain Vivier-Nouveau. Il a fallu un hasard pour que j'apprenne en même temps la mort de ce... de cette pauvre créature, et la présence de deux as de la police parisienne dans notre ville... Comme je l'ai dit au commissaire Claudel, je ne demande qu'à vous aider.

Boris l'examina. Le soleil brûlant de la matinée dessinait une grande tranchée d'or à travers la pièce. Au fond, une porte était entrouverte, donnant sur l'autre partie de l'atelier, dont Boris apercevait, de là où il était, les installations du peintre. Des rails, des treuils et des poulies. Il n'était pas Boris Corentin pour rien. Il avait eu le temps, depuis quelques jours, de potasser la carrière du célèbre GVN. Il avait même acheté des livres d'art dans lesquels il y avait des photos de l'aménagement de l'atelier, lorsque le peintre s'était lancé dans sa grande série *d'Abattoirs*. Conclusion : le fils, par respect filial, n'avait rien changé au lieu, rien touché.

— Vous nous avez dit tout ce que vous savez ? interrogea Boris. Vous ne vous souvenez de rien d'autre ?

Un sourire s'esquissa sur le visage lunaire de Raphaël :

— Mais non. Cela s'est passé très vite, vous savez. Ce... Cette créature s'est assise à notre table, a commandé un apéritif, et...

— *Notre* table ? sursauta Brichot. Vous ne nous aviez pas dit que vous étiez plusieurs.

— Deux, murmura Raphaël. Je ne vous l'ai pas dit ? Eh bien, c'est un oubli... Enfin, disons que j'aurais préféré ne pas avoir à le raconter. Grégoire est un ami, et...

— Grégoire qui ?

— Grégoire Samsa. Il était avec moi, ce soir-là.

C'est lui qui a renversé son verre de bière sur la robe de Katia Baudrillart. Elle a fait toute une histoire. Alors, pour la calmer, j'ai décidé de la raccompagner chez elle, en voiture. Grégoire est monté avec nous. Pendant que nous attendions, devant son domicile, rue de la Boucherie, j'ai compris que Grégoire s'intéressait à elle. J'ai été surpris, parce que je n'aurais jamais imaginé qu'il avait un penchant pour les transsexuels, mais enfin les goûts et les couleurs... Alors, j'ai décidé de les laisser seuls. J'ai même confié ma voiture à Grégoire, pour qu'il puisse emmener Katia quelque part, dans une boîte de la Côte... Toujours est-il que je suis parti à pied. J'ai trouvé un taxi

sur l'avenue des Phocéens, et je suis rentré chez moi. Voilà.

— Sans avoir revu Katia Baudrillart ?

— Sans l'avoir revue.

Ils lui posèrent encore de nombreuses questions et obtinrent notamment l'adresse du domicile de Grégoire Samsa.

Puis ils partirent. Il était dix heures vingt-cinq du matin.

— Je suis désolé d'avoir mis Grégoire dans le bain sans le vouloir, soupira Raphaël en les raccompagnant. C'est mon plus vieil ami et je réponds de lui comme de moi, il ne ferait pas de mal à une mouche.

Boris sourit à l'obèse.

— Le moindre renseignement nous est précieux, et je vous remercie de nous avoir contactés. Au fait, j'ai oublié de vous demander : à *l'Aigle Rose*, elle était habillée comment, Katia Baudrillart ?

Les yeux de Raphaël pétillèrent :

— J'aurais du mal à l'avoir oublié, à cause de cette histoire de verre de bière. Elle portait une petite robe bleue toute simple, assez banale.

— Coiffée de quelle façon ?

— Chignon, je crois.

— Et son collier était comment ?

— Ah, superbe, s'empressa Raphaël. Etonnant, même, chez une créature de ce... de ce milieu. De grosses émeraudes en poires entourées de petits diamants sertis dans l'or.

Il avait parlé sans réfléchir. C'était la gaffe monumentale. Il avait décrit le collier qu'elle portait *après* s'être changée, en ressortant de chez elle, rue de la Boucherie et non *avant*, au bar de *l'Aigle Rose*. Et il n'était pas censé, d'après son récit, l'avoir revue rue de la Boucherie.

Il se serait battu.

Dieu merci, ces deux flics venus de Paris semblaient n'avoir rien remarqué. Ils lui serrèrent la main chaleureusement, l'un après l'autre, et disparurent.

Il rentra dans l'atelier et se laissa tomber sur le *waterbed* qui hurla au martyre.

Il s'était promis de rouler ces deux flics dans la farine et de détourner les soupçons définitivement, mais il n'était pas tellement sûr, à présent, d'y être parvenu.

Et il y avait cette envie, qui lui grimpait dans les entrailles. Ce désir de plus en plus fort, comme une faim irrésistible. Il lui fallait une nouvelle victime. De nouvelles chairs à découper. Un nouveau corps féminin à ouvrir et à explorer longuement, délicieusement, sous l'œil de la caméra qui enregistrerait le moindre de ses gestes...

Quai Papacino, sur le port, au sixième étage d'un vieil immeuble, Grégoire Samsa ne parlerait plus jamais à personne, ne répondrait plus jamais à la moindre question d'aucun flic.

Il était midi. Adossé à la porte de la salle de bains où lui et Brichot avaient découvert le médium, une heure plus tôt, Boris observait le va-et-vient des techniciens de l'Identité Judiciaire. Les hommes du commissaire Claudel auxquels ils avaient donné l'alarme passaient au peigne fin le minuscule appartement.

Le mort n'avait pas été touché. Blafard, cireux, les yeux grands ouverts, il avait un faux air de Marat assassiné dans sa baignoire, tel que l'a peint David pendant la Révolution.

Sauf que lui, Grégoire Samsa, s'était suicidé.

Du moins c'était l'opinion du médecin légiste, après les premières constatations. Il n'avait relevé aucune trace de violence sur son cadavre.

— Drôle de façon de se tuer, quand même, avait observé Brichot.

Boris fronça les sourcils :

— Moi, grinça-t-il, j'ai toujours eu horreur des coupables qui se suppriment avant d'avoir passé des aveux complets, j'ai l'impression qu'on me vole de la moitié du film.

L'un des inspecteurs niçois s'approcha d'eux. :

— Regardez ce que je viens de trouver dans un tiroir.

L'énorme collier d'or et d'émeraudes de Katia Baudrillart étincelait dans la pénombre de l'appartement.

Pablo Parédès faisait partie de cette catégorie d'individus qui ont toujours une barbe de trois jours, jamais de quatre ou de dix. Comment font-ils ? Mystère.

Ses ongles sales crissèrent lorsqu'il se gratta les poils du menton.

— C'est bien lui, dit-il. C'est bien le collier de Katia.

Il était dix-sept heures. Boris et Aimé avaient eu du mal à retrouver l'ancien compagnon du transsexuel. Ils avaient dû le suivre à la trace, de bar en bar, jusqu'à ce troquet perdu de la rue de la Roquebillière, le *Petit Grimaldi*, à deux pas de la Caserne Saint-Roch.

Brouillés par l'alcool, ses yeux injectés de sang caressèrent l'or, les diamants minuscules et les grosses émeraudes en poires.

— Je le lui avais offert, il y a deux ans, pour Noël, murmura-t-il.

— Avec quel argent ? interrogea Boris.

Pablo Parédès haussa les épaules :

— C'est du toc, vous savez. De la pacotille pure et simple. L'imitation d'un truc de grand bijoutier, je ne sais plus lequel.

Boris soupesa le collier. Il était lourd entre ses mains. Boris n'était pas joaillier, mais pour une imitation il devait convenir qu'elle était réussie.

— Vous êtes bien certain qu'elle ne le portait pas *avant* son retour rue de la Boucherie ? insista-t-il encore.

— Sûr et certain, monsieur l'Inspecteur. Elle ne l'aurait jamais mis avec sa robe bleue. Elle savait s'habiller, elle avait du goût...

L'expertise des laboratoires de la Police Judiciaire ne tomba que le lendemain matin, à l'aube.

Le collier trouvé chez le médium était parfaitement authentique. C'était un bijou de chez Boucheron, une véritable merveille qui valait des fortunes.

À dix heures du matin, lorsqu'ils redébarquèrent rue de la Boucherie, Pablo Parédès était encore à jeun. Et l'esprit parfaitement clair. Il montra aux deux flics parisiens le décor miteux de son logement.

— Si j'avais pu payer à Katia un bijou de cette valeur, vous croyez que je vivrais encore dans une telle merde ? interrogea-t-il.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dehors, Boris et Aimé déambulèrent longuement dans les ruelles grouillantes du Vieux Nice.

Récapitulant tous les points noirs du problème.

Le vrai-faux collier trouvé chez Grégoire Samsa. Authentique. Mais justement, pour cette raison même, n'ayant pas appartenu à Katia Baudrillart. Laquelle ne semblait avoir mis son imitation en toc que pour la seconde partie de sa soirée, après son passage rue de la Boucherie.

Alors que, d'après le récit de Raphaël, ce dernier était déjà rentré chez lui, laissant son ami Samsa attendre seul Katia.

Et pourtant, Raphaël avait décrit le collier de cette dernière avec un luxe de détails qui faisait honneur à son sens de l'observation. Il leur avait également, au passage, mine de rien, livré Grégoire Samsa sur un plateau.

Le coupable leur était tombé tout rôti dans le bec.

Un coupable d'autant plus idéal qu'il ne pouvait plus se défendre, puisqu'il s'était fait, comme on dit, justice.

Drôle de suicide, entre parenthèses, et qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à une mise en scène.

— Conclusion, murmura Boris, comme on ne peut pas harceler Raphaël Vivier-Nouveau jusqu'à ce qu'il se mette à table et crache le morceau, on va

essayer autre chose. L'intox.

— L'intox ? répéta Brichot.

— L'intox. On a un coupable, non ? Eh bien, on va annoncer aux journaux, le monstre découpeur de femmes a été identifié, c'est Grégoire Samsa et il s'est suicidé. Enquête terminée. Dossier clos. Tout le monde est content.

— Et ça nous mène où ? demanda Aimé.

— Avec un peu de chance, au vrai coupable, sourit Boris en exhibant une dentition de carnassier.

CHAPITRE XVIII



Raphaël Vivier-Nouveau se laissa aller dans son fauteuil d'osier, celui dans lequel, jadis, son père méditait devant ses toiles. De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses tempes, lui collaient les cheveux, tombaient de ses sourcils.

Il attrapa la télécommande et bloqua l'image. C'était sa cassette n°2, celle de la jeune Allemande prénommée Greta.

Dans le carré de l'écran, sa propre silhouette immobilisée. Massive. Fantastique, avec ce tablier à carreaux éclaboussé de sang, un vrai tablier de

boucher acheté tout spécialement quand il avait commencé à se dire qu'il était temps de réaliser les fantasmes qui le dévoraient.

Sur l'écran, il brandissait un énorme hachoir au tranchant aiguisé comme un rasoir. Plus bas, le cadavre encore intact de Greta Weininger allongé sur une table faite d'un plateau de bois épais et dur comme un billot.

Il appuya de nouveau sur la télécommande.

Dans le film, son propre bras s'abattait avec une précision mécanique, décapitant la jeune Allemande.

Il se mit à trembler, avec la sensation que des milliers d'araignées lui couraient dans les veines, les muscles, les nerfs, partout. Le manque, l'effrayant manque de chair, de sang, de corps découpés, le possédait.

‘ Huit jours déjà qu'il résistait ! Huit jours depuis la visite de ces deux flics de Paris qu'il avait mis sur la piste de Grégoire Samsa.

Et il avait gagné. Le lendemain, tous les journaux titraient : « *Le monstre du Paillon enfin découvert !* »

Par prudence, il s'était interdit de repartir en chasse avant au moins un mois.

Mais c'était comme l'héroïne pour un camé : est-ce qu'on peut raisonner quand on est en manque ? Il avait beau essayer de se calmer, se passant et se repassant ses trois cassettes jusqu'à les connaître par cœur, il n'y arrivait pas.

Brusquement, il blêmit.

Par l'une des fenêtres entrouvertes de l'atelier, il venait d'apercevoir, dans la nuit brûlante, deux phares de voiture qui traversaient le parc.

Il coupa la cassette, et s'élança dehors.

Il avait reconnu la R19 des deux flics de Paris qui se dirigeait lentement vers le bâtiment principal.

Affalés dans l'immense canapé de cuir fauve de l'un des trois salons de la *Villa Spirit*, Aimé Brichot et Boris Corentin n'en revenaient pas.

Non seulement Annette Vivier-Nouveau, la mère de Raphaël, les avait reçus avec la plus grande amabilité, mais, en plus, elle débballait devant eux sa vie la plus intime sans la moindre gêne apparente.

— Mais oui, disait-elle entre deux bouffées de Benson and Hedges, je suis sûrement folle, mais que voulez-vous ? Je n'arrive pas à me résigner à mon âge. Alors, de temps en temps, j'ai besoin de jeunesse, je recherche un compagnon pour une nuit ou deux. Ce ne sont pas les gigolos qui manquent, dans la région, vous savez.

Boris agita les mains pour dire qu'il ne la jugeait pas et que tout cela la regardait seule.

— Vous ignoriez que Lionel et Katia Baudrillart n'étaient qu'une seule et même personne ? demanda-t-il.

Elle jeta à nouveau un coup d'œil sur les deux photos du transsexuel. « Avant » et « Après ». Elle n'avait fait aucune difficulté pour reconnaître, qu'en effet, elle avait couché avec Lionel Baudrillart, à l'époque où il était encore un homme, par deux fois.

Boris soupira. À force de fouiller dans le passé du transsexuel, et même d'éplucher ses relevés de compte, lui et Aimé étaient tombés sur la surprise de leur vie. Lionel Baudrillart, du temps où il était encore un mâle à part entière, avait touché deux chèques signés par Annette Vivier-Nouveau ! Trois mille francs à chaque fois.

Elle écrasa sa Benson dans un cendrier de cristal.

— La vie est étonnante, soupira-t-elle. Ce garçon – lorsqu'il était encore un garçon – était vraiment très... très viril, oui... Réellement... Et si doux en même temps. Si puissant et si doux, quand il entra dans mon ventre...

Sa voix se brisa de chagrin et de nostalgie :

— C'est incroyable, reprit-elle, la gorge serrée. Pourquoi a-t-il voulu devenir une femme ?

Boris la fixa :

— Il y a une chose encore plus incroyable, chère madame, murmura-t-il.

Et il se mit à raconter à Annette Vivier-Nouveau la dernière soirée de Katia, presque devenue une femme, en compagnie de son fils.

C'était une chose qui n'était pas arrivée à madame Vivier-Nouveau depuis des années, de se retrouver seule dans l'ex-atelier de son mari reconverti en garçonnière par Raphaël.

Première surprise, la porte était grande ouverte, alors que son fils la fermait soigneusement à chaque fois qu'il s'absentait.

Seconde surprise, toutes les lumières étaient allumées, le pavillon était désert et l'écran de télé, en position « AV », fourmillait de « neige électronique ».

Après le départ des deux policiers, elle était venue jusqu'ici, poussée par la curiosité, par l'envie de parler avec son fils de cette créature qu'ils avaient tous deux connue, elle sous le nom de Lionel, et lui sous celui de Katia.

Elle s'empara de la télécommande pour éteindre le poste, mais elle se ravisa, intriguée par la cassette engagée dans le magnétoscope.

D'une pression de l'index sur une touche de la télécommande, elle mit la cassette en marche.

Puis, dans les secondes qui suivirent, ses yeux s'agrandirent

démessurément. Son visage devint gris, terreux.

Elle eut une sorte de convulsion nerveuse de tout le corps, puis elle s'évanouit.

Boris et Aimé roulaient en silence depuis déjà un moment. Ils avaient descendu la colline de Cimiez et maintenant, par le boulevard Dubouchage, ils se rapprochaient du front de mer.

Sans rien dire, Boris obliqua brusquement sur la droite, vers la place Sasserno, tourna dans la rue de Lépante puis dans l'avenue du Maréchal-Foch. Ensuite, il prit l'avenue Jean-Médecin puis la rue de Belgique, sur la gauche.

— Tu peux me dire à quoi tu joues ? interrogea Brichot.

— On est suivis, lâcha Boris.

Brichot avait assez d'années de flic derrière lui pour s'empêcher de se retourner, afin d'identifier celui qui les avait pris en bobine.

— C'est Raphaël Vivier-Nouveau, annonça Boris. Il nous file depuis qu'on a quitté la *Villa Spirit*.

Arrêté à un feu rouge, Boris pianotait contre son volant. Deux ou trois voitures les séparaient de la R21 noire métallisée de l'obèse.

— On essaie le coup classique, fit-il enfin. Le truc de l'arroseur arrosé.

Il démarra juste avant que le feu ne passe au vert, fila dans l'avenue Thiers, puis obliqua à gauche rue Guiglio, puis encore à gauche rue Hérold, et se retrouva à son point de départ, avenue Thiers.

Mais cette fois, derrière la R21 noire de Raphaël. Il ralentit, laissa cinq ou six voitures entre eux et la R21 et chercha calmement une Gallia dans la poche de son blouson de toile.

— Maintenant, c'est nous qui lui filons le train, dit-il. On va savoir ce qu'il a dans le ventre, et si tu veux mon avis ça ne va pas traîner.

La veuve de Germain Vivier-Nouveau n'était restée évanouie que quelques secondes. Elle venait de recevoir le pire choc de son existence. Son fils était un monstre. Elle avait mis au monde un malade mental, un pervers, un détraqué. C'était lui « l'Ogre du Paillon » dont toute la presse parlait depuis trois semaines.

La raison aurait voulu qu'elle appelle immédiatement la police, mais la perspective du scandale lui faisait horreur. Son nom et celui de son mari éclaboussés par une telle abomination ? Non ! C'était impossible !

Il fallait tout effacer et, pour commencer, faire interner d'urgence Raphaël, le mettre hors d'état de nuire dans une clinique psychiatrique. Ensuite, elle

détruirait les bandes vidéo et tout rentrerait dans l'ordre.

Comme à chaque fois qu'elle se trouvait devant un problème grave, un seul nom lui vint à l'esprit : celui de Marc-Antoine Roussillon. Bien entendu, elle n'allait pas lui dire la vérité. Elle lui raconterait simplement que Raphaël avait fait une rechute dépressive et qu'il fallait à nouveau le placer sous surveillance médicale.

Elle décrocha le combiné téléphonique, près du poste de télévision.

Elle achevait de pianoter le numéro du marchand de tableaux lorsqu'une main venue de nulle part se posa sur l'interrupteur et coupa la communication.

Elle vira sur elle-même, à nouveau blême.

Christian Duke, le chauffeur, se tenait tout près d'elle.

— Je suis désolé, chère madame, d'être contraint d'intervenir, mais je ne peux pas vous laisser faire.

La veuve recula, terrorisée, au milieu de la grande pièce.

— Le coup est rude aussi pour moi, reprit le chauffeur en se rapprochant d'elle lentement. J'ai vu ce que vous avez vu. J'ai compris, moi aussi, en même temps que vous, quels étaient les sinistres divertissements de Monsieur votre fils. Tout cela n'arrange pas mes plans, croyez-moi. Il va falloir précipiter les choses. Mais quoi qu'il arrive, Raphaël doit rester libre. Du moins pour le moment. Pas question de prévenir la police, ou de le faire interner.

Il continuait à se rapprocher d'un pas régulier. Son visage taillé à la serpe avait l'air aussi impassible qu'un masque. Il avait pourtant reçu toute une série de chocs depuis l'arrivée des flics, une heure plus tôt, à la villa. Caché derrière une porte, il avait écouté la conversation des deux policiers avec sa patronne. Puis il avait suivi celle-ci jusqu'au pavillon. Et, caché derrière la porte, il avait découvert, en même temps qu'elle, l'effroyable secret de Raphaël.

Et la terreur l'avait envahi. En songeant à Franck l'Oculiste, l'encaisseur de Scamaroni, l'homme à qui il devait deux cent mille francs. Il avait imaginé la sinistre petite cuillère métallique pénétrant sous son globe oculaire, lui faisant sauter l'œil avec autant de facilité qu'un œuf à la coque qu'on décapite.

Il n'avait aucune solution de rechange pour régler ses dettes. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout de son plan.

En commençant par éliminer l'obstacle le plus gênant.

C'est-à-dire madame Vivier-Nouveau.

— Dommage, murmura-t-il en songeant qu'il allait être obligé de précipiter les choses, de saloper ce projet qu'il avait si minutieusement et amoureusement mis au point.

Madame Vivier-Nouveau hurla en voyant se rapprocher de son cou les

grandes mains brunes de son chauffeur.

CHAPITRE XIX



Elle s'appelait Corinne, elle était monteuse à la télévision, elle avait vingt-deux ans et elle était seule en vacances à Nice. De surcroît, elle était luxembourgeoise et elle avait poussé l'inconscience jusqu'à dire à Raphaël que personne ne savait où elle se trouvait. Au dernier moment, une amie à elle avec qui elle devait passer quinze jours sur la côte landaise lui avait fait faux bond, alors elle avait décidé de descendre dans le Midi. Voilà.

Elle était blond cendré, les cheveux courts, les joues roses et fraîches et un nez retroussé couvert de taches de rousseur.

Elle était facilement impressionnable, aussi. Dans le bar où il l'avait draguée, le *Venise*, sur la Promenade des Anglais, elle n'avait pu réprimer sa fascination en le voyant sortir de son portefeuille une liasse de billets, près d'une brique, lui avait-il confié, pour régler l'addition.

Et maintenant, elle s'exclamait devant le luxe et la beauté de la propriété de Cimiez où ils venaient de pénétrer.

— Eh bien, ma vieille, s'écria-t-elle en se parlant à elle-même, j'ai l'impression que tu n'as pas mis la main à côté !

Il la fit entrer dans le pavillon de l'ex-atelier de son père.

— Ouah ! jeta-t-elle en voyant les miroirs qui tapissaient la première pièce. Le vrai bordel de super-luxe. Tu aimes bien voir ce que tu fais quand tu baisses ?

Il se rapprocha d'elle, le cœur à 140. Il allait la sauter, la tuer, la découper.

— Pas toi ? demanda-t-il en lui flattant les fesses de la main.

Il remonta sous sa jupe noire et trouva le sillon tiède de sa croupe.

— Je ne porte jamais de slip, dit-elle avec une simplicité toute biblique.

Ce fut comme si la foudre se plantait en lui. Un coup de folie l'avait envahi, tout à l'heure, après avoir perdu de vue la voiture des flics, dans les rues de Nice, mais il ne le regrettait pas. Tant pis. Demain serait un autre jour. On n'a qu'une vie.

— Salope, grogna-t-il. Tourne-toi. Tout de suite. Je vais te baiser en levrette.

Elle le regarda, étonnée quand même :

— Comme ça ? Sans préliminaires ?

— Sans préliminaires, haleta-t-il en la poussant vers le *waterbed* tandis qu'il relevait sa jupe noire sur des fesses magnifiques.

Il était en train de l'empaler, lorsque la porte de communication avec l'autre partie de l'atelier s'ouvrit.

Titubant, le visage ensanglanté, Christian Duke apparut.

Tenant à la main les trois cassettes étiquetées « Odile », « Greta » et « Katia ».

Les phares de la R19 pilotée par Boris Corentin illuminèrent une créature magnifique aux cheveux étincelants et vêtue d'une longue robe bleue décolletée. Elle portait un sac de voyage au bout de la main droite et semblait s'éloigner à grands pas de la *Villa Spirit* vers laquelle ils se dirigeaient.

— Qui c'est, celle-là ? interrogea Brichot.

— Connais pas, murmura Corentin.

— C'est curieux, remarqua Aimé, on dirait qu'elle sort de chez les Vivier-Nouveau.

— Elle peut aussi bien venir d'une autre propriété, émit Boris.

Il freina sec devant la villa et vérifia machinalement la présence, dans sa boucle de ceinture, de son holster contenant son RMR Spécial Police.

Le parc bruissait de chants de grillons à l'infini et la lune, dans le ciel noir, semblait accrochée à la tête ébouriffée d'un palmier.

La porte du pavillon entouré d'une colonnade à l'antique s'ouvrit

brutalement.

Et la silhouette de Boris Corentin s'y encadra. Derrière, celle plus courte et chauve d'Aimé Brichot.

Pendant une fraction de seconde, ils examinèrent le spectacle.

Deux hommes avaient roulé à terre et s'empoignaient en silence, essayant mutuellement de s'étrangler. Raphaël Vivier-Nouveau et un autre, beaucoup plus maigre, au visage couvert de sang.

Sur le *waterbed*, la fille blonde avec laquelle ils avaient vu Raphaël sortir du *Venise*, un quart d'heure plus tôt.

Et, par terre, dispersées sur le dallage de marbre, trois cassettes.

Boris en ramassa une et lut l'étiquette, au dos : « Katia ».

Aimé Brichot se rua en avant vers les deux hommes, son revolver au poing.

— Police ! hurla-t-il.

Boris se pencha et ramassa la seconde cassette ; « Greta ». Puis la troisième : « Odile ». Les trois dépecées du Paillon.

Le hurlement de Brichot avait tétanisé les deux hommes.

Ils se dégagèrent lentement l'un de l'autre et regardèrent les deux policiers. Puis leurs yeux convergèrent vers les cassettes que tenait Boris, et ils eurent simultanément la même pensée que tout était perdu.

Raphaël Vivier-Nouveau parce que les preuves de ses trois crimes monstrueux étaient là, sur ces bandes vidéo.

Christian Duke parce qu'il voyait s'évanouir son ultime chantage, la solution de rechange que son esprit inventif avait trouvée, quelques minutes auparavant, en se réveillant de l'évanouissement où l'avait plongé le coup qu'il avait reçu par-derrière, juste au moment où il s'apprêtait à étrangler Annette Vivier-Nouveau. En possession de ces cassettes, il aurait pu obtenir tout le fric qu'il voulait de celle qu'il n'était pas parvenu à tuer.

Ce qui le sidérait encore davantage, c'était qu'il ne comprenait pas qui l'avait assommé. Il n'avait rien vu venir. Et quand il s'était réveillé, le visage en sang, le crâne douloureux, il était seul dans l'atelier. La veuve du peintre, elle aussi, avait disparu.

Et puis il y avait eu du bruit dans la pièce voisine. Il avait fait main basse sur les cassettes, et il avait ouvert la porte.

Celle qui se posait encore le plus de questions, c'était probablement la blonde assise sur le *waterbed* et qui remettait de l'ordre dans sa jupe et son corsage. Ignorant à quoi elle avait échappé. Boris pivota vers elle :

— Quel est ton prénom ? murmura-t-il doucement.

— Corinne.

Il soupira profondément en serrant dans sa main droite les trois cassettes

dont il devinait qu'elles étaient remplies d'abominations à en vomir.

Il n'y aurait jamais de quatrième cassette étiquetée « Corinne ».

Les verres d'Alexandra des trois policiers s'entrechoquèrent joyeusement.

— Et moi ? fit une petite voix en brandissant vers ceux des trois hommes un quatrième verre rempli de jus d'orange.

Ils éclatèrent de rire et trinquèrent avec Léa, l'indécollable fille du commissaire Claudel.

— À vos vacances, inspecteur Brichot ! émit ce dernier en s'adressant à Aimé.

— Elles commencent demain soir, murmura celui-ci.

Il était quinze heures au bar du *Négresco* et il prenait l'avion, à l'aéroport de Nice, à 19 heures. On avait évité la catastrophe de justesse. Surtout qu'à Paris, Rabert et Tardet n'étaient toujours pas dépêtrés de leur fameuse enquête sur la « Pampers Connection », et que Charlie Badolini n'aurait eu personne à envoyer en renfort à Boris, au cas où l'affaire des massacrées du Paillon aurait encore traîné en longueur.

Ils avaient eu droit aux félicitations téléphoniques du chef de la Brigade Mondaine, à la « Une » de *Nice-Matin* et à un entretien d'une minute quinze avec l'inspecteur Claudel, aux infos de FR3 Nice-Côte d'Azur. Tous les honneurs.

Raphaël Vivier-Nouveau n'avait pas eu besoin de passer aux aveux. Le matériel saisi chez lui, les couteaux, les hachoirs, les scies, le tablier de boucher, l'horrible masque frontal d'abattage avec son boulon percutant avaient parlé pour lui. Ainsi, bien entendu, que les trois cassettes que Boris et Aimé avaient dû visionner.

Maintenant, le sort de Raphaël était entre les mains des psychiatres, il ne les concernait plus.

Ce qui étonnait davantage les deux inspecteurs parisiens, c'étaient les explications d'Annette Vivier-Nouveau concernant la façon dont elle avait échappé à la mort.

« Quelqu'un d'inconnu » était apparu au moment où son chauffeur commençait à l'étrangler. Cet « inconnu » s'était emparé du maillet avec lequel Raphaël tuait ses victimes, et avait assommé Christian Duke.

Quel « inconnu » ? Elle ne pouvait pas en dire plus puisqu'il s'agissait, justement, d'un « inconnu », et qu'elle n'avait aperçu qu'une silhouette, juste avant de perdre connaissance.

Evanouie, elle ne s'était réveillée que chez elle, dans sa chambre, allongée sur son propre lit.

Christian Duke, qui s'appelait en réalité Henry Scott et allait probablement être extradé vers les Etats-Unis pour y répondre de trois crimes, ne connaissait pas non plus l'identité de celui qui l'avait frappé.

Dans sa chambre, on avait découvert quatre photos en couleurs représentant une superbe fille rousse en train de se faire sauter allègrement à califourchon sur un homme que les milieux artistiques niçois connaissaient bien.

Devant les photos, Annette Vivier-Nouveau avait simplement souri. Et elle avait demandé à Boris l'autorisation de les déchirer.

Boris avait regardé une dernière fois la superbe créature rousse. Et il s'était souvenu de l'inconnue aperçue dans la lueur de ses phares, le soir de leur intervention à la *Villa Spirit*.

Puis il avait laissé la veuve déchirer les clichés.

On avait rendu à cette dernière le collier, avec ses authentiques émeraudes en poires.

Elie avait aussitôt contacté Pablo Parédès, le compagnon de Katia, et lui avait offert le collier. En souvenir de quelqu'un qu'ils avaient aimé tous les deux, même si ce n'était pas sous le même sexe, ni la même identité.

Restés seuls, Boris et Aimé firent quelques pas au milieu de la foule qui avait envahi la Promenade des Anglais. Les dernières heures avaient été remplies par les interminables formalités administratives. Rapports, P.V. de perquisition, auditions. La bande de « loubards » que Duke avait évoquée devant les policiers s'était évanouie dans la nature. Quant à l'inspecteur Claudel, il était déjà reparti en enquête. Mais cette fois à l'intérieur de ses propres services. Pour tenter de découvrir qui avait renseigné les journalistes sur l'arrivée des deux policiers de Paris à Nice...

Ils s'accoudèrent à la balustrade dominant la plage et la mer.

— C'est tout de même beau, la Côte d'Azur, reconnut Brichot après un long silence.

Boris ne répondit pas, alors il répéta sa phrase. Deux fois.

— Excuse-moi, répondit Boris. Je pensais à quelque chose.

— On peut savoir ?

— Aux secrets d'une fille rousse à qui j'aimerais bien dire deux mots.

Brichot parcourut des yeux le fourmillement des corps étalés sous le soleil.

— Elle est peut-être là, au milieu de cette foule, murmura-t-il.

— Qui sait ? soupira Boris avec le sentiment que quelque chose lui échapperait toujours ; qu'un détail capital resterait éternellement mystérieux

dans toute cette affaire.

Mais il y avait deux jours, déjà, que Véronique Amata avait quitté Nice.

Après avoir sauvé madame Vivier-Nouveau de la mort en assommant le seul homme qui avait jamais su la faire jouir, la faire hurler, crier et pleurer comme elle aimait.

Mais la veuve avait été bonne avec elle. Elle aurait sans doute supporté bien des choses, mais pas qu'on la tue.

L'argent que lui avait donné madame Vivier-Nouveau après qu'elle lui eut sauvé la vie, lui permettrait de redémarrer à zéro, à Paris.

Après avoir fait promettre à la veuve de l'oublier, d'oublier jusqu'à son nom, elle avait pris le premier TGV du matin sans avoir revu Fax, ni Ibrahim, ni Tina. Ni personne.

À l'arrêt de Lyon, un homme s'était installé en face d'elle, dans son compartiment, et ils s'étaient mis à parler ensemble. Il était grand, beau, bronzé, il était médecin et il partait dans quinze jours pour l'Asie du Sud-Est avec une équipe appartenant à une organisation humanitaire. Au détour de la conversation, elle avait appris qu'ils avaient besoin d'infirmières, même débutantes...

À la descente du train, à Paris, lorsqu'ils prirent le même taxi, le souvenir de Christian Duke, de Fax, de Larsen et des autres s'effaça à jamais de l'esprit de Véronique Amata.

— Boris !

L'appel monté de la plage leur fit baisser les yeux.

Nathalie, la dessinatrice de BD, venait de quitter son matelas pneumatique pour les héler.

— Ça m'aurait étonné, soupira Brichot.

Elle agitait les bras d'un mouvement qui faisait remonter ses seins nus aux longues pointes brunes. Plus bas, elle portait une espèce de bout de chiffon rouge fluo qu'on pouvait difficilement appeler un slip.

— Tu m'excuses ? fit Boris.

— Et comment ! jeta Brichot. Mais n'oublie pas mon avion à 19 heures. Tu as promis de m'emmener.

— Mémé, gronda Corentin, tu m'as déjà vu te faire faux bond ?

Brichot dut reconnaître que non, mais déjà Boris était sur la plage. Il se déshabilla. Dessous, il portait un slip de bain noir avec un petit dessin rouge sur la hanche droite. Il rejoignit Nathalie dans les premières vagues.

— Tu as déjà fait l'amour dans l'eau ? demanda-t-elle dès qu'ils furent à vingt mètres du rivage.

— Evidemment. Pas toi ?

Elle avança la main, glissa sous l'élastique du slip de Boris, et ses doigts enveloppèrent le membre qui grossissait à toute allure.

— Bien sûr que si, fit-elle d'une voix dévoreuse, mais ce n'est pas une raison pour ne pas recommencer. Qu'est-ce que tu en penses ?

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

TABLE